707 UTOPIE - [VEIRAS, Denis]. Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une Partie du troisième Continent, communément appelé la Terre Australe, Contenant une Relation du Gouvernement, des Moeurs, de la Religion, & du Langage de cette nation, inconnuë jusques à présent aux Peuples de l'Europe. Nouvelle Edition, reveuë & corrigée. *Amsterdam, Estienne Roger, 1716.* 2 vol. in-12, pl. veau glacé marbré d'ép., dos lisses ornés, tranches jaspées, 333 pp. et 348 pp., 2 front. et 8 planches gravées h.t. (15049) 3000 F.

Cette célèbre utopie commence par un naufrage par lequel 300 hommes et 74 femmes échouent sur les côtes de la Terre Australe, dans une ville conçue idéalement, au sein d'une société qui a aboli l'orgueil, l'avarice et l'oisiveté, en supprimant la noblesse, la propriété des biens. « Il n'y a pas d'impôt, chacun contribue au bien commun par son travail (8 h. par jour) de sorte qu'il y ait équilibre entre travail et loisir. Les Sévarambes habitent dans des maisons communes, les Ormasies. La répartition des biens matériels et la consommation sont réglées grâce à des magasins publics. L'éducation est commune, les enfants appartiennent à l'Etat dès l'âge de sept ans ». Les Sévarambes ont également su déculpabiliser l'amour physique, vaincre la maladie, développer la musique... « Critique de la monarchie absolue et de l'inégalité vraiment hardie; la critique de la religion révélée l'est également » (Hartig & Soboul, p. 34). (Versins, pp. 926-927. Ruyer, p. 189). Bel exemplaire.

Compte des 10 planches

15049

2 vol.

Tout connoître est bien difficille, ce n'est pas l'ouvrage d'un seul.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES,
PEUPLES QUI HABITENT une Partie du troiſiéme Continent, communément appellé
LA TERRE AUSTRALE.

Contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, & du Langage de cette Nation, inconnuë juſques à preſent aux Peuples de l'Europe.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un aſſortiment général de Muſique.
M. D. C C X V I.

AU LECTEUR.

„ *Si vous avez leu la Republique*
„ *de Platon, l'Eutopie du Che-*
„ *valier Morus, ou la nouvelle*
„ *Atlantis du Chancelier Bacon,*
„ *qui ne sont que des productions*
„ *ingenieuses de l'imagination de ces Auteurs,*
„ *vous croirez peut-être que les Relations des*
„ *Païs nouvellement découverts, où vous trou-*
„ *verez quelque chose de merveilleux, sont de ce*
„ *genre. Je n'ose condamner la sage précaution*
„ *de ceux qui ne croient pas facilement tout ce*
„ *qu'on dit, pourveu que la moderation la borne,*
„ *mais ce seroit une aussi grande obstination de*
„ *rejetter sans examen tout ce qui paroît ex-*
„ *traordinaire, qu'un grand manque de juge-*
„ *ment de recevoir pour veritable tous les con-*
„ *tes que l'on fait souvent des Païs éloignez.*

„ *Mille exemples fameux confirment ce que*
„ *je viens de dire; & plusieurs choses ont au-*
„ *trefois passé pour des veritez constantes, que*
„ *les siecles suivans ont clairement fait voir n'é-*
„ *tre que des mensonges ingenieux. Plusieurs*
„ *choses ont aussi été prises long-temps pour*
„ *fabuleuses, & même ont été rejettées com-*
„ *me impies, & contraires à la Religion,*

„qui dans la suite des temps, ont passé pour „des veritez si constantes, que celuy qui oseroit les revoquer en doute, passeroit pour un „ignorant, un stupide, & un ridicule.

„Car ne peut-on pas dire que ce fut par une „crasse ignorance que Virgilius Evêque de „Cologne courut risque de perdre la vie par „Ordonnance publique, pour avoir dit, qu'il „y avoit des Antipodes; & pourtant rien qu'un „desaveu solemnel, ne put le sauver des tourmens, que le zele inconsideré des bigots de „son temps luy préparoit.

„C'est avec aussi peu de raison que Christophle Colombo passa pour un visionaire en Angleterre, puis en Portugal, en rapportant qu'il „y avoit des terres vers les parties Occidentales de l'Occident. Ceux qui depuis ont fait le „tour du monde, ont veu clairement que Virgilius avoit dit la verité; Et la découverte „de l'Amerique a justifié la Relation de Colombo de sorte que l'on n'en doute pas aujourd'huy, non plus que des Histoires du Perou, „du Mexique, & de la Chine, que l'on prit „d'abord pour des Romans.

„Ces Païs éloignez, & plusieurs autres „qu'on a découverts depuis, ont été non seulement ignorez pendant plusieurs siecles des peuples de l'Europe, mais „même ne sont encore guéres bien connus.

„nus. Les voyageurs qui vont en ce païs là, „y allant plus souvent portez par l'esperance du „gain que par leur curiosité, se contentent „d'en voir seulement les parties proches du ri„vage de la Mer, où ils font leur negoce, & „ne se soucient guéres des lieux où leurs Na„vires ne peuvent aller. Car comme ce sont „aussi presque tous gens de Mer, souvent ils „passent devant des Iles, & même près des „Continents, sans se soucier de les remar„quer, hors peut-être autant qu'il leur est „nécessaire afin de les connoître pour les „éviter. De là vient que généralement toutes „les lumiéres que nous avons de ces Terres, „sont duës au hasard; n'y ayant presque per„sonne qui ait la curiosité, ou les moyens né„cessaires pour faire de ces longs voyages, „sans autre dessein, que celuy de découvrir les „pays inconnus, & de se rendre capable d'en „faire de bonnes & de fidelles Relations.

„Il seroit à souhaiter qu'une heureuse Paix „donnât aux Princes le loisir de penser à de „pareilles découvertes, & de faire travailler „à une chose si louable & si utile, par laquel„le ils pourroient sans une grande dépense, pro„curer un bien inestimable au monde, faire „honneur à leur Patrie, & s'acquerir une „gloire immortelle. En effet, s'ils vouloient „employer une partie de leur superflu, à

„l'entretien de quelques jeunes hommes habi-
„les, & les envoyer sur les lieux, pour y ob-
„server toutes les choses dignes de remarque,
„& pour en faire après des Relations fidelles,
„ils aquerroient une gloire solide, qui seroit
„de bon exemple aux autres Grands, qui ren-
„droit leur mémoire recommandable à la poste-
„rité, & peut-être même seroit accompagnée
„de beaucoup d'autres avantages, capables de
„recompenser avec usure la dépense qu'ils au-
„roient faite pour une si loüable entrepriſe. Il
„ne faut point douter que les Relations que fe-
„roient des gens destinés à cela, & qui au-
„roient été élevez à l'étude des Sciences & des
„Mathematiques, ne fussent beaucoup plus
„exactes que celles des Marchands & des Ma-
„telots, pour la plus grande partie gens igno-
„rans, qui n'ont ni le temps, ni la commodité
„de faire ces remarques, & qui souvent de-
„meurent long-temps dans des pays sans y rien
„observer que ce qui regarde leur trafic.

„C'est ce qui paroît principalement dans la
„conduite des Hollandois; ils ont beaucoup de
„terres dans les Indes Orientales, ils voya-
„gent encore en mille autres endroits, où leur
„negoce les appelle, & cependant nous n'avons
„que quelques Relations courtes & imparfai-
„tes des pays mêmes où ils sont établis, où
„proche desquels leurs vaisseaux passent tous

les

„les jours. Les Iles de la Sonde, & sur tout „celle de Borneo, qu'on décrit dans les Cartes, „comme l'une des plus grandes du Monde, & „qui est sur le chemin de Java au Japon, n'est „presque point connuë & je ne sçache pas en „avoir jamais veu aucune Relation. Plusieurs „ont singlé le long des Côtes du troisiéme Con„tinent, qu'on appelle communement, les „Terres Australes inconnuës, mais per„sonne n'a pris la peine de les aller visiter pour „les décrire. Il est vray qu'on en void les riva„ges dépeints sur les Cartes, mais si impar„faitement, qu'on n'en peut tirer que des lu„miéres fort confuses.

„Personne ne doute qu'il n'y ait un tel Con„tinent, puisque plusieurs l'ont veu, & mê„me y ont fait descente; mais comme ils n'ont „osé s'avancer dans le pays, n'y étant portez „le plus souvent que contre leur gré, ils „n'en ont pû donner que des descriptions fort „legeres.

„Cette Histoire, que nous donnons au pu„blic, suppléera beaucoup à ce defaut. El„le est écrite d'une maniére si simple, que per„sonne à ce que j'espere, ne doutera de la ve„rité de ce qu'elle contient, le Lecteur pou„vant remarquer aisément qu'elle a tous les „caractéres d'une Histoire veritable. J'ay crû „pourtant que je devois luy faire sçavoir quel-

„ques raisons qui lui donnent beaucoup d'au-
„torité.

„L'Autheur de cette Histoire, nommé le
„Capitaine Siden, après avoir demeuré quin-
„ze ou seize ans dans le pays, dont il donne
„ici la Relation, en sortit de la manière, &
„par les moyens qu'il raconte lui-même dans
„son Histoire, & vint enfin à Smyrne Ville
„de Natolie, où il s'embarqua sur un Navire
„de la Flote Hollandoise, qui étoit prête à re-
„venir en Europe. Cette Flote étoit la même
„que les Anglois attaquérent dans la Manche
„ce qui fut un commencement de la guerre qui
„suivit incontinent après. Tout le monde sçait
„que les Hollandois se dessendirent très-bien &
„qu'il y eut beaucoup de gens tuez & blessez
„des deux côtez.

„Le Capitaine Siden entr'autres fut blessé
„à mort dans cette occasion, & ne vécut que
„quelques heures après sa blessure. Il y avoit
„alors un Medecin dans le même vaisseau qui
„étoit venu avec luy, & avec qui il avoit fait
„connoissance avant de partir: Comme ils étoient
„l'un & l'autre habiles & sçavans, ils eu-
„rent ensemble de longues conversations pen-
„dant leur voyage, qui produisirent entr'eux
„une estime & une amitié reciproque, juf-
„ques-là que le Capitaine Siden, qui faisoit
„un secret de ses avantures à tout le reste des
„hom-

„hommes, parce qu'il ne vouloit pas qu'un au-
„tre que lui eût l'honneur de les publier en Eu-
„rope, ce qu'il devoit faire quand il y seroit ar-
„rivé, les raconta presque toutes au Medecin,
„commençant depuis son départ de Hollande
„jusques à son arrivée à Smyrne. Mais comme
„Dieu ne luy permit pas de vivre assez long-
„temps pour acomplir le dessein qu'il avoit fait
„de les publier en Europe, quand il se vit près de
„mourir, il donna toutes ses hardes à son amy,
„& lui recommanda ses papiers en ces termes.

„Mon cher Amy, puis que Dieu veut que
„je ne vive pas autant de temps que j'aurois
„pû faire, selon le cours de la nature, je me
„soumets à sa divine volonté, sans murmure,
„& je suis prêt de remettre mon âme entre ses
„mains, parce qu'il est mon Créateur & mon
„Dieu, qu'il a droit de me la redemander &
„d'en disposer suivant son bon plaisir. J'espe-
„re que selon sa misericorde infinie il me par-
„donnera mes pechez, & me rendra partici-
„pant de sa gloire éternelle. Je suis sur mon
„départ, & je ne vous verray plus; mais puis
„qu'il me reste encore quelques moments de
„vie, je veux m'en servir pour vous dire, que
„je meurs vôtre Amy, & que pour preuve de
„mon amitié, je vous donne tout ce que j'ay
„dans le vaisseau. Vous y trouverez un grand
„coffre où toutes mes hardes sont enfermées,

„avec quelque argent & quelques joyaux. „Toutes ces choſes ne ſont pas d'un grand prix, „mais telles qu'elles ſont, je vous les donne de „tout mon cœur : Outre ces hardes, cet argent, „& ces pierreries, vous y trouverez un grand „treſor, c'eſt l'Hiſtoire de tout ce qui m'eſt ar„rivé depuis que je ſuis parti de Hollande pour „aller aux Indes, comme je vous l'ay ſouvent „raconté. Cette hiſtoire eſt dans une grande „confuſion, elle eſt preſque toute écrite ſur des „feüilles détachées, & en diverſes langues, „qui auront beſoin d'être expliquées ; il en „faudra même ranger les évènemens dans leur „ordre naturel, ſelon le deſſein que j'en avois „fait moi-même : mais puis que Dieu ne „me permet pas de l'executer, je vous en „laiſſe le ſoin ; & je vous aſſure avec toute la „ſincerité d'une perſonne mourante, que dans „tous mes écrits il n'y a rien qui ne ſoit très „véritable ; ce que peut-être le temps & l'ex„perience feront connoître quelque jour.

„Ce ſont là les dernières paroles de l'Au„theur, qui peu d'heures après rendit ſon ame „à Dieu, avec une conſtance & une reſignation „exemplaire ; & qui, ſelon le témoignage du „Medecin ſon héritier, étoit un homme bien „fait, qui avoit beaucoup d'eſprit & dont tou„tes les maniéres étoient ſages, très-honnêtes „& accompagnées de toute la ſincerité poſſible.

A-

„ *Après sa mort le Medecin examina ses pa-*
„ *piers, & trouva qu'ils étoient écrits en La-*
„ *tin, en François, en Italien, & en Pro-*
„ *vençal, ce qui le mit dans un grand embar-*
„ *ras, parce qu'il n'entendoit pas toutes ces*
„ *Langues, & qu'il ne vouloit pas confier ces*
„ *memoires à des mains étrangeres. Ces diffi-*
„ *cultez, & plusieurs affaires qui l'ont oc-*
„ *cupé depuis, ont été cause qu'il a négligé*
„ *jusques-ici cette Histoire : Mais étant ve-*
„ *nu de Hollande en Angleterre, depuis la con-*
„ *clusion de la Paix faitte entre ces deux Na-*
„ *tions, il me fit l'honneur il y a quelque temps*
„ *de me laisser ses papiers, pour les arranger,*
„ *& les traduire en une seule Langue. Je les*
„ *examinay avec soin, & je trouvay la ma-*
„ *tiére qu'ils contiennent, si extraordinaire*
„ *& si merveilleuse, que je n'eus point de re-*
„ *pos avant de l'avoir reduite dans l'ordre &*
„ *dans la clarté dont elle avoit besoin ; me ser-*
„ *vant en cela de l'aide & du conseil de celuy*
„ *qui me les avoit mis entre les mains.*

„ *Au reste il y a beaucoup d'autres preu-*
„ *ves qui appuyent la vérité de cette Relation.*
„ *Diverses personnes de Hollande, peu de*
„ *temps après la mort du Capitaine Siden,*
„ *assûrerent le Medecin qu'il avoit fait son*
„ *héritier, qu'environ le temps marqué au*
„ *commencement de cette Histoire, il étoit*
„ *parti*

„parti du Texel un Navire neuf, nommé le „Dragon d'or, fretté pour Batavia, chargé „d'argent, de passagers, & d'autres choses, „& qu'on croyoit qu'il avoit fait naufrage, „parce que depuis on n'en avoit jamais eu de „nouvelles.

„Depuis que j'ay les papiers entre les mains, „& avant que de rien écrire, j'allay moy „même voir Monsieur Van Dam, Avocat de „la Compagnie des Indes, & l'un des Com„missaires envoyez par les Etats de Holland„de, pour faire le Traité de Commerce avec „l'Angleterre. Je lui demanday des nouvelles „de ce vaisseau, & il me confirma tout ce „qu'on en avoit dit en Hollande à mon Amy; „Mais le témoignage qui établit le plus forte„ment la vérité de cette Histoire, se tire d'une „Lettre écrite par un Flamand à un Gentil„homme François, touchant le vaisseau nom„mé le Dragon d'or. Cette Lettre m'a été mise „entre les mains par le Gentil-homme qui la „receut, & je croy qu'il sera bon de l'inserer „icy, après avoir dit à quel sujet elle fut é„crite.

Ce Gentil-homme m'a dit qu'étant un jour „à la promenade avec l'Autheur de la Lettre, „& venant à parler des Indes, où il avoit „demeuré long-temps, il lui dit, qu'une fois „il avoit été poussé par le mauvais temps sur

„le

„le rivage de la Terre Australe, où il fut en
„grand danger de perir, mais que par l'assis-
„tance Divine il en étoit heureusement échapé.
„Un an ou deux après ce recit, nôtre Gentil-
„homme se trouvant dans une compagnie où
„l'on parloit de ces Terres inconnuës, il y ra-
„conta l'Histoire qu'il avoit apprise du Fla-
„mand. Il n'eut pas plutôt achevé son recit,
„qu'un Gentil-homme de Savoye lui fit plu-
„sieurs questions sur ce sujet, avec beaucoup
„d'empressement; Et parce qu'il ne pouvoit
„répondre à toutes ces demandes, que suivant
„ce qu'il en avoit oui dire, le Savoyard le
„pria d'en écrire au Flamand, pour tirer de
„lui toutes les lumières qu'il pouroit sur
„cette affaire. Il ajoûta que son empressement
„venoit de l'interêt qu'il avoit dans ce vais-
„seau, un de ses parens s'y étant embarqué
„dont on n'avoit pû sçavoir aucune nouvelle,
„quelque recherche qu'on en eût pû faire:
„qu'il avoit laissé chez lui une Terre, après
„avoir vendu la plupart de tous ses autres
„biens, & que ses parens étoient en procès tou-
„chant la succession de cette Terre, après avoir
„attendu son retour pendant plusieurs années.
„Ce fut donc à la priere du Savoyard que
„le François écrivit au Flamand, & en receut
„la reponse suivante en François. Je l'ai mise

icy

„ici mot à mot, sans vouloir y rien changer.

MONSIEUR,

Selon vostre desir, & pour la satisfaction de vostre Ami, je vous dirai que quand j'estois à Batavia l'An 1659. un Marinier Flamend, nommé Prince, entendant que j'avois esté à la coste de la Terre Australe, me raconta que quelques années auparavant, il y fit naufrage dans un Navire neuf parti de Hollande, nommé le Dragon verd ou d'or, qui portoit quantité d'argent destiné pour Batavia, & quelques quatre cens personnes, qui tous, ou la plusparт s'estoient sauvez à la dite Terre, & tenus sous la mesme discipline du Maistre comme ils estoient à bord, & s'estant retranchez avoient sauvé entre-autres la plusparт des vivres. Ils firent du débris du naufrage une Pinasse, jettans le sort pour huit hommes, dont ledit Marinier estoit un, pour aller à Batavia avertir le General de la Compagnie Hollandoise de leur desastre, afin qu'il y envoyast quelque Navire pour retirer ceux qui estoient échoüez. Cette Pinasse aprés bien de la peine estant arrivée à Batavia, le Général en fit aussi tost partir une fregate, qui estant ar-

arrivée sur cette Coste, envoya sa Chaloupe & ses gens à terre, au lieu & à la hauteur qu'on lui avoit prescrit; mais ils n'y trouverent personne, ny aucun signe qu'il y en eût jamais eu. Ils rangerent la Côte en divers autres lieux où ils perdirent leur Chaloupe, & quelques gens par le mauvais temps auquel cette Coste est sujette; & ainsi retournerent à Batavia sans effet. Le General y renvoya une seconde fregate, qui retourna aussi sans succès.

On parle diversement qu'au dedans du dit Païs il y a des peuples de grande taille, qui n'ont rien de barbare, & qui menent ceux qu'ils peuvent attraper avec eux dans leur Païs. Je fus prest pour aller à la hauteur d'environ vingt-sept degrés, mais comme un calme soudain qui nous prit durant la nuit nous sauva du naufrage, aussi une prompte tempeste me fit changer de resolution, m'estimant heureux de regagner la Mer. Voilà tout ce que je puis vous dire; vostre Ami pourra sçavoir plus de particularitez de ce Navire le Dragon, de ceux de ladite Compagnie en Hollande. C'estoit le General Maët Suyeker, qui étoit alors, & qui est encore à present General à Batavia; mais je n'ai ce recit que du Marinier. La terre du Païs est rou-

rougeastre, stérile, la coste comme enchantée par les tempestes, quand on veut aller à terre ; c'est pourquoi ces fregates perdirent leur Chaloupe & leurs biens, & ne pouvant ainsi aborder, il croit qu'ils n'ont peu trouver le véritable lieu ; je croy que c'estoit à 23. degrés l'an 1656. ou 1657. Je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble Serviteur,
THOMAS SKINNER.

A Brugge ce 28 Octobre 1672.

„ *Le Lecteur pourra, s'il lui plaît, comparer cette Lettre avec la Relation de l'Autheur, & juger après cette comparaison, si dans des matières si peu connuës, on peut avoir un témoignage plus fort que celui-ci, pour établir la verité de cette Histoire.*

„ *Quant au stile & à la disposition de l'Ouvrage, je lui laisse la liberté d'aprouver ou de condamner ce qui ne lui plaira pas : je me contente seulement de lui dire que l'on y a changé le moins que l'on a pû, sans s'écarter de la manière d'écrire de l'Autheur, qui est très-simple & très-naturelle. Dans ces sortes Ouvrages, où la matière attire toute l'attention du Lecteur, je croi qu'il suffit que le stile n'ait rien qui la détourne.*

„ *l'Au-*

„*L'Autheur a été un peu plus exact dans*
„*la Seconde Partie, où il parle des Loix & des*
„*mœurs des Sevarambes, dont le Gouverne-*
„*ment, est à mon avis, l'un des plus parfaits*
„*modèles de Gouvernement qu'on ait jamais*
„*vû.*

„*Mais on doit laisser à chacun la liberté d'en*
„*juger selon ses lumiéres, je souhaite seu-*
„*lement que le Lecteur puisse prendre quelque*
„*plaisir dans la lecture de cette Histoire admi-*
„*rable, dont cette Premiere Partie n'est qu'un*
„*espéce de Journal Historique, comme l'Au-*
„*theur le dit lui même sur la fin.*

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES.

MA plus forte passion dès ma jeunesse, fut celle de voyager. Cette inclination naturelle se fortifiant avec le tems, je sentois croitre tous les jours le violent desir que j'avois de voir d'autres païs que celuy de ma naissance. Je prenois un plaisir incroyable à lire des Livres de Voyage, des Relations de païs étrangers, & à entendre tout-ce qu'on racontoit des nouvelles decouvertes. Mais l'autorité de mes Parens, qui me destinoient à la Robbe, & le manquement de moyens nécessaires pour entreprendre des voyages de long cours, furent de grands obstacles à mes desirs; j'éprouvai pourtant que rien ne peut s'opposer avec succès au penchant qui nous entraine vers nôtre destinée. A peine étois je entré dans ma quinziéme année, que je fus à l'Armée en Italie revêtu d'un employ, qui m'y retint près de deux

deux ans, avant que je pûsse retourner dans mon païs, où je ne fus pas plutôt arrivé que je me vis obligé de marcher en Catalogne, avec un commandement plus considerable que celuy que j'avois auparavant J'y fis la guerre pendant trois ans, & je n'aurois pas quitté le service, si la mort impreveuë de mon Pere ne m'eût rappellé, pour prendre possession du bien qu'il m'avoit laissé, & pour obeïr aux ordres de ma mere, qui en mon absence ne pouvoit se consoler d'une si grande perte. Ces considerations m'obligerent à retourner en mon païs, où les commandemens de ma Mere me firent quitter l'épée pour la Robe; il fallut s'appliquer à l'étude du Droit, où je fis d'assez grands progrès dans quatre ou cinq années de temps, pour pouvoir prendre le grade de Docteur. Je fus aussi reçu Avocat en la Cour Souveraine du lieu de ma naissance, degré par où il faut passer pour monter aux dignitez plus considerables. Après ma reception je m'exerçay à faire des Déclamations, dont j'inventois les sujets; & puis j'en choisis de veritables pour les plaider avec éclat. Comme je ne me négligeois point, je m'aquitray assez bien de toutes ces choses pour m'attirer quelqu'estime de ceux qui

qui m'avoient entendu. Je me plaisois dans ces sortes d'exercices, où les jeunes gens aiment à faire briller leur esprit & leur éloquence, sans avoir nul égard à leur fortune. Mais lors qu'il me falut descendre à la pratique du Palais, je la trouvai si épineuse & si servile qu'en peu de tems j'en fus entiérement dégouté. J'aimois naturellement une vie douce & agréable, acompagnée de Franchise & d'honnêteté & j'étois si mal propre pour l'emploi d'Avocat que j'eus un empressement extraordinaire de l'abandonner. Dans le temps que je pensois aux moyens de m'en delivrer, ma mere mourut : sa mort me mit en état de pouvoir disposer de moy-même & de mon bien ; & d'ailleurs j'en eus un deplaisir si grand, que toutes choses me devenant insupportables, je resolus de quitter mon païs pour un assés longtemps. Je mis ordre à mes affaires pour executer ce dessein ; Je me defis de tout mon bien à une terre près, que je me reservai pour une retraitte en cas de nécessité, la laissant entre les mains d'un fidelle amy, qui m'en a toûjours rendu bon compte, tant qu'il a pû sçavoir de mes nouvelles.

Après cela, je commençay de parcourir presque toutes les Provinces du Royaume

me de France, & m'étant arrêté à Pari
Ville fameuſe par tous les avantages dont
elle jouit, ce ſéjour me parut ſi charmant
qu'inſenſiblement j'y reſtay près de deu
années ſans m'en éloigner : Mais mon pr
mier deſir de voyager venant à ſe r'allum
par une occaſion que j'eus de paſſer en All
magne, je ne pus y faire un plus long ſ
jour. Je vis donc toute l'Allemagne,
Cour de l'Empereur, & celle des Princes
l'Empire ; de là je fus en Suede & en Da
nemark, & puis au Païs-Bas, où je finis to
mes voyages d'Europe, & où je me rep
ſay juſqu'en 1655. que je m'embarqu
pour aller aux Indes Orientales.

J'entrepris ce penible voyage, pour ſati
faire ma curioſité naturelle, & la forte inc
nation que j'avois toûjours euë de voir u
païs dont j'avois oüy dire tant de merve
les. J'y fus pourtant encore engagé par l
preſſantes ſollicitations d'un amy, qui avo
du bien à Batavia, & qui devoit s'embarqu
pour ſe rendre en ce païs-là ; Je dois enco
avoüer de bonne foy que l'eſpoir du pr
fit m'y determina entiérement ; Ces r
ſons furent ſi puiſſantes ſur mon eſp
que m'étant preparé pour ce voyag
je m'embarquay avec mon amy ſur le N
vire nommé le Dragon d'Or, nouv

lement construit & équipé pour Batavia. Ce Navire étoit d'environ six cens tonneaux, & de trente-deux piéces de canon, portant près de quatre cens hommes, tant matelots que passagers, & de grandes sommes d'argent, où mon ami nommé Van-de Nuits, avoit beaucoup d'intérêt.

Nous levâmes l'ancre du Texel le 12. jour d'Avril 1655. & avec un vent frais d'Est, nous singlâmes à travers le Canal, entre la France & l'Angleterre, avec toute la diligence & le bon succès que nous pouvions desirer, ce qui dura jusques à la grande Mer. De là nous poursuivimes nôtre Voyage jusques aux Canaries, éprouvant quelquefois l'inconstance & la variété des vents, mais nous n'eûmes nulle tempête. Nous primes dans ces Iles les provisions que nous pûmes trouver, & dont nous pouvions avoir besoin, & suivimes nôtre route vers les Iles du Cap-verd, que nous apperçûmes d'assez loin, & dont nous approchâmes sans peine, & sans aucune avanture particuliére. Il est vrai que nous vimes plusieurs monstres Marins, des poissons volans, de nouvelles constellations, & d'autres choses de cette nature. Mais parce qu'elles sont ordinaires, qu'elles ont

été décrites, & que depuis pluſieurs années elles ont perdu la grace de la nouveauté, je ne crois pas en devoir parler, ne voulant pas groſſir ce Livre de narrations inutiles, qui ne feroient que laſſer la patience du Lecteur & la mienne. Il ſuffira donc de dire que nous pourſuivimes heureuſement nôtre Voyage juſqu'au troiſiéme degré de Latitude Meridionalle, où nous arrivâmes le 2. jour du mois d'Août de la même année 1655. Mais la Mer qui juſques ici nous avoit été très-favorable, commença de nous faire ſentir les effets de ſon inconſtance. Environ ſur les trois heures après midi, le Ciel changea ſa douceur & ſa ſerenité precedente en nuages épais, en éclairs & en tonnerres, qui furent les avant coureurs des vents orageux, de la pluye mêlée de grêle, & de la tempête qui ſuccederent peu après. Aux approches de cette tourmente, les viſages de nos Matelots devinrent pâles & abatus. Car bien qu'ils euſſent le loiſir d'amarrer leurs voiles, d'attacher fortement leurs canons, & de ranger toutes choſes comme ils le trouverent bon, neanmoins prévoyant le terrible Ouragan qui arriva, ils ne pouvoient qu'en redouter la vio-

violence. La Mer commença d'être agitée, & les vents parcoururent tous les points de la bousſole en moins de deux heures. Nôtre vaiſſeau fut pouſſé tantôt d'un coté, tantôt d'un autre, tantôt en haut, & tantôt en bas, de la plus horrible maniére du monde: un vent nous pouſſoit en avant, & un autre en arriére; nos mâts, nos vergues, & nos cordages furent rompus & déchirez, & l'orage fut ſi violent, que la plupart de nos Matiniers qui étoient preſque tous malades, pouvoient à peine oüir & encore moins obeïr au commandement. Cependant nos paſſagers étoient tous enfermez ſous le pont, & mon ami & moi étions couchez au pied du grand mât, extrêmement abatus, & nous repentans tous deux, lui de ſon avare deſir de gagner, & moi de ma folle curioſité. Nous ſouhaitâmes mille fois d'être en Hollande, & mille fois nous deſeſperâmes de revoir jamais, ni ce païs, ni aucune autre terre. Car dans cet état toute ſorte de païs nous auroit ſemblé bon; Mais cependant nos Matelots ne s'endormoient pas, & loin de negliger aucune des choſes qui pouvoient contribuer à nôtre ſalut, ils mettoient en uſage toute leur induſtrie & toute leur force, les uns étant occupez au gouvernail,

les autres aux pompes, & par tout où la neceſſité les appelloit. De ſorte que Dieu beniſſant leurs efforts, ils ſauverent le Navire de la violence de l'Ouragan, qui ſe convertit enfin en un vent particulier, & qui ſe rendant maître de tous les autres, nous pouſſa vers le Sud avec tant de force, qu'il nous fut impoſſible de ne pas courir ce bord. Nous fûmes donc contraints de ceder à l'impetuoſité de ce vent, & d'aller malgré nous par tous les endroits où il nous portoit. Après deux jours de courſe, le vent changea un peu, & nous écarta vers le Sud-Eſt, pendant l'eſpace de trois jours, au travers de brouillards ſi épais, qu'à peine pouvions-nous voir les objets à cinq ou ſix pas de diſtance. Au ſixiéme jour le vent ſe relâcha bien un peu, mais il continua toûjours vers le Sud-Eſt juſques à minuit. A la fin nous ſentîmes tout à coup un grand calme comme ſi nôtre vaiſſeau fût tombé dans un étang ou dans une mer morte, ce qui nous ſurprit extrêmement: Deux ou trois heures après le tems s'éclaircit, & nous commençâmes à voir pluſieurs étoiles, mais nous ne pûmes faire aucune bonne obſervation par leur moyen. Nous jugions en géneral que nous n'étions pas loin de Batavia, & que nous étions

pour

pour le moins à cent lieües de la terre Auſtrale, mais nous trouvâmes quelque tems après que nous nous étions fort trompez dans nos conjectures. Le ſeptiéme jour nous continuâmes dans ce calme, & nous eûmes le tems de nous repoſer & d'examiner toutes les parties de nôtre Navire, nous trouvâmes qu'il n'étoit preſque point endommagé ; car il étoit ſi bien bâty qu'il ſoûtint toute la rage des flots ſans faire aucune voye d'eau qui pût l'incommoder. Le huitiéme jour il ſe leva un vent moderé qui nous pouſſa vers l'Eſt à nôtre grande joye ; car outre qu'il nous portoit vers nôtre but, il nous delivroit de la crainte d'un long calme. Vers la nuit du même jour le Ciel devint obſcur, l'air ſe remplit de broüillards, & le vent devint violent, ce qui nous fit craindre une autre tempête. Le broüillard continua tout le jour ſuivant qui étoit le neuviéme, & le vent ne ſouffloit que par ſecouſſes & par boutades, ce qui nous mettoit en très-grand danger. Sur le minuit le vent changea, devint plus fort, & nous pouſſa de nouveau vers le Sud-Eſt avec grande impetuoſité, le broüillard s'épaiſſiſſoit de plus en plus. Environ le minuit le vent étant fort haut, & nôtre vaiſſeau courant avec

beaucoup de rapidité, il heurta tout d'un coup contre un banc de sable, lors que nous craignions le moins, & il y demeura si fort attaché, qu'il s'y tenoit sans mouvement comme s'il avoit été cloüé. Ce fut alors que nous nous crûmes absolument perdus, & nous attendions à tout moment de voir nôtre vaisseau se briser en mille piéces par la violence des vents & des flots. Ainsi l'art & l'industrie des hommes étant inutiles, nous eûmes recours à Dieu, pour le prier que par sa misericorde infinie, il exauçât nos vœux, & qu'il nous fit rencontrer le salut où nous n'attendions que nôtre perte. Le matin étant venu, & le Soleil ayant dissipé l'épaisseur des broüillards, nous trouvâmes que nôtre vaisseau tenoit à un banc de sable proche du rivage d'une Ile, ou d'un Continent que nous ne connoissions pas. Cette découverte changea nôtre desespoir en esperance; car quoi que cette Terre fût inconnuë, & que nous ignorassions si nous y trouverions quelque soulagement à nos maux, toute sorte de terre étoit pourtant agreable à des gens qui durant plusieurs jours avoient été si miserablement ballotez sur les eaux entre la mort & la vie. Sur le midi le tems devint fort clair & fort chaud,

le

le Soleil ayant dissipé les broüillards, & le vent perdant beaucoup de sa violence, les flots perdirent aussi beaucoup de leur agitation.

Environ les trois heures après midy, la Mer se retirant du rivage, laissa nôtre Navire sur un sable limonneux, où il sembloit être enchassé dans un endroit qui n'avoit pas plus de cinq pieds d'eau. Ce lieu n'étoit qu'à une portée de mousquet d'un rivage assez haut, mais pourtant accessible. Nous resolumes d'y prendre terre, & d'y transporter ce que nous avions dans le vaisseau. Nous descendimes nôtre chaloupe, pour cet effet, dans laquelle nous mimes douze de nos plus braves hommes bien armez, que nous envoyâmes à terre pour découvrir le païs, & pour choisir un lieu proche du rivage où nous pussions camper, sans nous éloigner de nôtre vaisseau. Ils n'eurent pas plutôt pris terre, qu'ils examinerent soigneusement le païs du sommet d'un tertre élevé, qui n'étoit pas loin du rivage : Mais ils ne virent ny maisons, ny hameaux, ny rien qui leur pût persuader que le païs fût habité ; la terre étant sablonneuse, sterile, & couverte seulement de buissons & de quelques arbrisseaux sauvages. Ils ne pûrent

découvrir ny ruiſſeau ny riviére dans le lieux qu'ils voyoient alentour, & n'ayan pas le temps ce jour-là de chercher plu loin, ils revinrent à nous trois heures apre leur deſcente, ne jugeant pas à propos de ſe hazarder plus avant dans un païs inconnu Le jour ſuivant ils retournerent à terre, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe & le canot, pour tranſporter peu à peu nos gens hors du vaiſſeau. Nous reſolumes auſſi de mettre à terre ce que nous avions de plus precieux, & ſur tout, ce qui nous reſtoit de munitions, qui par la grace de Dieu n'étoient point gâtées. Tous ces ordres furent executés avec tant de ſoin & de diligence, que le jour d'après nôtre noſſrage nous primes terre avec la meilleure partie de nos proviſions les plus neceſſaires. Ceux qui étoient deſcendus les premiers poſerent le camp ſur un terrain élevé près de la Mer, vis à vis de nôtre vaiſſeau, & environ le 40. degré de Latitude Meridionalle, ſelon nos meilleures obſervations. Ce terrein les couvroit du côté de la terre, & les cachoit aux yeux de ceux qui auroient pû venir du côté de la Mer. De ſorte que nos ſentinelles pouvant du haut du terrein découvrir bien avant aux environs, ce nous étoit un lieu

seur & commode. Ce fut là que peu à peu nous transportâmes tout nôtre monde, nos provisions & nos Marchandises ; laissant dix de nos hommes dans le vaisseau, jusques à ce que nous pussions le remorquer quand la Mer seroit haute, ou si la chose n'étoit pas possible, prendre d'autres mesures. Nous ne fûmes pas plutôt à terre, que nous assemblâmes le Conseil, pour penser aux moyens de nous conserver les uns les autres. On resolut qu'on garderoit sur Terre la même discipline qu'on avoit observée sur Mer, jusqu'à ce qu'on trouvât à propos de la changer. Ensuite il fut ordonné que nous ferions une priére générale pour rendre graces à Dieu de la bonté qu'il nous avoit montrée, en sauvant nos vies & nos biens d'une maniére toute particuliére, & pour implorer son assistance dans un lieu tout à fait inconnu, où nous pouvions tomber entre les mains de quelque peuple Barbare, ou mourir de faim faute de provisions, si par sa misericorde il ne pourvoyoit à nôtre subsistance, comme il avoit fait auparavant.

Après ces ordres & cette humiliation, les Officiers diviserent leur monde en trois parties égales. Deux devoient incessamment travailler au Camp, le retrancher

tout alentour, pour nous mettre à couver
des invaſions ſoudaines : L'autre fut em
ployée à découvrir le Païs pour nous four
nir de bois & des autres proviſions qui s'y
pourroient tirer. Ceux qui avoient la gard
du vaiſſeau eurent ordre de voir en que
état il étoit, de travailler à le mettre en éta
de ſervir. Après une exacte recherche, il
trouverent que la quille en étoit rompu
par le choc violent qu'il avoit donné con
tre le ſable, & qu'il tenoit ſi fort dans l
limon, qu'il étoit impoſſible de l'en ti
rer, quand même il n'auroit point été
briſé. Ils, ajouterent, qu'à leur avis l
meilleur étoit de le mettre en piéces, &
de bâtir de ſes débris une ou deux pinaſ
ſes pour les envoyer à Batavia. Ce conſei
fut approuvé, & l'on choiſit les homme
les plus propres pour l'exécuter.

Le party qu'on avoit envoyé à la dé
couverte n'oſant pas ſe hazarder fort avan
dans le païs, crainte de quelque accident, ſe
retira de bonne heure au Camp, eſperant
que lors qu'il ſeroit mieux fortifié, & qu'on
y auroit poſé du canon, ils ſe hazarderoient
plus librement dans la plaine. Cepen
dant ils nous avoient aporté du bois, &
une eſpéce de meures ſauvages, dont ils
avoient trouvé quantité ſur les arbriſſeaux
&

& sur les buissons. Quelques-uns s'étendant le long du rivage trouverent en abondance des huîtres, & d'autres coquillages, qui nous épargnerent beaucoup de la provision du vaisseau, qui ne pouvoit durer que deux mois selon les rations ordinaires, & le calcul exact que nous en avions fait. Cette consideration nous fit songer aux moyens de l'épargner du mieux que nous pourrions, pour la faire durer plus long-temps ; & comme cela ne se pouvoit faire qu'en y supléant par d'autres vivres, & retranchant ceux-là, nous eûmes soin de préparer nos filets & nos hameçons pour la pêche, après avoir connu que la Mer étoit fort poissonneuse en quelques endroits. Notre pêche fut si heureuse, qu'on se nourrissoit en partie de poisson, de coquillages & des meures dont nous avons déja parlé. C'est pourquoy nous retranchâmes les portions & les reduisimes à huit onces par jour. Nous n'avions encore pû trouver d'eau douce, & c'étoit la chose dont nous avions le plus de besoin ; car quoi que nous eussions creusé un puits dans la tranchée, qui nous en fournissoit abondamment, comme elle étoit salée à cause du voisinage de la Mer, elle étoit

mal ſaine & fort deſagreable.

Nos avanturiers qui faiſoient tous les jours quelque nouvelle découverte, s'étant avancez près de dix milles autour du Camp ſans y trouver aucun veſtige d'homme ni de bête, ſe hazarderent de plus en plus. Ils ne virent aucune creature vivante dans cette grande plaine ſablonneuſe, hors quelques Serpens, un eſpèce de Rat preſque auſſi gros qu'un Lapin, & des oyſeaux ſemblables aux Pigeons ſauvages, mais un peu plus gros, qui ſe nouriſſoient de meures. Ils en tuérent quelques-uns à coup de fuſil, & les apporterent au Camp, où après en avoir goûté, l'on trouva qu'ils étoient très bons à manger, & ſur tout les oyſeaux. Ces nouvelles découvertes nous firent un peu relâcher le travail de nos Fortifications : nous nous contentâmes de faire une ſimple tranchée autour de nôtre Camp, jettant la terre en dedans qui formoit un eſpèce de Parapet, & nous crûmes que c'étoit une aſſez bonne defenſe pour un lieu où nous n'avions point trouvé d'habitans. Nous garnîmes de Canon les endroits les plus expoſez, & n'appréhendant plus les hommes ni les bêtes, nous ne craignîmes que la faim, & les injures de l'air, dont nous ne connoiſ-

noissions pas encore la temperature, bien qu'il eût paru fort sain depuis que nous étions sur cette Côte, où nous avions déja demeuré quatorze jours avant que nôtre Pinasse fût achevée. Quelques jours après elle fut prête à mettre en mer avec la provision de huit hommes pour six semaines, qui étoit tout ce que nous pouvions en donner. Quand il fut question de choisir huit hommes pour aller à Batavia, nos Matelots disputoient pour sçavoir qui feroit le voyage; car il y en avoit peu qui vouluſſent se commettre au hazard de cette navigation, & pourtant il étoit nécessaire que quelques-uns l'entrepriſſent. On resolut qu'un certain nombre des meilleurs Matelots seroient choisis de toute la troupe, & qu'ils jetteroient au sort entr'eux pour en decider; ce qui fut executé. Le sort tomba sur le Maitre même, sur un Matelot appellé Prince, & sur six autres, dont j'ay oublié les noms. Lors qu'ils virent, que la fortune vouloit qu'ils fissent le voyage, il obeïrent sans repugnance: & après être convenus ensemble du signal, que nous leur donnerions pour nous trouver si jamais ils revenoient avec du secours, ils prirent congé de nous

& furent à leur Pinaſſe. Un vent de terre, dont ils ſe ſervirent pour ſe mettre en Mer les pouſſa hors de nôtre veuë, & nous fimes des vœux & des priéres pour demander leur retour à Dieu, en la ſeule miſericorde duquel nous mettions toute nôtre confiance.

Le même jour nous tinmes conſeil pour regler le plus propre & le plus convenable à nôtre condition preſente: car quelques-uns de nos Officiers étant partis dans la Pinaſſe, nôtre diſcipline de Mer en étoit un peu changée, & par de bonnes conſiderations nous ne trouvions pas qu'elle fût propre ſur terre. On propoſa pluſieurs moyens, qui tous eurent leur oppoſition: Mais enfin après pluſieurs conteſtations, il fut reſolu que nous obſerverions une diſcipline Militaire ſous l'autorité d'un General, & de quelques autres Officiers inferieurs, qui tous enſemble devoient compoſer un Souverain Conſeil de Guerre, qui auroit l'autorité de regler & de conduire abſolument toutes choſes. Quand il fallut choiſir un Chef parmy toute la Compagnie, chacun tournoit les yeux du coté de Van de Nuits mon ami, & tous vouloient lui déférer cet honneur,

neur, parce que c'étoit la perſonne la plus conſiderable d'entr'eux, & qui avoit le plus d'intérêt dans le vaiſſeau ; mais il s'en excuſa modeſtement, diſant, qu'il étoit trop jeune & trop peu experimenté dans les Armes pour s'aquiter dignement d'un Employ de cette nature. Qu'en une telle occaſion il falloit choiſir un homme plus experimenté que lui, qui n'avoit jamais fait la Guerre, n'y exercé de Charge publique. Alors remarquant du trouble & de l'embaras ſur le viſage des aſſiſtans, il leur dit; *Qu'il leur rendoit mille graces de l'eſtime & de l'affection qu'ils avoient pour luy, qu'il voudroit meriter le commandement qu'on lui offroit; mais que, puis qu'il n'avoit pas cette capacité, & qu'il ne pouvoit raiſonnablement leur ſervir de Général, il les prioit de luy donner la liberté de leur recommander une perſonne très-capable de cette Charge, qui avoit eu du commandement en Europe dans deux Armées differentes, & voyagé durant pluſieurs années, ce qui devoit infailliblement lui avoir acquis de grandes lumiéres dans la Politique. Il ajouta, qu'ils le connoiſſoient tous, & qu'il oſoit même avancer qu'ils avoient déja de l'eſtime pour luy, quoi qu'il ne leur fût pas ſi*

bien

bien connu qu'à lui-même, qui par une longue habitude connoissoit & sa bonne conduite & sa probité. La personne dont je vous parle, dit-il, me montrant de la main, est le Capitaine Siden, au commandement & à l'autorité duquel je me soumettray volontiers, s'il vous plaît de le choisir pour nôtre Général.

Ce discours impreveu, & les regards des assistans, qui tournerent tous les yeux sur moy, me causerent quelque embaras, mais en étant bien-tôt revenu, je repondis, que la recommandation de Monsieur de Nuits procédoit plutôt de l'amitié, qu'il avoit pour moy, que d'aucune connoissance qu'il eût de ma capacité, ou de mon mérite; Que j'étois un étranger, né dans un pais fort éloigné de la Hollande; & que je croyois qu'il y avoit des gens dans la troupe beaucoup plus capables de ce commandement que moy, que je souhaitois donc qu'on m'en dispensât: aimant mieux obeir aux Superieurs qu'ils choisiroient que de leur commander.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler qu'un certain Swart, homme fort hardy & fort agissant, & qui m'avoit toûjours suivi dans toutes les découvertes que nous avions faites dans le pais, prenant brusquement

la

la parole, me dit, *Monsieur, toutes ces excuses ne vous serviront de rien, & si le conseil de Monsieur de Nuits & le mien sont suivis, vous serez malgré vous nôtre Général; car outre ce qu'il a rapporté de vôtre merite, toute la Compagnie sçait, & moy particulierement, que depuis que nous sommes sur ces Côtes, vous avez paru l'homme de la Troupe le plus prudent & le plus actif pour le bien & pour le salut de toute la Compagnie. Quand il n'y auroit que cette raison, vous meritez déja de commander; Mais d'ailleurs nous sommes tous negocians, ou Mariniers, qui n'entendons ny la guerre ny la discipline, & vous pouvez nous l'enseigner. Vous avez seul les qualitez requises pour un tel employ, & vous êtes le seul capable de nous commander. Je declare donc que je ne me soumettray au commandement de qui que ce soit qu'au vôtre.*

Le discours que cet homme prononça d'un certain air fier & brusque, fit tant d'impression sur l'esprit de la Compagnie, déja disposée à me choisir pour Chef, que tous d'une voix se mirent à crier, il faut que le Capitaine Siden soit nôtre Général.

Quand je vis que je ne pouvois m'en defendre, je leur fis signe de me donner

ner audience, & je leur parlai de cet
sorte.

MESSIEURS, *Puisque vous me fa*
cez de prendre le commandement, je l'a
cepte avec reconnoissance, & je souhaite d
tout mon cœur que ce soit à vôtre avanta
ge. Mais afin que toutes choses se fassent d
bon ordre & puissent être vigoureusement ex
cutées, je vous demande quelques privilége
s'il vous plaît de me les accorder, je fera
tous mes efforts pour vous garder & pour vou
tenir dans la discipline que je jugerai la plu
propre pour vôtre conservation.

La première chose que je vous demande, c'e
que chacun de vous en particulier, & tous e
général, s'obligent par serment de m'obeïr &
au Conseil, sur peine d'être condamné à tou
les châtimens que le Conseil trouvera à propos d
lui faire soufrir.

La seconde, que j'aurai le pouvoir de re
gler la Milice dans l'ordre qui me semblera le
meilleur, & de choisir les principaux Officiers
qui ne pourront exercer aucune Charge, s'ils
ne la tiennent de moi.

La troisième, que dans le Conseil ma voix
vaudra trois suffrages.

Et la dernière, que moi ou mon Lieutenant
aurons une voix negative dans toutes les de-
liberations publiques.

Tous

Tous ces avantages me furent accordez, & je fus en même temps salué de tous en qualité de Général. Pour première marque de mon autorité, l'on me dressa au milieu du Camp une Tente plus grande que toutes les autres, où je couchai cette même nuit, prenant Van de Nuits avec moi, & me servant de son conseil en diverses choses.

Le jour suivant je fis assembler tout nôtre monde, & je fis en leur presence Van de Nuits Surintendant de toutes les Marchandises & des provisions que nous avions déja, ou que nous pourrions avoir. Je fis Swart Grand-Maître de l'Artillerie, des armes & des munitions de guerre. Je fis Maurice, Matelot expert & diligent Admiral de nôtre Flote, qui devoit consister en une Chaloupe, un canot, & une autre Pinasse, que nous faisions des ruines de notre vaisseau. Nous avions parmi nous un Anglois nommé Moreton, qui avoit été Sergent au Païs-Bas, je le fis Capitaine de la première Compagnie; de Haes, homme sobre & vigilant, eut la seconde. Un certain Vansluts eut la troisiéme, & un autre nommé de Bosh eut la quatriéme. Je nommai le Brun Major Général, & tous eurent la liberté de choisir leurs

leurs Officiers inferieurs, qui devoient avoir mon approbation.

J'avois deux Valets, dont l'un nommé d'Eveze, avoit été mon Sergent en Catalogne. Il étoit homme de cœur & d'entendement, ſobre & fidelle, & m'avoit toûjours ſervy depuis que j'avois quitté la guerre, je le fis mon Lieutenant; & je fis mon autre Valet nommé Turſi, mon Secretaire.

Les Officiers étant ainſi choiſis, nous fimes le dénombrement de tout nôtre monde, & nous trouvâmes que nous avions en tout trois cent ſept hommes, trois garçons, & ſoixante & quatorze Femmes, tous en bonne ſanté. Car quoi que pluſieurs fuſſent malades quand ils deſcendirent du vaiſſeau, ils ſe porterent tous bien huit jours après, marque que l'air du Païs étoit fort ſain. Je diviſay tout ce monde en quatre parties, & donnay à Maurice vingt-ſix Matelots & les trois Garçons pour équiper ſa Flote. Swart eut trente Hommes pour ſon Artillerie. Je diviſay deux cens Hommes en quatre Compagnies égales, & le reſte des hommes & des Femmes devoit obeïr à Van de Nuits. Nous avions deux Trompettes, qui outre leur employ faiſoient ordi-

dinairement la priere dans le vaisseau, à la mode de Hollande. Van de Nuits en eut un, & je pris l'autre pour moi, les confirmans dans toutes leurs charges. Nos affaires étant ainsi reglées, sur le soir je fis assembler les Officiers superieurs, & leur dis, qu'avant que nos provisions fussent consumées, il falloit aller par Mer & par Terre en chercher de nouvelles, & tâcher de découvrir quelque lieu plus commode que celui de nôtre Camp, où dans peu de tems toutes choses viendroient à nous manquer, où même nous n'avions pu trouver de bonne eau ; qu'il falloit, selon mon sentiment, envoyer divers partis armez, pour découvrir le païs, & pour aller plus loin qu'on n'étoit encore allé. Ils consentirent aisément à ma proposition, & dirent qu'ils étoient prêts d'obeïr à mes ordres. Je commandai donc à Maurice d'armer sa Chaloupe & son Canot, d'aller lui même tout le long du rivage vers la droite du Camp, & d'envoyer le Canot vers la gauche. J'ordonnai à Morton de tirer vingt hommes de sa Compagnie, & de marcher aussi vers la gauche tout le long du rivage, sans s'éloigner du Canot. De Haës eut ordre de tirer trente hommes de la sienne, & de marcher vers le mi-

milieu du païs. Pour moi je pris quarante Hommes des deux autres Compagnies & laiſſai mon Lieutenant dans le Camp pour y commander en mon abſence. Nous primes tous pour trois jours de munitions de guerre & de bouche, & nous étant armez d'épées, de pieques, de bâtons & de mouſquets, je leur commandai de ſe tenir prêts pour le lendemain de bon matin, & de venir recevoir mes ordres, à quoi ils obeïrent tous le jour ſuivant, qui étoit le vingtiéme depuis nôtre deſcente.

Ils furent prêts dès la pointe du jour, & vinrent me trouver comme je leur avois ordonné. Je ne changeai rien aux ordres du jour précédent, j'y ajoutai ſeulement, que s'ils rencontroient quelque choſe de conſiderable, ils en fiſſent porter auſſi-tôt la nouvelle au Camp. Je dis encore à Morton de ne s'éloigner pas du Canot, & de le joindre tous les ſoirs ſur le rivage avant le Soleil couché, comme j'avois réſolu de faire moi-même avec Maurice.

Ces ordres ne furent pas plutôt donnez, que chaque parti ſe mit en campagne, plein d'eſperance & de joye. Je marchai avec mes gens en ordre Militaire, les diviſant en trois Corps; L'Avant-garde étoit

toit composée de six Mousquetaires & d'un Caporal : le corps de bataille de douze Soldats & d'un Sergent, & je menois moi-même l'Arriere-garde. Nous allions à une portée de mousquet les uns des autres, aussi près du rivage que nous pouvions, de crainte de perdre nôtre Chaloupe de veuë. La Mer étoit fort calme, & le temps tranquille, mais assez chaud. Sur le Midi Maurice s'approcha du rivage, & vint à nous ; Nous prîmes ensemble du rafraichissement & nous reposâmes pendant deux heures. Le terrain sur lequel nous marchâmes pendant dix ou douze milles, étoit semblable à celui qui étoit autour du Camp, sans source ni ruisseau, tout étant plein de pierres & de sable, où rien ne croissoit que des buissons. Nous marchâmes cinq milles plus loin, & la terre commença d'être inégale, & de s'élever en petites butes. A deux milles plus loin nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce qui se jettoit dans la Mer, ce qui ne nous donna pas peu de joie ; sur tout quand nous découvrîmes qu'un peu plus haut le long de ses bords il y avoit quelques arbres touffus fort épais & fort verds. Nous nous arrêtâmes en cet endroit, faisant signe à nôtre Chaloupe de venir à nous ; ce qu'el-

qu'elle fit à la faveur de la Marée, qui la porta dans le ruiſſeau. Ils tirerent à l'aviron un mille au deſſus de l'embouchure juſques aux Arbres verds, où nous les attendions, & ou nous poſâmes nôtre Camp pour cette nuit. Maurice nous aporta beaucoup de poiſſon, des huîtres & d'autres coquillages, dont nous fimes un bon ſouper. Nous poſâmes une bonne garde aux endroits où nous la jugeâmes néceſſaire, nous couvrîmes auſſi nôtre feu avec des branches vertes, que nous mîmes en terre tout alentour, afin qu'il ne fût pas apperceu de loin dans l'obſcurité de la nuit. Le lendemain je renvoyay trois de mes Hommes vers le Camp, pour les avertir de la commodité du lieu où nous avions couché, & pour leur dire que nous avions deſſein d'aller plus avant. Pour decouvrir le païs un peu plus loin le long des bords du ruiſſeau, j'y envoyay cinq de mes hommes, avec ordre de revenir dans deux heures, ce qu'ils firent préciſement, & nous raporterent que le païs d'enhaut étoit un peu plus montagneux que celui par où nous avions paſſé, mais qu'il étoit auſſi ſterile, & auſſi ſec. Après ce rapport nous fimes deſcendre nôtre Chaloupe vers la Mer, quand nous nous en fûmes ſervis

vis pour passer de l'autre côté du raisseau, qui n'étoit guéable qu'à deux ou trois milles plus haut; Nous allâmes tout le long du rivage, sans nous écarter de nôtre Chaloupe que le moins que nous pouvions, & nous remarquâmes que la terre s'élevoit toûjours de plus en plus. Quand nous eumes encore avancé cinq ou six milles, nous arrivâmes sur le sommet d'une assez haute montagne, d'où nous apperçumes qu'à trois ou quatre milles par delà, il y avoit un bois de haute futaye, sur un terrain élevé qui s'avançoit fort vers la Mer: Nous eûmes bien de la joye de voir ce bois, & nous resolûmes d'y aller; après nous être un peu reposés nous marchâmes de ce côté-là, traversant une plaine sablonneuse qui separe la montagne & le bois. Dans deux heures de temps nous arrivâmes au pied de ce terrain élevé, & de là nous montâmes dans la forêt, où nous trouvâmes des arbres fort hauts, mais clair semez, & qui n'avoient pas beaucoup de petit bois au dessous, ce qui en rendoit le passage fort aisé. Je serrai là mes gens, & les fis marcher plus près l'un de l'autre, doublant l'Avant garde, afin qu'elle fût plus capable de resister, si elle étoit attaquée par des hommes ou par des bê-

tes farouches, En traverſant le bois nous coupâmes des branches & des rameaux que nous répandimes ſur nôtre route, pour la pouvoir reconnoître à nôtre retour. Nous marchâmes pendant trois milles droit au travers du bois, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez à l'autre côté, où nous apperçumes la Mer & d'autres arbres au delà d'un Golfe qu'elle faiſoit en cet endroit, qui étoit entre deux grands Caps ou Promontoires fort avancez dans la Mer. Cet endroit étant agreable, & ayant une belle veuë deſſus, & au de là du Golfe, nous ſouhaitâmes d'avoir été jettez plus proche de ces lieux que nous n'étions. Nôtre Chaloupe étoit de l'autre côté du bois, & nous avions été contraints de l'y laiſſer, parce qu'elle auroit eu un trop grand détour à faire pour venir à nous. J'envoyay dix de mes hommes ſur le bord de l'eau, où ils trouverent une grande quantité d'huîtres & de coquillages: ce qui nous réjouit. J'en envoyai dix autres vers la pointe du Cap, & tout autant vers le bas du bois pour chercher de l'eau douce. Ceux qui allerent vers la pointe du Cap, marcherent deux milles ſans en trouver; mais enfin le penchant de la terre les mena dans une eſpèce de vallée couverte d'ar-

d'arbres épais & verds, au fond de laquelle couroit un ruisseau d'eau douce, qui s'alloit precipiter dans le Golfe. Ils s'arresterent dans cet agreable valon, d'où ils envoyerent trois de leurs compagnons pour m'en donner avis un quart-d'heure après leur arrivée. Ceux qui avoient pris le chemin opposé vinrent à nous, & nous dirent qu'ils avoient marché fort avant dans le bois, qui selon ce qu'ils en avoient pû juger, s'élargissoit du côté de la Terre, qu'ils avoient trouvé une troupe de Cerfs proche d'un petit ruisseau, & qu'ils en avoient tué deux. Ils avoient coupé ces deux Cerfs en quatre pieces, qu'ils avoient portées sur leur dos pour nous en regaler. Je dépêchay cinq de mes hommes vers Maurice, pour l'avertir de cette bonne fortune, & pour lui dire de venir aussi vîte qu'il pourroit, vers la pointe du Cap, où quelqu'un de nous l'iroit rencontrer avec de nouveaux ordres. Je leur commandai, quand ils auroient parlé à Maurice, d'aller vers le Camp, pour y annnoncer nôtre bonne fortune, & dire à nos gens, que je ne tarderois pas de les aller trouver, je leur fis aussi porter un quartier de venaison; Ensuite je marchay avec tous mes hommes vers le petit valon,

où nous étions attendus. Je trouvay le lieu ſi agreable & ſi commode, que je reſolus d'y camper, non ſeulement cette nuit mais d'y tranſporter le vieux Camp le plutôt qu'il nous ſeroit poſſible: Mes gens firent du feu, & rôtirent leur venaiſon. J'envoyay cinq hommes vers la pointe du Cap pour rencontrer Maurice, ils s'avancerent deux milles plus loin juſques au bout du Promontoire, & ſe tinrent ſur le lieu le plus élevé. Ils n'y eurent pas demeuré un quart-d'heure, qu'ils virent venir la chaloupe qui faiſoit diligence. Elle les aborda un peu avant le Soleil couché, & lors qu'ils l'eurent tirée à terre ils vinrent tous enſemble vers le nouveau Camp, où ils arrivirent un peu avant minuit. Ils nous trouverent fort gais, les uns autour du feu occupez à rôtir la viande, & les autres couchez ſur des lits de mouſſe & de feüilles ſeches, qu'ils avoient amaſſées ſous les arbres.

Nous paſſâmes cette nuit avec beaucoup de douceur & de tranquillité, & le lendemain je me levay de bon matin, & commanday à Maurice & à ſa troupe de ſe preparer pour aller au vieux Camp, où j'avois deſſein de retourner par eau, avec deux

deux de mes hommes seulement, outre l'équipage de la Chaloupe. Je laissai le commandement des autres à l'un de mes Officiers, avec ordre de ne ne point sortir du valon, qu'il n'eût de mes nouvelles, lui promettant que je serois de retour dans moins de trois ou quatre jours; que cependant ils trouveroient de quoi subsister par la chasse, par la pêche, & par les coquillages, dont tout le rivage étoit abondant. Ces ordres donnez, nous allâmes au lieu où l'on avoit laissé la Chaloupe, & nous arrivâmes le même jour au vieux Camp, un vent agreable favorisant nôtre voyage : Nous primes terre au coucher du Soleil, & fûmes reçus avec une très-grande joye. Ceux que je leur avois envoyés, pour les avertir de nôtre découverte leur avoient parlé du nouveau Camp, & tous souhaittoient d'y aller. Je leur répondis que j'avois dessein d'y retourner avec toute la diligence possible, ce lieu étant le plus commode de tous ceux que nous avions veus.

Morton & de Haës étoient arrivez deux ou trois heures avant moi, & me vinrent rendre compte de leurs Voyages. Le premier me dit, qu'il avoit marché quinze ou seize milles sur la gauche du Camp,

dans un païs ſec & ſablonneux, ſans
trouver la moindre ſource, ny aucun ruiſ-
ſeau, que la nuit étant venuë, ils s'é-
toient mis ſur le rivage, & y avoient
couché tous enſemble ſelon l'ordre que
leur en avois donné; Que le lendemain
ils avoient pourſuivy leur Voyage vers le
couchant, de la même maniére que le jour
precedent, à travers un païs pierreux,
ſans y trouver une goûte d'eau juſques à
l'heure de midy, qu'ils avoient rencontré
une aſſez grande riviére, où ils s'étoient
arrêtez pour y attendre leur Canot: Qu'ils
avoient obſervé que la Marée entroit dans
cette riviére avec beaucoup de bruit &
d'impetuoſité, & que l'eau en étoit ſalée
à l'endroit où ils étoient arrivez, parce
qu'il n'étoit pas fort loin de la Mer, ce
qui les avoit obligez de monter plus haut
pour y trouver de l'eau douce, qu'ils en
avoient eu dans un ruiſſeau qui ſe pre-
cipitoit dans la riviére; que de là s'avan-
çant dans le païs, ils avoient été attaquez par deux grands Crocodiles, qui
étoient ſortis de la riviére pour les devorer; mais que s'en étant apperceus avant
qu'ils fuſſent aſſez près pour cela, ils leur
avoient tiré quelques coups de mouſquet,
dont le bruit avoit ſi fort épouvanté ces
monſ-

monſtres, qu'ils avoient reculé. Que voyant le danger qu'il y avoit le long de cette riviére, tant à cauſe de ces Crocodiles, que de quelques autres bêtes farouches qu'on pouvoit y rencontrer, & n'ayant pas des vivres pour aller plus loin dans le pais, où ils ne trouvoient que des coquillages ſur le bord de la Mer, ils avoient cru ne devoir pas aller plus avant; & qu'ainſi ils avoient repris le chemin par où ils étoient venus, ne voulant pas demeurer plus de trois jours, ſelon l'ordre que je leur avois donné.

De Haës dit, qu'il avoit marché vingt milles le premier jour dans une plaine ſablonneuſe, que la nuit ils étoient arrivez à une petite montagne couverte de bruyere, ou ils avoient couché; que le matin ſuivant au lever du Soleil ils avoient apperceu un grand broüillard à cinq ou ſix milles au delà, qui ſe diſſipant à meſure qu'ils avançoient de ce côté-là, leur avoit découvert un grand étang d'eau dormante, qui ne pouvoit pas avoir moins de dix milles de diametre? Que s'en étant approchez, ils y avoient veu quantité de roſeaux & de joncs, qui croiſſoient le long du rivage, & ſervoient de retraite à un nombre infiny de Canards

& d'autres oyſeaux aquatiques, qui y font un bruit épouvantable ; qu'ils avoient marché long-temps autour de ce lac ſans pouvoir approcher de l'eau, à cauſe des marais bourbeux qui l'environnent, où l'on ne peut marcher ſans danger d'y enfoncer : Et qu'enfin ils étoient arrivez ſur un terrain ſablonneux près d'une Montagne, un peu plus haute que celle où ils avoient couché la nuit precedente ; qu'ils avoient monté juſques au ſommet, d'où ils avoient veu fort loin tout alentour un grand païs de landes, & plus avant vers le Midy une ceinture de hautes montagnes, droites comme une muraille, & qui s'étendoient de l'Orient à l'Occident, auſſi avant que leur veuë pouvoit s'étendre ; Et qu'après cela craignant de manquer de vivres, ils étoient retournez au Camp le troiſiéme jour. Par ces Relations nous trouvâmes que nous avions été beaucoup plus heureux que ces deux Capitaines : Ce qui augmenta le deſir qu'on avoit d'aller au nouveau Camp, où nous avions trouvé des commoditez qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Le jour ſuivant j'aſſemblay le Conſeil, & j'y propoſay d'aller camper au valon verd, où j'avois laiſſé mes gens. Ma propoſition fut d'abord re-

receuë avec applaudissement: Nous resolûmes d'y aller peu à peu, commençant par y transporter les choses les plus nécessaires & les plus faciles. La nouvelle Pinasse que nous construisions devoit être achevée dans peu de jours, & pouvoit servir à transporter nos canons, nos barriques, & autres choses pesantes. Cependant nous nous servimes de la Chaloupe & du Canot pour transporter nos vivres, & nous envoyâmes plusieurs de nos gens par terre, avec des haches, des cloux, des bêches, & d'autres instrumens que nous avions sauvez. Le Major fut avec le premier parti, & mon Lieutenant avec le dernier. Ensuite comme je vis que la pinasse étoit prête, je l'envoyai chargée de bagage, & fis moi-même le chemin par terre.

J'ai oublié de dire que Maurice dans le second voyage doubla le Cap sans aucun danger, à cause du calme de la Mer, qui fut tranquille & sans orage durant plus de six semaines après nôtre descente. L'air étoit si temperé, que nous ne sentions ni froid ni chaud, hormis sur le midi que le Soleil étoit assez ardent, & le devenoit de plus en plus, à mesure qu'il s'approchoit de nous, & qu'il ramenoit le

Printemps, qui commence en ce païs-là au mois d'Août, lors que l'Eté nous abandonne en Europe. Maurice donc me dit, qu'en doublant le Cap, il avoit trouvé pluſieurs petites Iles dans la Mer fort proches les unes des autres, qui s'étendoient juſqu'à une grande Ile oppoſée, qui deffendoit le Golfe de la fureur des flots; qu'il croyoit que la Baye étoit un Havre excellent, mais qu'il craignoit que l'accès n'en fût difficile aux grands vaiſſeaux, à cauſe du grand nombre d'écueils & de rochers qu'il y avoit entre le Cap & cette grande Ile ou ce Promontoire, qui ſeparoit la Baye de l'Ocean. Je lui répondis, que quand nous aurions tranſporté tout nôtre monde & nôtre bagage au nouveau Camp, & que nous y ſerions bien établis, nous aurions aſſez de temps pour découvrir toutes ces Iles, & qu'il en auroit le ſoin. Dans moins de douze jours après la découverte du valon, nous eûmes tranſporté tout nôtre monde du vieux Camp au nouveau; que Van de Nuits, & quelques autres Officiers avoient nommé Siden-Berg. Cela ſe fit en mon abſence de deux ou trois jours; & ce nom fut ſi ſouvent repeté, que dans la ſuite il fut impoſſible de le changer.

Mes

Mes gens, tant par mon ordre, que de leur propre mouvement, firent diverses bonnes hutes le long du ruisseau, sur une terre qui avoit près d'un mille de longueur, & qui aboutissoit à la Baye du côté d'Orient. Nous avions quantité de bois sur les lieux, nos Pêcheurs prirent un si grand nombre de poissons dans la Baye, que nous ne sçavions qu'en faire, faute de sel pour les conserver. Mais Maurice nous en fournit bien-tôt; car étant allé sur quelques-uns des rochers voisins, il en trouva assez pour nous en fournir tant que nous en pouvions avoir besoin, quand même nous aurions demeuré vingt ans en ces lieux. Ce sel se fait naturellement de l'eau de la Mer, qui dans les grandes tempêtes étant jettée sur ces rochers, & y trouvant quelques concavitez, les remplit, & la chaleur du Soleil le durcit ensuite. Nous envoyions tous les jours des partis dans les bois pour découvrir, & pour chasser les Cerfs dont on faisoit un grand carnage. Nous voyions des Oyseaux aquatiques qui voloient dans la Baye; ce qui nous fit juger qu'ils faisoient leur retraite dans quelque endroit qui nous étoit inconnu, & nous ne fûmes pas trompez: car Maurice se hazardant tous les jours plus avant

dans le Golfe & vers les Iles, découvrit un lieu plein de joncs & de roſeaux, où la plupart de ces Oyſeaux faiſoient leur retraite. Il trouva auſſi une Ile ou grand banc de ſable, où pluſieurs tortuës vertes venoient pondre leurs œufs, & d'où l'on pouvoit tirer une grande partie de nôtre ſubſiſtance. Enfin nous trouvâmes tant de choſes pour nous aider dans nôtre beſoin, que nous étions aſſeurez de ne manquer pas de vivres, quand nous aurions demeuré mille ans en ce païs. Le deffaut de poudre étoit le plus grand de nos beſoins: car bien que nous en euſſions une aſſez bonne quantité, nous voyions pourtant que ce que nous avions ne pourroit pas durer long-temps. Nous prévoyions auſſi que nos habits, nôtre linge, nos armes, & nos inſtrumens ne ſeroient pas de longue durée, & que, ſi la pinaſſe que nous avions envoyée à Batavia venoit à ſe perdre, nous n'en tirerions aucun ſecours. Mais nous avions déja tant de preuves de la miſericorde de Dieu, que nous eſperions qu'il ne nous abondonneroit pas à l'avenir.

Cependant le Printemps s'avançoit, & nous ramaſſions tous les jours des proviſions, qui nous épargnoient celles du vaiſ-

seau, & principalement quelques tonneaux de pois & d'autres legumes que nous avions apportez d'Europe. Je m'avisai d'en faire semer, après en avoir consulté quelques-uns de mes Officiers qui approuverent mon dessein. Pour cet effet nous abatîmes plusieurs arbres au dessus de nôtre Camp ; & brûlâmes tout ce bois, pour consumer les herbes & les racines, qui pouvoient nuire à nôtre semence. Nous fîmes ensuite divers sillons dans la terre, & y plantâmes nos pois, les couvrant de terre, les arrosant par fois de l'eau du ruisseau, & recommandant le tout à celui qui donne l'accroissement à toutes choses.

Quelques-uns de nos Chasseurs étant allez fort avant dans la forêt, tuerent beaucop de Cerfs, & ne pouvant pas tout emporter, ils en pendirent deux sur un grand arbre épais, dans le dessein de les aller prendre le jour suivant. Sept d'entr'eux retournerent en ce lieu, & ils virent sur l'arbre un Tygre qui rongeoit l'un des Cerfs ; Ils furent fort surpris de le voir, & se cacherent derriére quelque arbre, jusqu'à ce que deux d'entre-eux ayant bandé leurs fusils chargez à balle, le coucherent en jouë, tirant tous deux à la fois, & le firent tomber à terre blessé à mort.

Il fit un cry hideux & épouvantable en tombant, & mourut un moment après, étant bleſſé au travers du corps en deux endroits. Ils le dépouillerent de ſa belle beau mouchetée, & deſcendant leurs Cerfs de l'arbre, les porterent au Camp comme en Triomphe. Mais quoy que leur bon ſuccès me réjoüit, cette avanture me donna de nouvelles craintes; car je jugeay bien, que, puis qu'on avoit trouvé ce terrible animal dans la forêt, il devoit y en avoir bien d'autres, qui pourroient quelque jour venir juſques à nôtre Camp, & ſe jetter ſur nôtre monde. Je propoſay ces raiſons dans le Conſeil, où il fut reſolu qu'on feroit une forte palliſſade alentour de nos hutes. Nous y mimes la main le jour ſuivant, & dans dix jours nous fûmes à couvert des attaques des bêtes farouches, qui auroient pû nous attaquer pendant la nuit. Nos Chaſſeurs devinrent plus circonſpects qu'auparavant, & n'oſerent plus s'écarter ſeuls de crainte de rencontrer quelqu'un de ces animaux.

Il y avoit déja ſept ſemaines que nous étions ſur cette Côte, & nous n'avions eu ny bruit ny querelle, parce que nous avions toûjours été en crainte & en danger. Mais dès que nous nous crûmes en ſeu-

ſeureté, & que nous n'aprehendâmes plus ni la faim, ni la ſoif, quand toutes choſes nous parurent en abondance ; enfin dans le temps que nous mangions tous les jours de la chair & du poiſſon frais; que nous ne travaillions plus comme auparavant, l'amour & les querelles commencerent à troubler nôtre monde. Nous avions parmy nous pluſieurs Femmes, dont je n'ay preſque point parlé faute d'occaſion ; mais il me ſemble qu'il eſt temps d'en dire quelque choſe. Quelques-unes d'elles étoient de pauvres Femmes, que la pauvreté & l'eſperance d'avancer leur fortune avoient engagé d'aller aux Indes. D'autres y avoient ou leurs maris, ou des parens, mais la plupart avoient été tirées des lieux de débauche, ou avoient été ſeduites par des gens qui les avoient achetées pour peu d'argent. Ces Femmes eurent de la complaiſance pour les hommes, qui commencerent auſſi à leur parler d'amour. Il y eut bien-tôt des commerces liés ; & comme nous étions tous dans un petit Camp, où l'on faiſoit bonne garde, il leur étoit difficile de ſe rencontrer ſans être découverts. Cela cauſoit ſouvent des jalouſies & des querelles, qui ne ſe terminoient

que

que par des coups. Il eſt vrai que craignant la ſévérité de nos Loix, ils ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient, mais pourtant mes occupations ordinaires, & la négligence des autres Officiers étoient cauſe que je n'étois adverti que rarement de ces ſortes de deſordres. En voici un qui fit plus de bruit.

Deux jeunes hommes avoient un commerce ſecret avec une femme, & chacun d'eux croyoit en joüir ſeul. Il arriva que la femme promit à l'un des deux de le recevoir pendant la nuit, ce qu'elle fit; mais l'autre venant peu de temps après, & lui demandant une pareille faveur, elle le renvoya ſur des pretextes aſſez legers. Ce refus le chagrina, & comme il étoit naturellement jaloux, ſoupçonnant quelque choſe de la verité, il reſolut de ſi bien obſerver ſa Maitreſſe, qu'il découvriroit la cauſe de ſa rigueur. En effet, il l'obſerva ſi bien, qu'il la ſurprit avec ſon Galand, ce qui le mit en ſi groſſe colere, qu'il tira ſon épée & la leur enfonça dans le corps, & ſe retira ſans être apperceu de qui que ce ſoit. Ces Amans ne purent retenir leurs cris, on accourut, & ils furent trouvez par la ſentinelle, & puis par toute la garde, qui ayant tiré l'épée hors

de

de leurs corps, & hors de la terre, où elle étoit entrée plus d'un pied, firent venir le Chirurgien pour mettre l'appareil à leurs blessûres; Il le fit, & ensuite il me vint rendre compte de l'état auquel il les avoit laissez. Le lendemain j'assemblay le Conseil, & nous ne pûmes jamais découvrir l'autheur de cet assassinat. Nous demandâmes au jeune blessé s'il n'avoit point d'ennemy qu'il pût soupçonner, il nous répondit, que, comme il n'avoit offensé ny desobligé personne de la troupe, il ne sçavoit qui accuser. Nous interrogeâmes la Femme, mais quoi qu'elle soupçonnât son autre Amant, elle fut si généreuse que de ne pas l'accuser, sçachant que c'étoit par un transport d'amour qu'il s'étoit ainsi vengé d'elle. Comme nous vîmes qu'il ne nous étoit pas possible de rien découvrir, nous fîmes mettre tout nôtre monde sous les armes; nous les appellâmes tous par leur nom, & nous crûmes avoir découvert le coupable, parce que nous en trouvâmes un qui n'avoit point d'épée. Nous lui demandâmes pourquoy il venoit dans les rangs sans épée. A quoi il répondit hardiment, qu'il n'en avoit point. N'en avez-vous jamais eu, lui dis-je, depuis que vous êtes avec nous? Pardonnez-

nez moy, repliqua-t-il, mais je l'ay prêtée à l'un de mes camarades, dont je ne ſçay pas le nom, qui en l'empruntant me dit qu'il avoit ordre d'aller ſur la Chaloupe. Alors luy preſentant l'épée, qu'on avoit trouvée dans les corps des bleſſez, nous luy demandâmes ſi ce n'étoit pas la ſienne? Il répondit qu'oüy, & que c'étoit la même qu'il avoit prêtée à ſon camarade. D'où vient donc, lui dis-je, aſſez rudement, qu'elle a été trouvée dans le corps de ces malheureux? Ne faites point de jugement à mon deſavantage, me dit-il, & permettez moy, s'il vous plaît, de vous dire qu'il y a beaucoup plus d'apparence que celuy à qui j'ay prêté mon épée a fait le coup, puis qu'il eſt party ce matin, & qu'il ne me l'a demandée que pour rejetter le ſoupçon ſur moy. Je luy fis encore quelque autre queſtion, & je lui demanday pourquoy il ne ſçavoit pas le nom de cet homme qui étoit ſon camarade. Il me répondit ſans s'étonner, que cela n'étoit pas étrange, & qu'il n'y avoit perſonne dans la troupe, qui ſçût le nom de tous ceux qu'il connoiſſoit, & qu'il voyoit tous les jours. Celuy à qui j'ay prêté mon épée, ajouta-t-il, n'eſt pas plus mon camarade que les autres, & même

je

je ne le vois pas si souvent, parce qu'il est presque toûjours en Mer. Ainsi quoy que je le connoisse de vuë, & que j'aye même souvent parlé avec lui, je ne me suis jamais avisé de luy demander son nom.

Toutes ces réponses promptes & subtiles étoient plutôt un témoignage de son esprit, que de son innocence ; mais parce que nous n'avions point de preuves convaincantes contre luy, nous remîmes le jugement de cette affaire jusques au retour de la Chaloupe, qui en effet étoit partie le matin, & qui ne revint que quelques jours après. Cependant nous nous contentâmes de le tenir en prison.

Il arriva par hazard, que quelques-uns de l'équipage étant sur les Iles de sable, où ils tournoient des tortuës, eurent envie de s'aller baigner dans la Mer ; comme ils se baignoient, quelques-uns des meilleurs nageurs s'avancerent si avant, qu'une Lamie les ayant sentis, devora l'un des plus avancez, & fit tant de peur aux autres, qu'ils firent tous leurs efforts pour se sauver à terre, laissant ce miserable à la mercy du monstre, qui l'eut bien-tôt englouty. Le prisonnier sceut tout le détail de cette affaire, avant que nous le fis-

fions

ſions venir à un ſecond interrogatoire, & ſe ſervant adroitement de cette occaſion, il ſoutint fortement que celuy qui avoit été devoré étoit le même auquel il avoit prêté ſon épée, & il le décrivit ſi bien, que perſonne ne put trouver à redire au portrait qu'il nous en fit. Ainſi comme nous ne pouvions le convaincre, & que les bleſſez n'étoient plus en danger de mourir, nous nous contentâmes de le tenir encore quelque temps dans les fers, & puis nous le mimes en liberté. On ſceut dans la ſuite le denoûment de cette avanture telle que je viens de la rapporter.

Cet accident donna lieu à de nouvelles Loix. Nous conſiderâmes que tant que nous aurions des Femmes parmy nous, elles ſeroient cauſe de quelques troubles, ſi nous n'y mettions ordre de bonne heure, & ne permettions à nos hommes de s'en ſervir d'une maniére reglée. Mais le mal étoit que n'ayant que ſoixante & quatorze Femmes, & étant plus de trois cens hommes il n'étoit pas poſſible de donner une Femme à chacun. Nous conſultâmes long-temps pour trouver un expédient raiſonnable ; enfin il fut reſolu, que chaque principal Officier auroit une Femme pour lui,

luy, & que chacun d'eux en choisiroit une selon son rang. Nous distribuâmes les autres en diverses classes selon le rang des personnes, & reglâmes si bien la chose, que les Officiers inférieurs pouvoient habiter avec une Femme deux nuits de chaque semaine, les gens du commun une, & quelques-uns une fois seulement en dix jours, ayant égard à l'âge & à la dignité d'un chacun.

Nous separâmes du reste les hommes qui avoient passé cinquante ans, & quatre Femmes qui alloient trouver leurs maris à Batavia, & qui se piquerent de constance. Elles étoient toûjours ensemble, & n'avoient point de commerce avec les autres. Mais quand elles eurent veu que celles dont elles fuyoient la conversation, avoient des amis dont on aprouvoit la conduite, & que le secours qu'on attendoit de Batavia ne venoit point, elles parurent melancoliques, & se repentirent du choix qu'elles avoient fait. Elles témoignerent leur chagrin en tant de différentes maniéres, que nous fumez obligez de leur donner des maris comme aux autres. L'experience nous fit voir en cette rencontre que la pluralité des hommes est contraire à la génération; car peu de celles

les qui avoient pluſieurs maris devinrent groſſes ; & au contraire, preſque toutes celles qui n'en avoient qu'un, le furent. Auſſi la Poligamie des femmes a été ſouvent pratiquée, & elle l'eſt encore aujourd'huy parmy quelques nations : mais je n'ay pas encore lû que celle de pluſieurs maris ait jamais été en uſage.

Cependant comme le temps étoit déja venu auquel il falloit donner le ſignal, dont on étoit demeuré d'accord avec les huit hommes, qui étoient allez à Batavia, j'ordonnay à quelques-uns de mes gens, de couper dans la forêt quelque arbre haut & droit pour le planter à la pointe du Cap, & y attacher une voile blanche, la plus grande que nous euſſions : ce qui fut executé. Je commanday auſſi qu'on y fit grand feu toutes les nuits, afin que les Navires envoyez à nôtre ſecours pûſſent le découvrir dans les tenèbres. Nous eſperions que la Pinaſſe ſeroit arrivée à Batavia, & que le Général ne manqueroit pas de nous envoyer du ſecours. Mais il ſemble que Dieu en avoit ordonné autrement ; car le temps qui depuis leur depart avoit été fort beau, ſe changea tellement en pluyes & orages, qu'on ne voyoit preſque point de jour ſans tempête,

pête, quoy que nôtre Baye fût assez à l'abry de l'agitation des flots, à cause du Promontoire & des Iles qui la separoient de la Mer, & qui la mettoient à couvert des vents. Il plut presque tous les jours durant trois semaines, & le Soleil luisoit aussi tous les jours, de sorte que c'étoit un mélange perpétuel de bon & de mauvais temps; nôtre prevoyance nous fut utile d'avoir salé & seché de la viande & du poisson, dans des tonneaux vuides que nous avions tirez du vaisseau. Le temps se remit un peu, mais non pas si beau, qu'il n'y eût une fois ou deux la semaine de la pluye, du vent, des tourmentes, & des calmes soudains, qui nous firent perdre tout espoir de jamais recevoir du secours de Batavia, quand même nos hommes y seroient arrivez. Cette pensée nous fit resoudre à songer à nous, sans comter en aucune maniére sur le secours de nos amis, mais seulement sur la Providence divine, & sur nôtre propre industrie. Le temps devint fort chaud, & depuis la pluye toutes choses croissoient à veuë d'œil, nos pois aussi croissoient & selon toute apparence nous devions en avoir une fort grande recolte, ce qui nous fit penser à défricher encore d'autre terre, pour

pour y en ſemer de nouveaux. Il y avoit une infinité de poiſſons & d'oiſeaux dans la Baye ; lors qu'elle étoit calme, nous en prenions autant que nous voulions, mais nos filets commençant à s'uſer, nous fûmes contraints de déchirer quelques cables pour en faire de nouveaux, qui quoique groſſiers & mal faits, ne laiſſoient pas de nous ſervir dans la néceſſité.

Nos Chaſſeurs avoient fait tant de bruit dans le bois, qu'ils avoient épouvanté tous les Cerfs, & il n'en venoit preſque plus à neuf ou dix milles de nous. Cela les fit reſoudre à prendre une autre voye, & d'aller par eau à l'autre côté de la Baye où nous voyions des bois par tout. Mauriee eut ordre premiérement d'aller découvrir le païs, ce qu'il fit, & nous raporta qu'il y avoit de grands bois compoſez d'arbres de diverſes eſpèces, & une petite riviére aſſez profonde, qui ſe déchargeoit dans la Baye. Il dit qu'il s'étoit avancé quatre ou cinq milles ſur cette riviére, & qu'il n'avoit veu que des arbres, & quelques marais ſur ſes bords, mais qu'il croyoit qu'on y trouveroit de la chaſſe, ce que nous crûmes auſſi : Il ajouta, qu'il ſeroit à propos d'y envoyer des gens. Cinquante de nos hommes ayant pris des pro-

proviſions pour une ſemaine, ſe mirent dans la Pinaſſe & dans la Chaloupe, & ſe firent porter à l'autre côté de l'eau, ſur la riviére dont Maurice nous avoit parlé. Ils y firent leur deſcente, choiſirent un lieu commode pour s'y huter, & retenant la Chaloupe, ils nous renvoyerent la Pinaſſe. Le même jour quelques-uns d'entr'eux s'étant avancez dans le bois, ils y trouverent pluſieurs Cerfs, dont ils firent un grand carnage; ils y trouverent auſſi de certains animaux ſemblables à des Cochons, mais plus gros & plus lourds: ils alloient en grandes troupes, & vivoient des fruits & des racines du bois. Ils en tuerent, dont ils trouverent la chair beaucoup meilleure que celle des Pourceaux qu'on mange en Europe.

Maurice voulant reconnoître la grande Ile ou le Promontoire qui couvroit la Baye, & la ſeparoit de la Mer, y prit terre avec vingt hommes: La premiére terre qu'il découvrit étoit du côté de la Baye, & n'étoit couverte que de pierres & de rochers; mais quand il eut paſſé un peu au dela du côté de la Mer, il trouva que c'étoit une Ile, dont le terroir marécageux, & alors deſſéché par la chaleur de l'Eté, faiſoit un très-beau pâtu-

rage. Ils y trouverent un grand nombre de Cerfs & du Gibier, qui ſe laiſſoit approcher de fort près. Enſuite s'avançant à l'Orient de l'Ile, ils trouverent qu'elle étoit ſeparée du Continent par un Canal étroit, que les Cerfs paſſoient à la nage pour venir paître dans le Marais. L'Ile pouvoit avoir en tout douze milles de Diamétre, ſa figure étant preſque ronde. Ces nouvelles découvertes & ſi heureuſes, nous donnoient bien de la joye, & une nouvelle aſſeurance que nous ne manquerions jamais de vivres, quand nous ſerions dix fois plus que nous n'étions.

Maurice devenu plus hardi & plus glorieux de ſes bons ſuccès, & des applaudiſſemens qu'on lui donnoit, ne trouvoit rien de difficile, & ne ſongeoit qu'à faire de nouvelles découvertes. Comme il étoit homme de bien, ſage & agiſſant, & qu'il avoit toûjours réuſſi dans ſes entrepriſes, je lui fus toûjours favorable dans ſes deſſeins. Il me dit un jour, qu'il avoit obſervé que la Baye s'étendoit fort en long vers le Sud-eſt, qu'il croyoit que de ce coté venoit une grande Riviére, qui ſe jettoit dans la Baye, & qu'il ſeroit bon de la découvrir. Il y avoit de l'apparence à ce qu'il diſoit, & comme je vou-

voulois lui faire plaisir, je lui permis de prendre la Pinasse, avec tel nombre de personnes qu'il voudroit, & des vivres pour une semaine.

Après cette permission il eut bien-tôt préparé toutes choses, & résolut d'aller aussi loin qu'il pourroit pour découvrir le païs. Nous lui souhaitâmes un bon succès, & un heureux retour, & fîmes nos autres affaires dans l'esperance de le revoir bien-tôt. Cependant nos pois étoient presque meurs, & neuf ou dix jours après le départ de Maurice, nous en eûmes une recolte prodigieuse, chaque mesure en rendant plus de cent, chose presque incroyable. Nous en attendions une seconde récolte, qui ne promettoit pas moins que la premiére. Nous les séchâmes soigneusement, & les mîmes dans des tonneaux, comme nous mettions tout ce qui se pouvoit garder jusques à l'Hiver, nous contentant de manger ce qui ne pouvoit pas se conserver.

Il y avoit déja plus de trois mois que nous étions à Siden-Berg sans avoir receu de nouvelles de Batavia, ce qui nous fit croire que nôtre Pinasse avoit peri, & nous primes le parti de n'y plus songer. Mais nôtre plus grand chagrin étoit de voir

que Maurice étoit parti depuis plus de dix jours, & que le temps qu'il avoit pris pour ſon voyage étoit expiré, ſans que nous ſçuſſions ce qu'il étoit devenu. Nous étions bien embaraſſez, ne ſçachant à quoi nous reſoudre: Nous n'ozions envoyer la chaloupe de peur de la perdre; car ſans ce ſecours nous aurions eu toutes les peines du monde à ſubſiſter. Nos Chaſſeurs avoient fait un eſpèce de nouveau Camp de l'autre côté de la Baye pour la commodité de la chaſſe, & ſans nos batteaux nous ne pouvions avoir de commerce avec eux.

Toutes ces réflexions cauſerent une triſteſſe & une affliction générale par tout le Camp, où nous fûmes à deplorer nos pertes durant plus de quinze jours ſans recevoir aucune nouvelle de Maurice. Nous ne ſçavions quel jugement en faire, ſçachant que n'y ayant point eu d'orage depuis ſon départ, il ne pouvoit être perdu par la tempête. Nous ne pouvions auſſi croire qu'il fût tombé entre les mains des Pyrates ou d'autres ennemis, ayant lieu de croire par nôtre propre experience, qu'il n'y avoit point d'hommes dans le païs, & que les bêtes ne pouvoient l'attaquer ſur la Mer où il étoit. Comme nous flottions ainſi entre l'eſ-

l'esperance & la crainte, qu'il faisoit fort calme nous vîmes paroître la Pinasse de Maurice accompagnée de deux autres vaisseaux, qui s'avançoient avec elle vers Siden-Berg. Nous la regardions avec étonnement, ne pouvant concevoir où il avoit trouvé ces deux autres vaisseaux, ny quelles gens ce pouvoient être : nous apperçumes encore dix voiles qui les suivoient de loin. Cette flote mit tout nôtre Camp dans une extrême consternation; nous courûmes tous aux armes, préparâmes nos Canons pour nôtre defense, & nous envoyâmes du monde sur le rivage pour observer les mouvemens de cette Flote, & pour s'opposer à leur décente. Cependant-ils s'approchoient toûjours de nous, quoy que lentement, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de vent: Mais enfin ils arriverent à la portée du mousquet du rivage, où ils jetterent l'ancre en fort bon ordre, pendant que la Pinasse de Maurice s'aprocha si près de nous, que nous pouvions facilement le voir lui & ses gens, & parler à eux. Il nous exhorta à n'avoir point de peur, mais à lui envoyer le Canot avec trois hommes seulement, pour les porter à terre. Après quelque consultation nous le

lui envoyâmes, & il ſauta dedans avec un de ſes hommes. Après cela il y receut un grand homme vétu d'une robe noire, portant un chapeau ſur la tête, & un drapeau blanc à la main en ſigne de paix. Il vint à terre avec Maurice : & quelques-uns de mes Officiers & moy qui n'étions pas loin, allâmes à ſa rencontre. Maurice nous dit en peu de paroles, que cet homme étoit envoyé de la part du Gouverneur d'une Ville où ils avoient receu mille civilitez, ſituée environ ſoixante milles au deſſus de la Baye, ce qui l'obligeoit à nous prier de le traitter honnêtement, & avec beaucoup de reſpect. Après cet avis nous fûmes lui faire la reverence; Il nous receut avec beaucoup de douceur & de gravité, & levant la main droite vers le Ciel, il nous dit en aſſez bon Hollandois: *Le Dieu Eternel vous beniſſe, le Soleil ſon grand Miniſtre & nôtre Roy glorieux luiſe doucement ſur vous, & cette Terre nôtre Patrie vous ſoit heureuſe & fortunée.*

Après cette Salutation, qui nous ſembla fort extraordinaire, Maurice lui ayant dit que j'étois le Général, il me tendit la main, que je lui baiſay fort humblement. Il m'embraſſa enſuite, & me baiſa au front, & puis il ſouhaita d'aller à nô-

tre

tre Camp, où nous le reçumes du mieux qu'il nous fut possible. Il regada nos hutes & nos palissades, & admirant nos travaux, il nous parla de cette sorte, en m'adressant la parole.

J'ai apris l'histoire de vôtre malheur, & quel est vôtre mérite & vôtre vertu, c'est pourquoi je n'ay pas fait difficulté de commettre ma personne entre vos mains. Je croy qu'elle y sera en seureté, & que dans quelque temps vous ne refuserez pas de commettre la vôtre entre les miennes, quand vous aurez appris qui je suis. Mais pour ne pas vous tenir long-temps dans l'incertitude, & pour vous laissez entendre le recit que Maurice doit vous faire de ses avantures, je vais me reposer un peu pendant que vous luy donnerez audience, & que vous satisferez vôtre curiosité. Nous ne lui repondimes que par une profonde révérence, & le laissant dans ma hute, nous courûmes à celle de Van de Nuits où Maurice nous attendoit avec impatience. Nous n'y fûmes pas plutôt entrez que nous lui demandâmes compte de son voyage. Après m'avoir demandé permission de parler, il nous fit ce recit en m'adressant la parole.

Il y a environ trois semaines que je partis de Siden-Berg dans le dessein de faire de

nouvelles decouvertes dans la Baye. Le premier jour nous fingiâmes vers le Sud-Eſt, environ vingt milles & au deſſus, & nous ne vîmes d'un & d'autre côté que de grands bois éloignez de cinq ou ſix milles les uns des autres. Sur le ſoir nous moüillâmes l'ancre à un mille de la rive doite du fleuve, & nous y paſſâmes toute la nuit. Le lendemain nous en partîmes, avec vent & marée, montant toûjours vers le Sud-Eſt. Environ cinq milles au deſſus nous trouvâmes que la Riviére ſe retréciſſoit, & n'avoit là que deux milles de large. Nous montâmes toûjours, quoy qu'avec un peu plus de difficulté, juſques à ce que nous fuſſions arrivez en un endroit où l'eau s'étendoit extrêmement, & faiſoit un grand Lac, du milieu duquel à peine pouvions-nous voir le rivage d'alentour. Nous y voyions ſeulement dix ou douze petites Îles en divers endroits, la plupart ombragées d'arbres élevez, fort verds, & fort agreables. Le vent s'étoit alors changé, & le Lac étoit ſi calme, que nous pouvions à peine y remarquer aucun mouvement: mais comme il étoit d'une grande étenduë, nous allions d'un & d'autre côté au gré du vent ſans deſſein d'aborder plutôt ſur la droite que ſur la gauche du rivage. Il eſt vray que quand nous le

pouvions

vions commodément, nous tirions vers le Sud-Est.

Sur le soir il se leva un petit vent frais, qui nous poussa vers le Sud-Est; & quand la nuit fut venuë, nous moüillâmes l'ancre entre deux ou trois de ces petites Iles éloignées l'une de l'autre d'environ deux ou trois milles, avec dessein de les aller visiter le jour suivant. Nous passâmes là toute la nuit sans aucune crainte, ne croyant pas qu'il y eût des habitans dans ces Iles: Mais nous nous trompions fort; car dès qu'il fut jour nous vîmes autour de nous dix ou douze vaisseaux pleins d'hommes armez, qui nous environnoient de telle sorte, que nous ne pouvions éviter de tomber entre leurs mains. Nous en fûmes bien effrayez, dans la pensée que nous serions tous pris ou tuez; car nous n'avions que deux voyes à prendre, l'une de combattre, & l'autre de nous rendre à des gens inconnus, qui pouvoient nous traitter comme il leur plairoit. Cette derniére consideration prevalut, & nous fit resoudre à nous defendre jusques au dernier homme; de sorte que nous courûmes aux armes, car nous ne pouvions prendre la fuite, le temps étoit extrémement calme, & ceux que nous voyions autour de nous avoient diverses chaloupes bien équipées de Rameurs, que

nous voïons venir droit à nous. Quand ils
furent à la portée du mouſquet de nôtre Pi-
naſſe, ils s'arrêterent tous, hors un ſeul petit
vaiſſeau, où nous vîmes un homme tenant un
drapeau à la main, qu'il nous montroit en ſi-
gne de paix & d'amitié. Nous demeurâmes
ſous les armes, & le laiſſâmes approcher, voi-
yant bien qu'il n'étoit pas aſſez fort pour
nous attaquer ſeul. Quand ce petit vaiſſeau
fut à la portée du piſtolet celuy qui avoit le
drapeau faiſant une profonde reverence
nous parla en Eſpagnol, & nous dit de n'a-
voir point de peur, & qu'on ne nous fe-
roit aucun mal. Un de mes gens qui entendoit cette langue, nous expliqua ce qu'il a-
voit dit, & lui demanda pourquoy on nous
environnoit de cette ſorte. Il répondit que
c'étoit la coutume du païs, & qu'on ne nous
feroit point de mal. Il voulut ſçavoir d'où
nous étions; & ayant appris que nous
étions des Païs-Bas, il nous en témoigna de la
joye, & ſouhaita d'être receu avec encore un
autre dans nôtre Pinaſſe, où il s'offrit de de-
meurer en ôtage juſques à ce que toutes choſes fuſſent mieux reglées. Comme ſa deman-
de étoit juſte, nous luy accordâmes tout ce
qu'il voulut, & il vint dans nôtre Pinaſſe a-
vec un de ſes gens ſeulement. C'étoit un
homme très bien fait vêtu d'une robe rouge
qu

luy pendoit jusques au milieu des jambes, avec un bonnet & une ceinture de la même couleur. Celuy qui l'accompagnoit étoit vêtu de la même maniére, tous deux étoient âgez d'environ quarante ans. Il ne fut pas plutôt sur nôtre Pinasse qu'il demanda en Hollandois le Commandant, & ayant appris que c'étoit moy, il s'avança d'une maniére très-civile, il m'embrassa, & me dit qu'il se réjoüissoit de nous voir dans le païs; mais qu'il ne sçavoit pas comment nous avions pû y aborder dans un aussi petit bâtiment qu'étoit le nôtre. Je répondis que nous y étions venus dans un plus grand, mais qu'il étoit échoüé sur les côtes, & que du debris nous avions fait cette Pinasse. Alors il me demanda si tout nôtre monde étoit sauvé. Je luy dis, que nous étions les seuls, & que tout le reste y étoit pery: Car je crus qu'il ne falloit pas luy parler de vous, ni du reste de nôtre troupe que nous n'eussions veu de quelle maniére ils nous traiteroient. Il nous témoigna qu'il étoit touché de nôtre perte, & qu'il prenoit beaucoup de part à nôtre affliction. Ensuite il me fit plusieurs questions au sujet de nôtre voyage, de nôtre malheur, & de l'état present de l'Europe; A quoy je répondis tout ce que je trouvay à propos. Il parut fort satisfait

de mes réponſes, & il me dit que nous étions venus dans un païs où nous trouverions plus de ſecours & plus de civilité, que dans le nôtre propre, & que nous ne manquerions d'aucune des choſes qui peuvent rendre heureux les hommes moderez. Nous lui rendîmes graces, & le priâmes de nous dire le nom du païs où nous étions. Il nous dit que le païs s'appelloit en leur langage Sporoumbe, les habitans Sporouï, & qu'il étoit ſujet à un païs plus grand & plus heureux, ſitué au delà des Monts qui s'appelloit Sevarambe, & les habitans *Sevarambi*, dont les principaux demeuroient dans une grande Ville appellée Sevarinde, & que nous n'étions qu'à treize ou quatorze milles d'une autre Ville, mais beaucoup moindre, nommée Sporoude, où il avoit deſſein de nous mener. Ce compliment nous ſurprît, & nôtre viſage lui faiſant connoître nôtre crainte, il tâcha de la diſſiper par ce diſcours. *Je vous ay déja proteſté, nous dit-il, que vous ne devez rien craindre, je vous le redis encore, & je vous aſſeure que vous n'aurez aucun mal ſi vous ne vous l'attirez par vôtre défiance & par vôtre opiniâtreté. Vous êtes ſi peu de monde dans ce petit bâtiment, que vous n'êtes nul-*

nullement en état de vous deffendre contre nos vaisseaux remplis de bons hommes, qui ne sçavent pas moins comment-il faut se battre que vous. Vous trouverez qu'ils ne sont pas si barbares que vous pourriez-vous l'imaginer; & peut-être avoüerez-vous qu'ils ne manquent ny d'honneur, ny de charité, ny de bonne foy. Après cela ils se retirerent à l'un des bouts de la Pinasse, comme pour nous donner la commodité de nous déterminer quel parti nous voulions prendre. Nous resolûmes de suivre le conseil qu'on nous avoit donné, & de nous confier en la Providence Divine. Celuy qui nous avoit parlé s'avança vers nous, & nous demanda ce que nous avions resolu. Nous avons resolu, lui dis-je, de vous obeïr en toutes choses, & nous nous croyons heureux d'être sous vôtre protection. Nous sommes de pauvres malheureux plutôt des objets de pitié que de colere, & nous esperons de trouver par vôtre moien le secours & la consolation que vous nous offrez avec tant de bonté, paroissant touchez de nôtre misere. Vous y trouverez tout cela, dit-il, & de plus vous verrez en ce pais des merveilles qu'on ne voit point ailleurs. Cependant il fit signe à ceux de sa Chaloupe de s'approcher; ce qu'ils firent

rent, & ils nous apporterent du pain, du vin, des dattes, des raiſins, des figues, & de diverſes ſortes de noix ſéches, dont nous fîmes un bon repas. Celuy qui nous avoit entretenus, me dit que ſon nom étoit Carchida, & celuy de ſon compagnon Benoſcar. Il voulut auſſi ſçavoir le mien, que je luy dis. Après cela je le priay de me dire comment il ſçavoit parler Hollandois dans un païs ſi éloigné de la Hollande. Je vous ſatisferay une autrefois, répondit-il, ſongeons à nôtre voyage de Sporounde, afin que nous y puiſſions arriver aujourd'huy avant la nuit. Il commanda de faire avancer une Chaloupe qui n'étoit pas loin de nous, à laquelle on attacha nôtre Pinaſſe & ils nous tirerent vers le Sud-Eſt, l'autre vaiſſeau nous ſuivant à la rame. Nous abandonnâmes les petites Iles, & nous nous éloignâmes de leur flote, qui ne quita point ſon poſte qu'elle ne nous eût perdu de veuë. Nous voguâmes juſques à deux heures après midy, à travers ce grand Lac ſalé, qui reſſemble plus à une Mer qu'à un Lac, peu après nous eûmes un vent favorable, qui dans deux heures de temps nous pouſſa hors du Lac dans une grande Riviére, dont nous trouvâmes l'eau douce, & qui nous pa-

parut bordée des deux côtez d'un très beau païs. Nous n'eûmes pas fait deux milles sur cette Riviére que nous arrivâmes à un lieu assez étoit, où l'eau est resserrée par deux murailles épaisses, que les gens du païs ont bâties pour empêcher les débordemens du fleuve. Nous apperceumes le long de ces murailles des bâtimens de pierre, & de brique mêlées ensemble, & bâtis comme de grands châteaux de figure quarrée. Nous montâmes deux milles plus haut, côtoyant toûjours ces murailles, & voyant toûjours de ces bâtimens quarrez, jusques à ce que nous fumez arrivez à la ville de Sporounde. Elle est située sur le confluant de deux grandes Riviéres, dans une grande plaine, où l'on voit des champs semez de bled, des prairies, des vignes, des jardins, & des bôcages très-agréables. La petite chaloupe qui nous suivoit au commencement, nous avoit dévancé pour aller avertir ceux de la Ville. Ce qui fit que quand nous debarquâmes sur le Quay, qui est grand & magnifique, nous trouvâmes beaucoup de peuple qui s'y étoit assemblé pour nous y voir descendre. Carchida qui mit pied à terre le premier fut receu par des hommes graves & majestueux vêtus de noir, avec lesquels

quels ayant parlé quelque temps, il fit ſigne à Benoſcar de nous mettre à terre. Celuy-cy nous dit en peu de mots ce que nous avions à faire, & nous commanda de le ſuivre. En arrivant ſur le Quay, où ces Meſſieurs nous attendoient, en nous inclinant trois fois juſques à terre, nous nous approchâmes d'eux. Ils ſe baiſérent auſſi un peu en nous ſaluant; & le plus apparent de la troupe me prenant entre les bras, m'embraſſa avec bonté, me baiſa au milieu du front, & me dit: Soyez tous les bien venus à Sporounde. De là ils nous menerent dans la Ville & nous firent paſſer par une porte grande & magnifique, où aboutiſſoit une belle ruë entre-coupée de pluſieurs autres ruës toutes ſemblables. Enfin on nous mena dans une très-belle, maiſon, dont la porte étoit auſſi très-belle, & dont les appartemens étoient diſpoſez à la maniére des Cloîtres, entourez de tous côtez de galleries fort larges, & ayant au milieu un parterre à compartimens de gazon verd. De cette cour on nous fit paſſer dans une grande ſalle baſſe où nous demeurâmes quelque temps debout avec les Meſſieurs qui nous avoient receu au Port, qui nous avoient accompagnez, & qui nous firent diverſes queſ-

tions

tions conformes à celles que Carchida nous avoit déja faites. Peu de temps après on nous mena dans une autre salle, où nous trouvâmes des tables couvertes de viande, & servies à peu près à la manière d'Europe. Alors Sermodas, qui est celui qui est venu presentement avec nous, me demanda si j'avois bon appetit. A quoy je répondis, qu'il y avoit si long-temps que nous n'avions veu un tel souper, que je ne croyois pas qu'aucun de nous en dût manquer. Il sourit, & me prenant par la main, il me fit asseoir près de lui au haut bout de la table. Les autres s'assirent aussi, & Carchida avec Benoscar menerent mes gens à une autre table. On nous regala d'un souper fort propre, après on nous fit monter dans une grande chambre où nous trouvâmes plusieurs licts sur des treteaux de fer, où l'on dit à mes gens de se coucher deux à deux. Pour moy j'eus une chambre en particulier, où Sermodas & les autres m'accompagnerent, & puis m'ayant souhaité le bon soir ils se retirerent. Un moment après Carchida revint, pour me dire qu'il falloit nous preparer à visiter le lendemain Albicormas Gouverneur de Sporounde. Il me dit qu'il nous donneroit

roit les instructions nécessaires pour cette visite, & il me souhaita le bon soir.

Le lendemain environ les six heures du matin nous entendimes sonner une grosse cloche; une heure après Carchida & Benoscar entrerent dans ma chambre & me demanderent si j'avois bien reposé, & si j'avois besoin de quelque chose. Je voulus me lever d'abord; mais ils me dirent que je ne devois pas sortir du lict qu'on ne m'eût apporté des habits, & que j'en aurois dans un moment. Benoscar sortit, & il revint peu après avec des domestiques qui m'aporterent du linge, & des habits tissus de laine & de corton à la mode du païs. Il en vint encore d'autres avec une cuve pleine d'eau tiéde, où Carchida me dit qu'il falloit me laver tout le corps, avant que de prendre mes habits neufs; il sortit en attendant avec tous les autres, & ne me laissa qu'un valet pour me servir. Je me levay donc, & pris le linge & les habits qu'on m'avoit apportez. Je mis pardessus une robe de diverses couleurs, que je liay avec une ceinture, & je me laissay ajuster comme il plut au valet qu'on m'avoit donné pour me servir. Carchida étant revenu peu après, me dit qu'il falloit que j'allasse avec mes gens trouver Al-

Albicormas, & qu'on n'attendoit que moy. Il m'apprit ensuite de quelle maniére je devois faire cette visite de cérémonie, & nous descendimes dans la Cour, où je trouvay tous mes gens vêtus de neuf à peu près comme moy. Benoscar étoit avec eux qui leur apprenoit de quelle maniére ils devoient se comporter. Nous fumes quelque temps debout dans cette Cour, nous regardant l'un l'autre, jusques à ce que Sermoda entra avec sa suite. Il me demanda si nous étions prêts à le suivre au Conseil. Je répondis que oüi: alors il me prit par la main, & me fit marcher à sa main gauche. Carchida se mit à la tête de mes gens, qu'on faisoit marcher deux à deux comme des Soldats, & Benoscar menoit l'Arriére-garde. Dans cet ordre nous traversâmes quelques ruës, avant que d'arriver à une grande place, qui est au milieu de la Ville. Je vis dans le milieu de cette place un Palais magnifique de figure quarrée, bâty de pierre de taille blanche & de marbre, qui paroissoit noir, mais si propre & si poly, que nous crûmes que l'ouvrier ne faisoit que de l'achever, quoi qu'il fût bâty depuis long-temps. La porte de ce Palais étoit ornée de plusieurs statuës de bronze; & nous trouvâmes de chaque

que côté deux rangs de Mouſquetaires couverts de robes bleuës. Nous vîmes dans la premiére Cour des Halebardiers en robe rouge, rangez en haye, & dès que nous fûmes entrez nous entendîmes des Trompettes & d'autres Inſtrumens de guerre, qui faiſoient un bruit aſſez agréable. De là nous paſſâmes dans une autre Cour de marbre noir, ornée de belles ſtatuës de marbre blanc. Il y avoit au milieu de cette Cour plus de cent hommes vêtus de robes noires, & d'un âge plus avancé que ceux que nous avions veus en entrant. Nous fûmes là quelque temps à les regarder, juſqu'à ce que deux hommes habillez comme ces derniers, avec une écharpe de couleur d'or ſur l'épaule, dirent à Sermodas de nous faire avancer Nous montâmes dans le même ordre que nous étions venus juſques dans une grande ſalle peinte & dorée, où nous nous arrêtâmes encore quelque tems. De-là on nous fit paſſer dans une ſeconde ſalle encore plus belle que la premiére, & puis dans une troiſiéme qui les ſurpaſſoit toutes deux en richeſſe & en beauté. Nous apperceumes au bout de cette derniére un throne médiocrement élevé, & à chaque côté divers ſiéges un peu plus bas. Nous vîmes ſur ce throne un homme vêtu de pourpre, qui

avoit

avoit l'air majeſtueux ; & ſur les autres ſiéges des hommes vénerables vêtus comme ceux qui nous étoient venus prendre dans la cour. On nous dit que le premier étoit Albicormas, & les autres les principaux Officiers de la Ville, qui gouvernoient avec lui tout le païs de Sporounde. En entrant nous fimes une reverence au milieu de la ſalle ; enſuite nous en fimes une autre plus profonde que la premiére : mais quand nous fûmes arrivez au pied d'un baluſtre qui étoit proche du thrône, & qui le ſeparoit du parterre, nous nous inclinâmes encore plus bas qu'auparavant. Alors tous les Conſeillers ſe leverent, & nous ayant ſalué par une petite inclination de corps, ils ſe remirent à leur place ; mais Albicormas ſe contenta de nous faire ſigne de la tête. Enſuite Sermodas me prit par la main, me mena près du baluſtre, & faiſant une profonde révérence au Gouverneur, il lui raconta en ſon langage tout ce qu'il avoit appris de nos avantures. Il me ſembla que cette langue avoit quelque choſe de ſemblable dans la prononciation à la Grecque & à la Latine, & qu'elle étoit douce & majeſtueuſe. Quand Sermodas eut achevé de parler, on fit venir Carchida,

qui

qui fit au Conseil une Relation plus étenduë que n'avoit fait le premier, disant de quelle maniére nous étions venus dans le Lac, qu'ils appellent *Sporascumpso*, comment nous avions été découverts & pris. Ce fut de la maniére que je vai vous dire, selon le rapport que l'on m'en fit peu de jours après. Le jour que nous arrivâmes dans le Lac étoit un jour de Fête solemnelle par tout le païs, & les Insulaires étant occupez à la célébrer, il n'y avoit personne sur l'eau, c'est pourquoi nous n'y pûmes voir aucun vaisseau, quoi qu'il y en ait ordinairement plusieurs qui vont à la pêche; mais quoi que nous ne visions personne, nous ne laissâmes pas d'être découverts par ceux des Iles, qui ne voulurent pas se montrer d'abord, craignant de nous épouvanter: Mais durant la nuit ils envoyerent des vaisseaux pour nous prendre le matin, & pour s'assurer si bien de nous, que nous ne pûssions pas fuïr; Car ces peuples font ordinairement bonne garde sur leurs frontiéres, parce qu'ils craignent que les étrangers ne viennent corrompre, par leur mauvais exemple, leur innocence & leur tranquillité, en introduisant leurs vices parmi eux.

Dès que Carchida eut achevé de parler,

ler, Albicormas se leva, & nous dit en son langage, que Sermodas nous expliqua, que nous serions bien receus dans le pais, que nous y trouverions toute sorte de douceur, & que nous demeurerions à Sporounde, jusques à ce qu'il eût receu des nouvelles de Sevarminas Vice-Roi du Soleil, qui demeuroit à la Ville de Sevarinde, où il dépêcheroit un Courier ce jour même, pour l'avertir de nôtre arrivée, & pour lui demander ses ordres; que cependant nous ne manquerions de rien, & qu'on nous fourniroit tout ce dont nous aurions besoin, pourveu que nous eussions soin de suivre les avis de Sermodas & de ses Officiers. Je vous exhorte à la moderation & à l'honnêteté ajoûta-t-il, puis il nous congedia.

Je remarquai qu'Albicormas étoit un peu bossu, & que plusieurs de ses Conseillers avoient le même deffaut; A cela près, il étoit très-bien fait & avoit fort bonne mine. Nous sceumes ensuite qu'on trouvoit parmi les habitans de cette Ville diverses personnes qui avoient des deffauts naturels, outre un très-grand nombre de personnes bien faites, parce que ceux de Sevarinde y envoient tous les gens contrefaits qui naissent parmi eux, n'en voulant point souffrir

frir de ſemblables dans leur Ville. Nou
ſceumes auſſi que le mot d'*Eſperou*, ſ
gnifioit en leur langage une perſonne d
fectueuſe de corps ou d'eſprit, & Spon
unde la Ville ou le ſéjour des perſonnes d
cette ſorte.

Après qu'Albicormas nous eut congé
diez, nous retournâmes à nôtre logis
où nous trouvâmes que le diner nou
attendoit. Nous demeurâmes dans l
maiſon tout l'aprèſmidi, & ſur le ſoir Sa
modas & Carchida nous vinrent prendr
pour nous fair voir la Ville, où le peupl
ſortoit de tous côtez pour nous regarde
C'eſt la ville la plus réguliére que j'aie veu
de ma vie; elle a de grands bâtimens quar
rez tous d'une même façon, & qui con
tiennent plus de mille perſonnes chacun
Il y en a ſoixante & ſeize en toute la Vil
le, qui a plus de quatre milles de circui
J'ai déja dit qu'elle eſt ſituée entre deux
grandes Riviéres, qui font naturellement
une peninſule, mais l'induſtrie de ce peu
ple en a fait une Ile parfaite, en tirant
un Canal d'une Riviére à l'autre, environ
deux milles au deſſus de la Ville. Ce Ca
nal eſt bordé de deux grandes murailles,
entre leſquelles on void dix ou douze ponts
qui les lient enſemble, & qui ſont tous de
bon

bois, hormi celui du milieu qui eſt fort large, & fortement bâti de pierre de taille. On nous fit voir ce Canal & le païs d'alentour deux ou trois jours après nôtre premiére audience. La nuit environ deux heures après ſouper, on nous mena dans une grande ſalle, où nous trouvâmes quinze jeunes femmes qui nous y attendoient. Elles étoient pour la plupart de belle taille, potelées & vêtuës de robes de toile de coton peintes, & leurs cheveux noirs tomboient à grandes treſſes ſur leurs épaules. Nous fûmes un peu ſurpris de les voir toutes enſemble en rang, ne ſçachant pas pourquoi elles étoient en ce lieu. Sermodas prenant la parole, me parla de cette maniére pour me l'apprendre. *Vous vous étonnez, Maurice, de voir tant de jeunes Femmes enſemble, & vous n'en ſçavez pas la raiſon. Je ſuis même aſſeuré que vous êtes ſurpris de les voir ainſi rangées, & avec des habits un peu differens de ceux des autres Femmes, qui d'ordinaire portent un voile ſur la tête. Sçachez donc que ce ſont des eſclaves, qui ne ſont ici que pour vous rendre ſervice. Toutes les Nations du monde ont leurs coutumes: Il y en a qui ſont naturellement mauvaiſes, parce qu'elles ſont oppoſées à la raiſon. Il y en a d'autres qui ſont in-*

indifferentes, & qui ne ſemblent bonnes ou mauvaiſes que ſelon l'opinion & le préjugé des hommes qui les pratiquent; Mais il y en a auſſi qui ſont fondées en raiſon, & qui ſont véritablement bonnes d'elles-mêmes pourvu qu'on les conſidere ſans préoccupation. Les nôtres ſont preſque toutes de ce dernier genre, & à peine en avons-nous aucune qui ne ſoit établie ſur la raiſon. Vous n'ignorez pas ſans doute, que l'uſage modéré des choſes que la Nature a deſtinées pour ſervir aux créatures vivantes ne ſoit bon de ſoi, & qu'il n'y a que l'abus qu'on en fait qui ſoit effectivement mauvais. Parmi toutes ces choſes il y en a trois principales: La premiére regarde la conſervation de chaque particulier: La ſeconde, l'entretien dans un état heureux: Et la troiſiéme enfin, a pour but l'accroiſſement ou la multiplication de chaque eſpèce.

Pour ce qui regarde la conſervation de chaque particulier; d'un homme, par exemple, elle dépend de certains biens ſans l'uſage deſquels il ne ſçauroit ſubſiſter, parce qu'ils lui ſont abſolument néceſſaires. Le manger, le boire, le dormir, ſont aſſurement de ce genre: Mais parce que l'homme ne ſçauroit être heureux avec ces choſes ſeulement, & que, quoi qu'elles ſoient ſuffiſantes pour ſa conſervation, elles ne ſont pas capables de la

lui rendre la vie douce & agréable, l'Auteur de la Nature lui a donné d'autres biens, qui joints avec les premiers, le rendent content, s'il veut être sage & moderé, s'il ne court pas follement après les apparences trompeuses d'un bien imaginaire, & s'il ne suit pas aveuglement la fureur & le déreglement de ses passions. Ces biens qui rendent l'homme satisfait, sont à nôtre avis, la santé du corps, la tranquillité de l'esprit, la liberté, la bonne éducation, la pratique de la vertu, la société des honnêtes gens, les bonnes viandes, les vêtemens, & les maisons commodes, qui rendent la vie heureuse, pourveu qu'on en use sobrement, & qu'on n'y attache point son cœur.

Mais comme la Nature a voulu borner nôtre vie à certain nombre d'années, au delà desquelles nous ne pouvons plus joüir de tous ces biens, & que nos corps cessant de vivre, ils sont enfin dissous, & chacune de leurs parties reprend sa première forme, ou se revêt d'une nouvelle, elle a aussi voulu conserver chaque espèce, & même l'augmenter par le moyen de la génération, qui pour ainsi dire, fait revivre toutes les creatures, & conserve au monde tous les animaux & les plantes, qui sont un de ses plus beaux ornemens. Pour donc parvenir à son but, elle

a mis dans chaque eſpèce des mâles & des fe-
melles, afin que de l'union de ces deux ſe-
xes vint la génération des animaux, qui eſt
ſon ouvrage le plus noble, & auquel elle s'oc-
cupe le plus. Mais pour rendre l'état de cha-
que animal encore plus heureux, & pour ve-
nir plus facilement à bout de ſon deſſein, il
le a voulu attacher à cette union un plaiſir,
que nous appellons amour; Cet amour eſt le
lien & le conſervateur de toutes choſes, &
lors qu'il eſt reglé par la droite raiſon, il ne
produit que de bons effets, parce qu'il ne
propoſe que de bonnes fins; ſçavoir, les
plaiſirs honnêtes, l'accroiſſement & la con-
ſervation de chaque eſpèce, où tous les ani-
maux tendent naturellement. Sevarias no-
tre grand & illuſtre Legiſlateur, ayant con-
ſideré toutes choſes, a bien ordonné de punir
l'intemperance & la brutalité; mais il pre-
tend auſſi qu'on ſonge à ſuivre les deſſeins de
Dieu & de la Nature pour la conſervation
du genre humain; C'eſt pour cela qu'il or-
donne que ceux qui ſont arrivez à un cer-
tain âge reglé par les Loix, ſe marient, &
que les Voyageurs puiſſent habiter avec les
eſclaves, dont nous avons un aſſez grand
nombre. Ce grand homme nous a deffendu de
regarder comme une choſe criminelle ce qui
ſert à la conſervation de l'eſpèce: Mais il
fa-

prétend point que les excès troublent la moderation qui doit se trouver dans l'usage de tous les plaisirs. C'est pour cette raison que nous ne soufrons pas que personne soit ici sans femme. Vous voiez aussi qu'on vous en a amené autant que vous êtes ici d'hommes, qui vous rendront visite de deux en deux jours durant le reste du temps que vous devez être parmy nous. Je sçai bien que cette coûtume seroit condamnée en Europe, où l'on ne considere pas assez que la vertu se trouve dans l'usage honnête de l'amour, & non pas à y renoncer entiérement; Mais aussi nous ne voyons parmy nous aucun de ces crimes abominables qui deshonorent vôtre païs.

Il ajouta beaucoup de choses, qui n'étoient pas necessaires, pour nous persuader d'accepter l'offre qu'il nous faisoit, dont nous luy rendimes mille graces, & il fut bien-aise de nous voir satisfaits, & que nous approuvions la conduite de son Legislateur.

Il ne fut pas plutôt party, que deux hommes, qui entrerent dans la salle, nous saluërent en François. Le premier nous dit, qu'il étoit Medecin, & son compagnon Chirurgien; ils nous prierent de leur dire, s'il n'y en avoit pas quelqu'un de nous attaqué du mal de Naples: Nous avons

vons ordre de vous viſiter, ajoûterent-ils ſi quelqu'un nous déguiſe la vérité, il en aura de la honte, au contraire s'il la confeſſe ingenûment, on ne l'en eſtimera pas moins, & il ſera guery en peu de temps. Nous dîmes tous que nous n'avions point de ces ſortes de maux ; mais malgré nos proteſtations, nous fumez viſitez chacun en particulier dans une chambre proche de celle où nous étions. Après leur viſite, ils nous dirent, qu'ils étoient bien aiſes de nous trouver exempts d'une maladie très-commune dans les autres Continents, & qu'on ne connoiſſoit que par ouïr dire dans les Terres Auſtrales. Ils nous dirent de plus, qu'ils avoient demeuré en France durant ſix années entiéres, & qu'ils avoient veu la plupart de l'Europe & de l'Aſie pendant douze ans qu'ils avoient employé à voyager ; que de temps en temps on faiſoit partir des vaiſſeaux de Sporounde, qui paſſoient les Mers pour le même deſſein, & que par ce moyen ils avoient des gens parmy eux qui connoiſſoient toutes ces nations ; & qui en ſçavoient parler les langues. Ce diſcours nous tira de l'étonnement où nous avions été, lors que Carchida nous parla Eſpagnol & Hollandois, & que nous vîmes des manié-

niéres & des coutumes si semblables aux nôtres dans un païs si éloigné, où nous croyions même qu'on ne pouvoit trouver que des hommes barbares. Nous aurions fait diverses questions à ces Messieurs, si nous eussions pû le faire commodément, mais ils se retirerent, & nous nous consultâmes de quelle maniére nous choisirions nos femmes. On trouva bon que j'en prisse une le premier, que mes deux Officiers en fissent de même après moy, & que les autres jetteroient au sort ce qui se fit sans querelle & sans dispute; de sorte que chacun prit une compagne. Ensuite on me ramena dans la chambre où j'avois couché la nuit precedente, & l'on conduisit mes gens dans une longue gallerie, où il y avoit de chaque côté plusieurs petites chambres separées les unes des autres. Ils prirent chacun une de ces chambres, & ils y passerent la nuit. Le lendemain matin la cloche ayant sonné à l'heure ordinaire, Carchida me vint demander comment j'avois reposé la nuit; & me dire qu'il étoit temps de se lever. Ma compagne s'étoit jettée hors du lict, & s'étoit habillée dès qu'elle avoit oüy sonner la cloche: elle ne faisoit que de sortir lors que Carchida entra dans ma chambre

bre. Il me dit que Benoſcar étoit allé tirer mes gens de captivité, voulant dire hors des bras de leurs Maitreſſes, & hors des chambres où ils avoient été enfermez toute la nuit, pour empêcher le deſordre & l'échange qu'on auroit pû faire; Ce qui n'étoit pas permis, de peur que ſi les Femmes devenoient groſſes, les Peres des Enfans qu'elles feroient ne fuſſent inconnus. Quand je fus habillé, je deſcendis dans la grande ſalle, où mes gens me vinrent trouver, & où nos Guides nous vinrent prendre pour nous aller montrer divers quartiers de la Ville où l'on travailloit à pluſieurs ouvrages; Car les uns y ſont occupez à faire des toiles & des étoffes, les autres à coudre, & les autres à forger, ou à d'autres ouvrages differents; Mais Carchida me dit que les bâtimens & l'agriculture étoient les principaux emplois de la Nation.

Nous demeurâmes ainſi dans Sporounde, vivant à peu près de cette maniére, juſques au ſixiéme jour, que le Courier qu'Albicormas avoit envoyé à Sevarinde arriva, avec ordre de Sevarminas de nous envoyer à la grande Ville, où il avoit beaucoup d'envie de nous voir. Quand je ſceus que nous devions marcher vers Sevarinde,

de, je fus fâché de n'avoir pas dit que vous étiez icy, & sur tout après avoir été bien traité. Je ne sçavois de quelle manière me tirer d'affaire ; mais la raison qui m'avoit porté à cacher la verité étant bonne & solide, je crus qu'Albicormas s'en contenteroit, & nous pardonneroit nôtre déguisement, fondé sur le soin que nous prenions de vôtre seureté, dans le temps que nous doutions même de la nôtre. J'avoüay ingenûment la chose à Sermodas, qui d'abord fut en avertir le Gouverneur. Nous eûmes ordre d'attendre dans Sporounde le retour d'un second Courier qu'on envoya à Sevarminas, pour luy faire sçavoir la cause de nôtre retardement. Il revint six jours après son départ, apportant des ordres au Gouverneur, qui pour y obeir a fait partir cette flotte pour venir nous prendre, & nous mener tous à Sevarinde, où nous devons comparoître devant le Souverain Magistrat qui y fait sa résidence, & où Sermodas me dit que nous serions encore mieux traitez qu'à Sporounde.

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

SECONDE PARTIE.

MAurice finit ainſi ſon diſcours, qui nous remplit de joye & d'admiration, ſans nous avoir ennuyé, quoi qu'en effet il eût été long: Mais les choſes qu'il nous avoit racontées étoient ſi extraordinaires, que nous l'aurions paiſiblement écouté, quand ſon recit auroit duré tout un jour. Nous conſultâmes quelque tems ſur la conduite que nous devions tenir, & nous reſolûmes enfin de ſuivre Sermodas, d'aller par tout où il voudroit nous mener, de nous ſoumettre entiérement aux ſoins de la Providence Divine, & de nous fier au bon naturel du peuple de ce païs.

Dans le temps que Maurice nous racontoit toutes ces avantures, quelques-uns

uns de ses gens, poussez du desir d'en parler à leurs amis, vinrent à terre, & en entretinrent presque tout nôtre monde, qui s'assemblant autour d'eux, étoit fut pris d'entendre le recit des choses qui leur étoient arrivées. Ainsi ils sceurent toutes ces nouvelles presqu'aussi-tôt que nous, & il ne fut pas besoin d'une seconde Relation pour leur apprendre l'état de nos affaires : Ils étoient disposez d'aller dans ce beau païs dont on leur avoit fait la description : Mais comme la Pinasse que nous avions envoyée à Batavia pouvoit être arrivée à bon port, & que nous ne doutions nullement que le Général n'envoyât des vaisseaux pour nous secourir dès qu'il seroit informé de nôtre malheur & de nôtre nécessité, nous avions encore de ce côté là quelque reste d'esperance, ce qui nous donnoit du chagrin, parce que nous voyions bien que si ces vaisseaux arrivoient, & ne trouvoient personne, ils nous croiroient perdus, & qu'ainsi nous ne pourrions plus esperer de jamais revoir nos amis, ny nôtre patrie. Sur cela Maurice nous dit, qu'à l'égard de la Pinasse il falloit nécessairement qu'elle fût perie, puis que nous n'en avions point eu de nouvelles depuis le temps

qu'elle étoit partie, que par cette raiſon il n'y avoit pas lieu d'eſperer aucun ſecours de Batavia, & que nôtre retour en Hollande ne ſeroit pas impoſſible, ny peut-être difficile, puis que nous étions parmy une nation civile & honnête, qui de temps en temps envoyoit des vaiſſeaux par delà les Mers, & qui vray-ſemblablement nous permetroit d'y retourner, nous en fourniroit même les moyens ſi nous le deſirions, & ne voudroit pas nous retenir par force dans leur païs dès que nous n'aurions plus envie d'y demeurer; Enfin que nôtre condition auroit été beaucoup pire, s'il nous eût fallu toûjours demeurer dans le Camp, expoſez à mille dangers, & ſujets à mille peines. Ces raiſons ſolides de Maurice, qui étoit un homme de bon ſens, & qui s'étoit acquis beaucoup de credit parmy nous, par les grands ſervices qu'il avoit rendus, diſſiperent tout nôtre chagrin. Nous retournâmes dans ma hute, où nous trouvâmes Sermodas, qui ſourit quand il nous vit entrer; & qui nous demanda ce qu'il nous ſembloit de la deſcription que Maurice nous avoit faite de la Ville & du peuple de Sporounde. Nous ne pouvons, luy dis-je, en avoir que

des

des penſées avantageuſes, & nous ſouhaiterions déja d'y être, & ſommes prêts d'y aller au plutôt, s'il vous plaît de nous y mener. Je ſuis venu pour cela, repliqua-t-il, je ſuis bien-aiſe de vous trouver ſi bien diſpoſez à me ſuivre, & vous pouvez vous aſſurer que vous trouverez le ſéjour de nos Villes plus beau que celuy de ce Camp, quoy que par vôtre induſtrie vous en ayez fait une demeure commode. Nous eûmes encore quelque entretien ſur cette matiére, & nous lui demandâmes après, s'il ne vouloit pas manger de nos viandes telles que nous pouvions les luy donner : Il nous dit qu'il en mangeroit à condition que nous mangerions auſſi des leurs; & il pria Maurice de dire à quelqu'un de ſes gens qu'il apportât du vin & des autres proviſions du vaiſſeau. Après dîné Sermodas nous dit, que, puis que nous étions reſolus de le ſuivre, nous devions nous mettre en état de partir, & de faire tranſporter nos gens de la maniére que nous trouverions le plus à propos ; mais que ſelon luy les principaux d'entre nous, & toutes nos femmes, devoient aller le même jour à bord, & qu'il laiſſeroit quelques-uns des ſiens qui aideroient nos gens à s'embarquer, & qui nous ſuivroient a-

près à Sporounde. Je lui dis, que nous avions une partie de nos gens de l'autre côté de la Baye, & que, s'il vouloit nous le permettre, nous y envoyerions Maurice avec un vaiſſeau ou deux pour les ramener. Vous pouvez le faire, repliqua-t-il, & je donnerai ordre à l'un de nos vaiſſeaux d'y aller avec lui, & de porter ces gens à la Ville, ſans revenir au Camp. Pour, vous, dit-il, s'adreſſant à moi, prenez ceux de vos Officiers que vous voudrez pour être avec vous, & venez à bord de mon vaiſſeau, où vous ſerez peut-être aſſez commodément. Je pris Van de Nuits & Turey mon Secretaire, & j'ordonnai à Deveze & aux autre Capitaines de commander en mon abſence, & de faire diligemment tranſporter nôtre bagage. Sermodas laiſſa Benoſcar avec Deveze pour lui aider, & pour le conduire. Après ces ordres donnez nous fimes voiles vers Sporounde, où nous arrivâmes trois jours après nôtre départ de Siden-Berg. Nous fumes reçus preſque de même que Maurice, avec cette différence qu'on témoigna beaucoup plus de reſpect à Van de Nuits & à moi qu'on n'en avoit témoigné aux autres. Albicormas nous fit beaucoup de careſſes, & particuliérement à moi, avec qui

qui il eut plusieurs conversations touchant l'état de l'Empire, sur quoy j'étois beaucoup plus capable de le satisfaire qu'aucun de nôtre Compagnie. Je trouvay que c'étoit un homme excellent en plusieurs choses, & qui avoit une admirable solidité d'esprit. Il m'instruisit de plusieurs de leurs coutumes & du gouvernement de sa nation, dont je parleray dans la suite, quand je décriray la Ville, les Loix & les Mœurs des Sevarambes. Le jour d'après nôtre arrivée, le bagage fut porté à la Ville, & l'on ne laissa rien dans le Camp que ce qui ne valoit pas la peine d'être transporté. Nos gens furent traitez comme l'avoient été ceux de Maurice, & tous eurent un habit neuf.

Nous eumes une difficulté au sujet de nos Femmes. J'ay déja dit que nous avions ordonné dans le Camp, qu'une seule serviroit à cinq hommes du commun, & que les principaux Officiers auroient seuls le privilége d'en avoir chacun une pour eux. Sermodas & ses compagnons desapprouverent cette conduite ; L'habitude d'honnêteté qui leur est inviolable les obligea de nous en parler comme d'une chose brutale. Ils m'avoûerent qu'elle deshonoroit leur Païs & leurs Loix, & qu'il

qu'il leur étoit impoſſible de la ſouffrir. Je m'excuſay ſur la néceſſité, qui nous avoit obligé de prendre ce party plutôt que d'expoſer nos gens à s'égorger. Sermodas me demanda ſi nous voulions nous ſoumettre à leurs Loix : Je luy témoignai que nous le ſouhaitions avec paſſion, & voyci les meſures qu'il prit. Comptez, nous dit-il, exactement vos gens tant hommes que femmes, & donnez-m'en le rôle, & principalement de ces dernières qui ſont groſſes. Cependant vous pourrez garder celles que vous avez déja, ou bien nous vous en donnerons d'autres. Nous conſultâmes quelque temps, & ceux des Officiers qui voulurent s'attacher à leurs femmes ne les changerent point. Les autres tirerent au ſort comme avoient fait les compagnons de Maurice, à qui il ne fut pas permis de faire un nouveau choix. Les Femmes qui ſe trouverent enceintes de quelques-uns des Officiers, furent obligées de continuer avec ceux de qui elles étoient groſſes. Celles du commun, qui ſe trouverent auſſi enceintes, furent exhortées de s'atacher à celuy qu'elles croyoient le pere de l'enfant qu'elles portoient. Et c'eſt ainſi que toutes choſes furent réglées.

Le

Le cinquiéme jour qui suivit nôtre arrivée à Sporounde, Sermodas me vint prendre pour aller au Temple, où l'*Osparenibon*, ou solemnité du Mariage se devoit celebrer. Il me dit que c'étoit autant pour nous faire voir cette cérémonie, que pour nous reposer, qu'on nous avoit fait demeurer si long-temps à Sporounde. Il ajoûta que cela se faisoit quatre fois l'année, & que c'étoit une de leurs plus grandes Fêtes, quoi qu'inferieure à celle de Sevarinde. Je me levai d'abord, & pris les habits neufs qu'on m'apporta. On en donna de même à tous mes principaux Officiers, qui me vinrent trouver dans ma chambre pour m'accompagner au Temple, où Sermodas & Carchida nous devoient mener. Nous allâmes ensemble au Palais ou Albicormas nous avoit donné audience; & ayant traversé diverses Cours, nous arrivâmes enfin à un Temple grand & superbe, où nous trouvâmes plusieurs jeunes hommes & plusieurs jeunes filles tous en habits neufs. Les jeunes hommes avoient sur leur tête des Couronnes de feüilles vertes, & les Filles y avoient des guirlandes de fleurs. Je n'avois jamais rien veu de si aimable que cette troupe de jeunes gens, qui la plupart avoient tous bon air,

&

& qui faiſoient tous paroître beaucoup de joye.

Un grand rideau tendu ſur le milieu du Temple nous empéchoit d'en voir plus de la moitié : nous y demeurâmes près d'une heure occupez à regarder les riches ornemens dont il eſt embelly, avant qu'il ſe fit aucun changement. Mais enfin nous entendîmes le ſon de diverſes trompettes, de haut-bois, & d'autres inſtrumens, puis nous vîmes entrer pluſieurs perſonnes avec des flambeaux allumez, qu'ils mirent dans des chandeliers diverſement diſpoſez dans tous les endroits du Temple. On ferma toutes les fenêtres, & l'on tira le rideau qui nous en cachoit l'autre moitié. Nous y découvrîmes un Autel riche & ſomptueux, orné de guirlandes, & de feſtons de fleurs ingenieuſement rangées ſur cet Autel qui étoit au fond du Temple. Nous vîmes à main droite de l'Autel, & dans une hauteur médiocre ; un grand Globe de criſtal ou de verre fort clair, que quatre hommes n'auroient pû embraſſer qu'avec peine. Ce Globe étoit ſi lumineux, qu'il éclairoit tout le fond du Temple, & jettoit ſa lumiére bien avant dans le milieu. Il y avoit de l'autre côté de l'Autel une grande ſtatuë, de pareille hauteur qui re-

repreſentoit une Nourriſſe avec pluſieurs mammelles qui allaitoient divers petits Enfans artiſtement élaborez de même que la ſtatuë, qui ſembloit leur donner à teter. Entre ces deux figures, & au deſſus de l'Autel, il n'y avoit qu'un grand voile noir tout uni & ſans ornement.

Cependant la Muſique s'aprochoit toûjours de nous, enfin elle arriva à la porte du Temple, où nous vîmes entrer Albicormas & ſes Senateurs, qui s'avancerent vers l'Autel avec beaucoup de pompe & de magnificence. Pluſieurs Prêtres allerent à ſa rencontre avec des Encenſoirs à la main, en chantant un Cantique. Ils luy firent trois fois la révérence, & puis le menerent à l'Autel, où luy & les Senateurs s'inclinerent trois fois devant le rideau noir, deux fois devant la Statuë, enſuite ils furent s'aſſeoir ſur des Thrônez élevez aux deux côtez de l'Autel. Sermodas me fit mettre aux pieds d'Albicormas avec trois de mes hommes, & il plaça les autres à l'oppoſite. Nous ne fûmes pas plutôt aſſis que les Prêtres allerent vers les jeunes gens dont nous avons parlé, & ils les firent approcher de l'Autel. Ils étoient partagez en deux rangs, les hommes à droite, & les Femmes à gauche. Dès qu'ils fu-

furent arrivez près de l'Autel, le grand Prêtre monta ſur un ſiége élevé au milieu des deux rangs, & leur fit un diſcours fort ſuccint, apres lequel on prit un flambeau qui avoit été allumé aux rayons du Soleil, comme j'appris enſuite; & Albicormas deſcendant de ſon Trône, & le prenant à la main, en alluma quelque bois aromatique qu'on voyoit ſur l'Autel, puis ſe mit à genoux devant le Globe lumineux, & y prononça quelques paroles. De là il paſſa vers la Statuë, devant laquelle il plia ſeulement un genoüil, & y prononça auſſi quelques mots comme il avoit fait devant le Globe. Alors les Prêtres entonnerent un Cantique, auquel tout le peuple répondit; & quand il fut achevé, pluſieurs inſtrumens de muſique commencérent à joüer; Cette agreable ſimphonie fut ſuivie d'un concert de voix ſi charmantes, que nous avouâmes que nôtre Muſique de l'Europe n'avoit rien de comparable à celle-ci. Après cela le grand Prêtre s'avança vers la Fille qui étoit la premiére du rang, & lui demanda ſi elle vouloit être mariée. Elle répondit qu'oüy, en faiſant une grande révérence, & rougiſſant en même temps. Il fit enſuite la même demande à toutes les autres, & en receut u-

ne

ne pareille réponſe. Pendant qu'il interrogeoit les Filles, un autre Prêtre interrogeoit de même les jeunes hommes qui étoient de l'autre côté; ce qui étant fait, le Prêtre retourna à la premiére Fille, & lui demanda ſi elle vouloit épouſer quelqu'un des jeunes hommes qu'elle voyoit de l'autre côté. Et lors qu'elle eut répondu que c'étoit ſon deſſein, il la prit par le bras, la mena au bout du rang des Garçons, & lui dit de choiſir un Mari. Elle regarda le premier jeune homme, & puis les autres ſucceſſivement juſques au ſixiéme, où elle s'arrêta, & lui demanda s'il vouloit être ſon bon Seigneur & ſon fidelle Mari. Il lui répondit, qu'il le vouloit bien, pourveu qu'elle voulut auſſi l'aimer comme une chaſte & loyalle épouſe doit aimer ſon époux, ce qu'elle promit de faire juſques à la mort. Après cette promeſſe ſolemnelle, il la prit par la main, la baiſa, & la mena vers le bas du Temple. Tous les autres firent ſucceſſivement la même cérémonie, & s'allerent joindre aux premiers. Il y reſta huit jeunes Filles, qui ne purent avoir des maris dont cinq pleines de honte & de confuſion, verſoient des larmes en abondance. Les trois autres n'étoient pas ſi affligées;

&

& quand le grand Prêtre vint vers elles, elles ſe prirent à ſa robe, & elles le ſuivirent vers Albicormas. Il leur dit quelques paroles, après quoy elles s'avancerent vers les Senateurs, & en choiſiſſant trois d'entr'eux, leur dirent que, puiſque par un effet de leur mauvaiſe fortune elles ne pouvoient avoir un homme pour être entiérement leur mari, elles les choiſiſſoient pour ôter leur opprobre, après avoir été par trois fois publiquement refuſées, qu'elles les prioient de les recevoir au nombre de leurs Femmes ſelon les Loix du païs, & les privileges qu'elles leur accordoient, promettant de leur être toûjours très-affectionnées & très-fidelles. Les trois Senateurs deſcendirent incontinent, & les prenant par la main les menerent à l'Autel, où ils ſe tinrent avec elles juſques à ce que tous les autres s'y furent rangez deux à deux. Ces Magiſtrats étoient des hommes âgez d'environ quarante ou cinquante ans; mais les mieux faits de tout leur Corps.

Les cinq autres Filles étant enſuite interrogées par le grand Prêtre, pour ſçavoir ſi elles vouloient prendre pour mari quelqu'un des Senateurs, ou des autres Officiers de l'Etat; elles répondirent, que n'a-

n'ayant encore tenté le hazard qu'une seule fois, elles vouloient le tenter encore deux, avant que de prendre ce parti. Alors abatant leur voile, elles sortirent du Temple, & furent receues à la porte dans un Chariot couvert, qui les y attendoit, & qui les ramena chez elles. Dès qu'elles furent sorties du Temple, la Musique recommença, & Albicormas allant à l'Autel y prononça quelques mots à haute voix; puis prenant les trois Filles & les trois Officiers, qu'elles avoient choisi, leur joignit ensemble les mains, & leur dit quelques paroles, ausquelles ils respondirent avec une profonde révérence. Il en fit autant à sept ou huit des autres, & laissant faire le reste de la cérémonie à quelques-uns des Senateurs, il alla se rasseoir sur son Trône. Deux Prêtres porterent le feu de l'Autel au milieu du Temple, où les nouveaux mariez, qui portoient des pastilles & des parfums dans leurs mains, firent un cercle entour & chacun des hommes mêlant ses parfums avec ceux de sa Femme, ils les jetterent dans le feu. Puis étant à genoux, chacun d'eux mit la main sur un Livre doré que deux Prêtres leur presenterent. Ils y jurerent obeïssance aux Loix, promettant de les maintenir de tout leur

leur pouvoir pendant tout le cours de leur vie, prenant le grand Dieu, le Soleil & leur Patrie à temoin de leurs ſermens. Cela étant fait, ils marcherent vers l'Autel, où Albicormas fit une courte priére pendant qu'ils étoient à genoux, puis ſe tournant vers eux, il leur donna ſa bénédiction, & ſortit du Temple ſuivi de toute la Compagnie, & d'un nouveau concert de Muſique. De là ils paſſerent dans une ſalle proche du Temple, où nous trouvâmes pluſieurs tables, qui furent tout auſſi-tôt couvertes de viandes. Albicormas me prit avec Van de Nuits, & nous dit que nous ſerions ſes hôtes ce jour là, nous menant à ſa table, où il nous fit aſſeoir parmi les Senateurs. Sermodas prit ceux de mes Officiers qui étoient venus avec moi, & les mena à une autre table; & Carchida & Benoſcar prirent ſoin de ramener au logis le reſte de nos gens, qui pendant toute la cérémonie s'étoient tenus ſur une des galleries du Temple. Le feſtin fut magnifique, & les inſtrumens de Muſique, joüerent durant le repas. Quand il fut fini nous allâmes à un amphitheâtre éloigné du Temple d'environ une portée de mouſquet, & trouvâmes toutes les ruës par où nous paſſions parſemées de fleurs;

fleurs; nous y entendîmes les acclamations d'une grande multitude de peuple qui étoit sorty pour nous voir. Cet amphithéâtre est bâty de grandes pierres, & n'a pas moins de cinquante pas de diamètre, à compter depuis la muraille extérieure jusques à celle qui lui est opposée. Il est couvert d'une grande voute, dont la hauteur est prodigieuse, & qui le defend du Soleil, de la pluye, & de toutes les autres injures de l'air. Il est plein de siéges tout alentour, depuis le haut jusques au bas, qui occupent une grande partie du lieu, & rendent le parterre d'une grandeur médiocre. Ces siéges étoient pleins de peuple quand nous y entrâmes, mais personne ne fut reçû dans le parterre que les Officiers, les nouveaux mariez & nous. On nous fit asseoir sur les siéges d'en-bas, qui étoient séparez de ceux d'en-haut par une balustrade ronde. Cependant plusieurs jeunes hommes s'exerçoient à la lute, à l'escrime, & à plusieurs autres exercices de force & d'adresse, dont ils s'acquitterent admirablement bien. Après ces exercices tous nos nouveaux mariez se mirent à danser, ce qui dura jusques peu avant la nuit, que les trompettes & autres instrumens sonnerent la retraite.

Nous ſortîmes de la même maniére que nous étions entrez, & trouvâmes les rues pleines de flambeaux & de feux d'artifice, qui faiſoient preſque un ſecond jour de la nuit.

Albicormas & ſa compagnie monterent dans des chariots pour s'en retourner chez eux; les nouveaux mariez ſe rendirent en ordre aux logis qu'on leur avoit préparez, & Sermodas nous ramena chez nous, où il nous expliqua divers endroits de la cérémonie.

Il nous vint trouver le lendemain au matin, pour nous demander ſi nous voulions retourner au Temple, voir une autre cérémonie qui n'étoit qu'une ſuite de la premiére. Nous y conſentîmes; dès que nous fûmes prêts, il nous mena vers la porte du Temple, & nous y fit tenir quelque temps. Nous y eûmes à peine demeuré un quart d'heure, que nous entendîmes un concert de muſique qui s'avançoit vers nous, & peu après nous vîmes venir vers le Temple les jeunes hommes nouvellement mariez, portant chacun dans leur main une branche d'arbre longue & verte, où pendoit la couronne que chacun avoit le jour precedent, avec la guirlande de ſa Femme liez enſemble, d'un

linge

linge blanc tout enſanglanté, qui étoit une marque de la virginité des nouvelles mariées. Ils entrerent en triomphe dans le Temple, & quand ils furent arrivez à l'Autel, ils y poſerent chacun leur branche d'arbre, la conſacrant à Dieu, au Soleil & à la Patrie, qui eſt repreſentée par la ſtatuë de cette Nourriſſe dont j'ai déja parlé.

Cette conſécration finie, ils ſortirent tous enſemble, danſant au ſon des inſtrumens, & s'en furent chez eux de cette maniére. Cette Fête dura trois jours entiers, avec une réjoüiſſance générale par toute la Ville.

Cependant le temps étoit venu, que nous devions quitter Sporounde pour aller à Sevarinde, & Sermodas vint nous avertir un jour avant nôtre départ. Il nous mena, moy, Van de Nuits & Maurice chez Albicormas pour prendre congé de luy; Nous le trouvâmes dans ſa maiſon, qui eſt un beau Palais, quoy que beaucoup inferieur à celuy de la Ville. Il nous receut fort honnêtement, & nous dit que le jour ſuivant nous partirions pour Sevarinde, ou nous devions comparoître devant le grand Sevarminas. Il nous demanda enſuite ce qu'il nous ſembloit de

Sporounde, & des cérémonies que nous avions veûës dans la célébration de *l'Ossorenihon*. Nous luy répondimes que nous en étions charmez. Vous allez dans un païs, nous dit-il, où tout est plus beau & plus magnifique, je ne veux pas vous préoccuper par la description avantageuse que je pourrois vous en faire, l'experience vous en fera voir beaucoup plus que je ne sçaurois vous en dire. Sermodas doit être vôtre Guide, il vous traitera avec beaucoup de douceur & d'amitié, & je vous exhorte à suivre ses conseils en toutes choses, & à vous gouverner si prudemment, que le grand Sevarminas vous puisse aimer aussi tendrement que je le fais. Alors il nous embrassa, nous baisa au front, & nous dit adieu.

Le lendemain on nous conduisit de bon matin sur le bord de la Riviére, qui coule près de la Ville du côté d'Occident, où nous trouvâmes plusieurs bateaux qu'on nous avoit préparez. Sermodas me mena avec trois ou quatre de mes Officiers dans un bateau couvert d'une grandeur médiocre, mais embelly d'ouvrages de sculpture, bien dorez & bien peints. Nos hommes & nos femmes furent mis dans diverses barques, & nous

nous remontâmes cette Riviére sans beaucoup de difficulté, car comme elle passe à travers une grande plaine unie, elle coule fort doucement. Nous vîmes sur ses bords plusieurs grands bâtimens semblables à ceux que nous avions vûs au dessous de la Ville que nous ne pûmes pas considerer attentivement, parce que nous passions fort vîte, & qu'ayant plusieurs Rameurs, qui s'entrerelevoient de temps en temps, nous faisions grande diligence. Nous navigeâmes ainsi tout le jour depuis le matin jusques au Soleil couchant, sans nous arrêter en aucun lieu. Nous arrivâmes ce jour-là à une Ville nommée Sporoüimé éloignée d'environ trente milles de Sporounde. On nous y attendoit ce jour-là; car nous trouvâmes un grand peuple assemblé sur le Quay, qui n'y étoit venu que pour nous voir arriver. Sermodas & ceux de nôtre batteau descendirent les premiers à terre; nous y rencontrâmes le Gouverneur de la place, nommé Pfarkimbas, qui vint au devant de nous, & nous fit beaucoup de civilités. Il parla quelque temps avec Sermodas, & enfin s'approchant de moy, il me dit, qu'il seroit bien aise de s'entretenir une heure ou deux avec moy. Je luy répondis que je serois toûjours prêt à luy obeïr;

après quoy nous entrâmes dans la Ville de Sporoümé. Elle eſt bâtie comme celle de Sporounde, mais elle n'eſt pas ſi grande de la moitié. Sa ſituation eſt dans un païs très fertile & très-agreable, nous y fûmes reçûs tout de même qu'à Sporounde. Nous y demeurâmes tout le jour ſuivant, ſans y rien voir de remarquable que la punition exemplaire qu'on y fit ſouffrir à quatorze criminels, ce qui ſe paſſa de cette maniére. On les tira de priſon attachez enſemble avec des cordes, & ſéparez en trois bandes. Dans la premiére il y avoit ſix hommes, qui comme nous l'apprîmes, avoient été condamnez à dix ans de punition, quelques-uns pour avoir tué, & d'autres pour avoir commis adultére. Dans le ſecond rang il y avoit cinq jeunes femmes, dont deux devoient être punies durant ſept ans pour ſatisfaire aux Loix, enſuite elles devoient ſouffrir auſſi long-temps qu'il plairoit à leurs maris, parce qu'elles avoient été convaincuës d'infidélité. Les trois autres étoient des filles condamnées à trois années de punition, pour s'être laiſſé ſurprendre avant leur Oſparenibon, c'eſt-à dire le temps de leur Mariage, qui ſe célébre lors qu'elles ont l'âge de dix huit ans. Les trois jeunes hom-

mes

mes qui les avoient débauchées étoient dans le troisiéme rang, ils étoient condamnez au même châtiment, puis ils devoient les épouser. On les mena de la prison jusques à la porte du Palais, où se devoit commencer l'execution, & où je vis un grand nombre de peuple assemblé.

Je me souviens très-bien qu'une de celles qui étoient infidelles, étoit une femme très-bien faite & de belle taille. Elle avoit le visage parfaitement beau, les yeux noirs, les cheveux châtains, la bouche vermeille, & le teint très-vif & très-delicat. Sa gorge, qui étoit découverte, étoit la plus blanche & la mieux formée que j'aye veüe. C'étoit la premiére fois qu'on l'avoit exposée aux yeux du public pour la punir, de sorte que sa honte & sa confusion étoient extrêmes. Ses larmes couloient sur ses joues en abondance; mais bien loin d'ôter quelque chose à sa beauté naturelle, elles en relevoient l'éclat, & la faisoient encore plus admirer. L'admiration produisoit l'amour, & la pitié se joignant à ces deux passions, touchoient si fort le cœur de tous les assistans, qu'il n'y avoit pas une personne raisonnable parmy eux qui n'en témoignât de la douleur

leur. Mais leur pitié passoit dans un espèce de généreux desespoir, quand ils considéroient que dans peu de momens tous ces charmes alloient être soüillez par les mains cruelles d'un infame bourreau. Toutefois c'étoit un acte de justice ordonné par les Loix contre un crime, qui parmy ces peuples passe pour un des plus énormes; de sorte qu'on ne pouvoit pas sauver cette aimable personne de la rigueur des Ordonnances. L'Executeur alloit déja lever la main pour la frapper, quand tout d'un coup un homme fendant la presse, cria à haute voix: Arrête, arrête. Tous les spectateurs & même les Officiers tournerent les yeux du côté d'où venoit la voix, suspendant l'execution jusques à ce qu'ils sceussent ce que cet homme vouloit dire. Il vint à eux tout hors d'haleine ayant passé difficilement à travers la foule, & s'adressant au principal Officier, il dit, montrant la belle coupable; Qu'il étoit le mary de cette femme, & par consequent fort intéressé dans cette execution; Quil souhaitoit de luy parler avant qu'elle souffrit son châtiment, & qu'après il luy feroit mieux connoître ses sentimens. Alors en ayant obtenu la permis-

sion

fon, il parla publiquement à sa femme à peu près de cette maniére.

Vous sçavez, Ulisbe, avec quelle passion je vous aimay trois ans avant nôtre Mariage. Vous sçavez aussi que depuis que nous sommes unis par ce lien sacré, mon amour bien loin de diminuer, a repris toûjours de nouvelles forces, & que la joüissance qui finit la passion de presque tous les amans, n'a fait qu'augmenter la mienne. Vous sçavez enfin, que depuis quatre ans que je suis avec vous, je vous ay donné tous les témoignages de l'affection tendre & constante qu'une femme pouvoit raisonnablement attendre d'un bon mary. J'étois persuadé que vous aviez pour moy les mêmes sentimens, comme vous me l'aviez mille fois juré, & que vôtre flamme étoit égale à la mienne, & toute infidelle que vous avez été depuis, je croy avoir encore la meilleure partie de vôtre cœur partagé, puis que vous avez été seduite par les finesses & les ruses du perfide Planibas, & que c'est par des voyes infames qu'il vous a portée à commettre un crime que vous n'auriez jamais commis par vôtre propre inclination. Il n'y a pas plus de deux heures que j'ay été clairement instruit de toute la vérité, & que j'ay sceu qu'il ne put jamais vous porter à satisfaire ses desirs illegitimes, qu'après vous avoir

fait croire par ſes lâches pratiques, que je vous avois fait tort, & que j'avois commis avec ſa propre femme la faute que vôtre indignation mal fondée, & vôtre injuſte deſir de vengeance, vous a depuis fait commettre avec lui. Si j'avois ſçû plutôt toutes ces choſes, vous ne ſeriez pas venuë icy de cette maniére ignominieuſe, & en vous pardonnant l'offenſe que vous avez faite à nôtre lict conjugal, j'aurois ſi bien caché vôtre crime, que vous n'auriez jamais été expoſée à cette ſévére & honteuſe punition. Mais puiſqu'il n'eſt pas en ma puiſſance de vous exempter entiérement de la peine qui vous eſt préparée, & que vous devez ſouffrir pour ſatisfaire aux loix de la Patrie, que vous avez griévement offenſées, je feray du moins ce que je puis pour vous; & ſi les larmes que je vois couler de vos yeux, ſont des marques véritables de vôtre repentir; s'il eſt vray qu'il y ait encore dans vôtre cœur quelque reſte de cet amour ſincere que vous m'avez jurée tant de fois & dont vous me donniez des témoignages ſi évidens; enfin ſi vous me promettez de me rendre entiérement vôtre cœur, ſans y ſouffrir jamais de partage, ce qui me rendra mon premier bonheur, je détourneray de vôtre perſonne ſur la mienne la punition que vous étes prête de ſouffrir; Parlez Uliſſe, & faites

que

que vôtre silence ne soit pas une marque de vôtre peu de tendresse. Il se teut après ces paroles. Sa femme presque noyée dans ses larmes, fut quelque temps sans pouvoir dire une seule parole: mais enfin se tournant vers luy, elle luy répondit. *Mon silence, trop généreux Bramistas, n'est pas une marque de mon peu d'amour, mais c'en est une plutôt de mon desespoir. Je vous ay offense contre les Loix sacrées de la justice & de l'honneur. Pourquoy trop généreux mary, & digne d'une femme plus fidelle, prenez-vous soin d'une perfide qui vous a trahy, & qui s'est laissée emporter à une vengeance si outrageante? Pourquoy souffririez-vous les playes que je mérite? Non, non, Bramistas, que je n'ose plus nommer mon époux, ne prenez plus aucun soin d'une miserable, qui doit être l'objet de vôtre colere, plutôt que de vôtre pitié; mais qui voudroit pourtant de toute son ame souffrir les plus cruels tourmens, & même finir sa vie malheureuse pour effacer son crime. Cessez, cessez de blesser mon cœur par les temoignages d'une bonté & d'une generosité sans égale; Abandonnez ce cœur perfide au cruel chagrin qui le devore, & au remords éternel que luy doit causer l'horreur de sa faute, & ne vous opposez plus à l'execution des Loix, dont je n'ay que trop me-*

vité la rigueur & la sévérité. Cet entretien arrachoit les larmes des yeux de tous les assistans : Mais enfin le Mary s'étant fait attacher au lieu de sa Femme, & ayant découvert la moitié de son corps, il y reçeut les coups que la criminelle devoit souffrir sur le sien. Tous les autres furent aussi châtiez en même temps, on leur fit faire trois fois le tour du Palais; & ils furent traitez si rudement, que le sang couloit de leurs playes. Après cette execution on les ramena dans la prison d'où on les avoit tirez.

Nous apprîmes qu'en de pareilles occasions, le privilège des Femmes de ce païs, qui ont merité châtiment, est d'être exemptées des coups, si leur mari s'offre à les souffrir pour elles; & qu'il y avoit eu plusieurs tels exemples de l'amour des hommes avant celuy-là.

Après cette execution, nous nous en retournâmes chez nous, où nous eûmes Pfarkimbas & moy, une heure ou deux d'entretien sur les affaires d'Europe, comme j'en avois eu avec Albicormas & les autres, qui m'avoient fait plusieurs demandes sur ce sujet.

Le jour suivant nous partîmes de bon matin

matin de Sporoümé, & ayant trouvé des bateaux tout prêts, Sermodas me prit moy & les autres qui luy avions tenu compagnie le jour précédent, & nous mena dans le plus commode. Après avoir pris congé de Pfarkimbas nous voguâmes avec diligence jusques à six milles de Sporoümé, où nous trouvâmes une petite Ville composée de huit bâtimens quarrez seulement, nommée Sporoümde. Nous y trouvâmes des bateaux differents de ceux dans lesquels nous étions venus, & qui devoient être tirez par des chevaux, parce que l'eau étant plus rapide dans cet endroit, il étoit impossible de plus remonter à force de rames. En montant nous approchions toûjours des hautes montagnes, que de Haës avoit découvertes de proche le Lac, qu'il avoit trouvé dans la plaine vis à vis du vieux Camp. Elles s'étendoient d'Orient en Occident aussi loin que nous pouvions voir, & paroissoient fort hautes & fort droites. Nous les avions apperçûës auparavant; mais de cet endroit elles se découvroient plus distinctement, & sembloient être très proches.

De Sporoünide, nous fûmes tirez jusqu'à un autre lieu, où nous primes des

chevaux frais, qui nous menerent à une petite Ville nommée Sporoümé, où nous emprimes encore d'autres, & de là nous fûmes coucher à une petite Ville par delà appellée Sporavité. C'étoit le dernier lieu où nous devions aller par eau, & nous n'y vîmes rien de remarquable.

Le lendemain de bon matin nous trouvâmes divers chariots qu'on nous avoit preparez: nous y montâmes pour continuer nôtre voyage par terre. Sermodas me prit avec de Nuis & Maurice dans son chariot pour luy tenir compagnie; laiſſant la Riviére ſur le Couchant, nous tirâmes droit vers le Midy à travers un beau païs ouvert, qui s'élevoit peu à peu vers les montagnes, quoy qu'inſenſiblement, car la plaine s'étend juſques au pied des montagnes, & c'eſt ce qui les fait paroître ſi hautes & ſi droites. Comme nous traverſions le païs nous y découvrions en pluſieurs endroits des Villes & des bâtimens quarrez fort beaux & fort agréables. Nous arrivâmes de cette maniére ſur les onze heures du matin à une Ville nommée Sporagoüeſte: nous nous y repoſâmes juſques à deux heures après midy, puis nous pourſuivimes nôtre voyage juſques à une Ville nommée Sporagoundo, où nous arri-

vâmes

vâmes sur le soir, nous y fûmes reçus fort honnêtement par Astorbas, qui en étoit Gouverneur. Cette Ville située au pied des montagnes est la derniére du païs de Sporoümbe & & contient quatorse bâtimens quarrez. Nous n'y vimes rien de remarquable que les merveilleux canaux qu'on a faits en divers endroits pour arroser le païs, qui par le moyen des eaux & la fertilité naturelle du terroir, a les plus beaux pâturages qu'on puisse voir. Par ces canaux & par diverses murailles, ponts & écluses, on conduit une grande quantité d'eau bien avant dans la plaine; tous ces ouvrages sont si forts & d'un travail si prodigieux, qu'on n'en sçauroit autant faire en Europe pour cinquante millions de livres; & néanmoins l'industrie de ces peuples a fait tout cela sans argent; car ils ne s'en servent dans aucun endroit de leur domination, & en estiment l'usage pernicieux. Nous demeurâmes trois jours dans Sporagoundo pour nous y reposer, & pour voir le pays avant que d'entrer à Sevarambe, qui est de l'autre coté des montagnes: Nos Guides ayant tant d'humanité & de civilité qu'ils ne nous pressoient point du tout, & nous donnoient le temps de prendre du repos, & de

nous

nous divertir. Pendant nôtre ſéjour à Sporagoundo, Aſtorbas voulut nous donner le divertiſſement de la chaſſe & de la pêche. Il nous mena dans des chariots juſques à un bois de Cyprès, qui eſt à trois milles de la Ville, tirant vers l'Occident. Ce bois eſt pour la plupart diſpoſé en allées, excepté vers le pied des montagnes, où il y a des arbres de diverſes eſpèces plantez confuſément. Ils ſont fort épais & fort touffus, & portent diverſes ſortes de fruits, dont ſe nourrit un animal ſemblable au blaireau, quoy que plus gros, dont la chair eſt fort delicate. Il y en a un grand nombre dans le bois, où perſonne n'oſe chaſſer que le Gouverneur, qui pour cet effet a des meutes de chiens: ceux du pays nomment cet animal Abrouſta. Dès que nous fûmes arrivez à ce bois, nous deſcendîmes de nos chariots, & entrâmes dans les allées, qui ſont, comme j'ay dit, de Cyprès, mais les plus hauts, les plus droits & les plus touffus que j'aye jamais veus. Aſtorbas nous dit qu'on en coupoit quelquefois pour en faire des mâts de Navire, & qu'ils étoient incomparablement meilleurs que les Sapins. Nous en avions veu d'aſſez beaux près de Sporounde, mais ils n'étoient pas la moitié ſi grands

grands que ceux-là, ny d'un bois si ferme & si serré. Comme nous nous amusions à considerer la beauté de ces arbres, & la maniére dont ils étoient rangez, nous entendimes les chiens qui avoient trouvé la bête, & qui la pousloient vers le milieu du bois, où il y avoit un lieu spacieux environné de hayes épaisses. C'est un endroit où l'on chasse ordinairement les Abroustes ; elles y viennent par divers sentiers qui menent à ce lieu, & ne peuvent se sauver parce qu'il est enclos de tous les autres côtez, & ainsi l'on peut sans obstacle les voir combattre avec les chiens.

Nous courûmes en diligence vers ce lieu-là, & nous fûmes nous poster sur un petit tertre élevé au milieu de cet endroit, & d'où l'on peut voir commodément tout alentour. Nous n'y eûmes pas demeuré demi quart-d'heure, que nous y vimes entrer deux Abroustes poursuivis par une trentaine de petits chiens qui les chassoient, sans pourtant en oser aprocher, ils fuyoient les uns deça, les autres delà, dés que les Abroustes se tournoient pour se jetter sur eux. Ces petits chiens sont fort adroits, & les Abroustes, qui sont gras & lourds, les atrapent rarement ; ils

sont

ſont ſi bien faits à cette chaſſe, & connoiſſent ſi parfaitement la force de leur ennemy, qu'ils ne s'y expoſent qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour les chaſſer. Ils pourſuivirent toûjours les deux Abrouſtes, & leur firent faire trois ou quatre fois le tour du tertre où nous étions, juſqu'à ce qu'ils les euſſent mis hors d'haleine. Ces deux pauvres animaux, qui étoient mâle & femelle, & qui à ce qu'on nous dit, ne ſe quittent jamais s'acculant l'un contre l'autre, ſe deffendirent pendant une demi-heure contre toute cette meute de chiens, qui faiſant un cercle autour d'eux ne leur donnoient aucun repos. Quelquefois ils ſe jettoient ſur les chiens, & puis revenoient ſe poſter l'un contre l'autre comme auparavant, & ſe deffendoient ainſi mutuellement. L'un d'eux ſe coucha une fois ſur ſon ventre comme s'il n'eût pû ſe ſoutenir, ce qui enhardit quelques chiens de s'approcher de luy pour le tourmenter, mais il prit ſi bien ſon temps, que s'élançant ſur le plus avancé, il le prit par la jambe de derriére, & la luy caſſa d'un ſeul coup de dent; après quoy il le déchira avec tant de furie, que je n'ay jamais veu un animal plus cruel ny plus enragé. Cela fit peur à tous les autres chiens, qui

qui n'osant plus tant s'approcher se tinrent mieux sur leur garde ; Mais ce divertissement ayant assez duré, on les fit tous retirer, & l'on fit venir à leur place deux grandes bêtes fort semblables à des loups, mais beaucoup plus velus, & d'un poil noir & frisé comme la laine des moutons. On les avoit tenus en lesse jusqu'alors, & dès que ces Abroustes les apperçûrent, ils se hérissèrent de crainte, & se mirent à hurler épouvantablement, connoissant les redoutables ennemis avec qui ils devoient combattre, & sentant les approches de leur mort. Ces deux animaux, qu'on apelle Oustabars, étant lâchez, s'avancerent assez lentement, firent quelques tours autour d'eux, & puis se jetterent dessus avec beaucoup d'impetuosité. Les autres se deffendirent assez long-temps, mais le poil des Oustabars les deffendoit contre leurs morsures : de sorte qu'après un combat d'un quart-d'heure, les pauvres Abroustes ne pouvant plus se soutenir de lassitude, & du sang qu'ils avoient perdu, furent tous deux étranglez par les Oustabars, & la chasse s'acheva de cette maniére.

Après ce divertissement, Astorbas nous reconduisit à la Ville, où il nous regala de

de la chair des Abrouſtes qu'on avoit tuez: nous la trouvâmes fort bonne & fort nourriſſante, ayant preſque le même goût que la chair des Chevreuils qu'on mange en Europe.

Le lendemain Aſtorbas nous vint trouver, pour nous dire qu'après le divertiſſement de la chaſſe il vouloit encore nous donner celuy de la pêche; il nous pria de nous y preparer ſur le ſoir, & qu'il viendroit nous prendre pour cela : Il n'y manqua pas ; car environ les deux heures après midy, il vint nous trouver pour nous mener dans un grand Baſſin environné de murailles, qui contient une grande quantité d'eau qu'on y fait venir des montagnes, pour la diſperſer dans pluſieurs canaux, qui la conduiſent en divers endroits de la plaine, qu'on arroſe. Ce Baſſin eſt de figure ovale, & n'a pas moins de trois milles de circuit; il eſt près de la Ville du côté d'Orient, & contient une prodigieuſe quantité de poiſſon. Nous y entrâmes ſur de grands bateaux plats couverts de toile, pour nous deffendre de l'ardeur du Soleil, qui eſt très-chaud près de ces montagnes. Il y avoit autour des bords de ces bateaux des trous, où l'on mit de longues perches courbées en arc,

au bout desquelles étoient des lignes & des hameçons, amorcez de chair crue. Quand nous fumes avancez vers le milieu du Lac, on ajusta ces hameçons, après avoir moüillé l'ancre pour faire arrêter ces bateaux. Nous vimes des poissons presque aussi gros que des Saumons, qui s'élancerent deux ou trois pieds hors de l'eau, pour gober la chair qui étoit penduë aux hameçons : Mais comme ces poissons ont beaucoup de force, ils tiroient la ligne, faisoient courber les perches bien avant dans l'eau, & les auroient même rompuës, si elles n'eussent été faites d'un bois très-fort & très-pliant ; après s'être débattus long-temps, ils demeuroient enfin pendus à la perche, & se demenoient dans l'air plus d'un quart-d'heure avant que de mourir. Il y en avoit souvent deux ou trois qui s'élançoient en l'air pour attraper la même amorce, & qui s'entre-choquant les uns les autres, s'empêchoient mutuellement de la prendre : lorsqu'ils pouvoient le moins réussir, le plaisir en étoit d'autant plus grand. Ils avoient les écailles bleuës, & les plus gros pesoient environ sept ou huit livres. Ils sont très-fermes très-délicats, & aussi bons que les truites saumonnées qu'on prend dans le Lac de Genéve. Nous en pri-

primes environ une trentaine en moins de deux heures de temps avec un plaiſir extraordinaire ; & ce ne fut pas ſans étonnement que nous vîmes pêcher en l'air des poiſſons qui vivent dans l'eau. Je m'informay du nom de ce poiſſon, & l'on me dit qu'il s'appelloit Foſtila en langue du pays.

Après la pêche du Foſtila, nous quittâmes nôtre grand bateau pour entrer dans de plus petits, plus legers & plus propres au divertiſſement qu'on nous alloit donner, qui n'eſt proprement ny pêche ny chaſſe, & qui tient néanmoins de tous les deux. Il y a du coté du Baſſin, où la terre eſt la plus élevée, un endroit où l'on voit croître beaucoup de roſeaux, des joncs & d'autres plantes aquatiques. Nous nous avançâmes vers ce lieu-là, & lors que nous en fûmes à un jet de pierre, nous vîmes dans l'eau deux animaux un peu plus gros qu'un chat, mais ſemblables à une Loutre, ſi ce n'eſt qu'ils ont le poil d'un gris blanc, qui fait qu'on ne les void pas bien dans l'eau, parce que leur couleur n'en eſt pas fort differente. On les appelle Safpémas ; & quand ils ſont bien apprivoiſez, on s'en ſert pour prendre un eſpèce de Canard ou Poule-d'eau, qui

qui ne vole jamais loin, parce que ses aîles sont fort courtes, & que son corps est fort gras; on l'apelle Ebousta. Les deux Safpêmes ne furent pas plutôt dans l'eau qu'ils nagerent avec une viteſſe incroyable vers les roſeaux dont ils firent ſortir dans un moment dix ou douze Ebouſtes. Chacun pourſuivit le ſien; & ce fut un plaiſir extrême de voir les tours & les fuites de ces oiſeaux, qui tantôt fuioient à demy vol, tantôt plongeoient dans l'eau, & puis s'alloient cacher dans les roſeaux, pour éviter les pourſuites de leurs ennemis, qui ſans ſe rebuter les ſuivoient par tout, & ne leur donnoient aucun relâche. Enfin après pluſieurs détours, les Ebouſtes ſe laſſerent ſi fort, que ne pouvant preſque plus ſe remuer, les Safpêmes les prirent au cou, & les porterent encore vivans au bateau de ceux qui les avoient lâchez, & qui prenoient ſoin de les nourrir. Après que les Ebouſtes furent pris, Aſtorbas en vouloit encore faire prendre davantage; mais Sermodas ne voulut pas le ſouffrir, il dit que c'étoit aſſez pour une fois; & nous retournâmes à la Ville très ſatisfaits de cet agreable divertiſſement.

Le lendemain nous partîmes de Sporagouado, marchâmes à pied juſques aux mon-

montagnes, & entrâmes dans un valon étroit entre deux rochers fort eſcarpez à un mille de la Ville. A l'entrée de ce valon Sermodas nous dit, qu'il nous alloit mener en Paradis par le chemin de l'Enfer. Je luy demanday ce qu'il vouloit dire par là, il me répondit, qu'il y avoit deux chemins pour aller à ce Paradis, celuy du Ciel & celuy de l'Enfer; mais que ce dernier étoit le plus court & le plus commode, & que l'experience nous feroit connoître cette vérité. Ce diſcours nous mit en peine & venant aux oreilles de nos femmes, il leur donna de la crainte & de l'étonnement. Nous marchions ſans oſer en demander l'explication à Sermodas, voyant qu'il n'avoit répondu à nos premières demandes que par un ſoûris, & qu'il nous avoit renvoyez à l'expérience.

Quand nous fûmes plus avancez dans le valon, nous arrivâmes en un endroit où nous remarquâmes un chemin preſque tout coupé dans le roc. Il fallut y monter par cinq ou ſix marches, après leſquelles le chemin étoit uni juſques à un jet de pierre de là, où nous trouvâmes d'autres degrez, & puis d'autres, montant ainſi d'étage en étage cinq diverſes fois; nous

nous

nous nous trouvâmes alors au pied d'un grand rocher escarpé, au milieu duquel nous vimes une grande voûte très-obscure, par où Sermodas nous dit qu'il falloit passer pour aller au Paradis dont il nous avoit parlé, & que déja toutes nos hardes y étoient entrées sur des traineaux. Il nous fit remarquer en même temps, que sur la main gauche du chemin par où nous étions venus, il y avoit un sentier uny & sans degrez, sur lequel on faisoit glisser les traineaux, qu'on tiroit en haut avec de grosses cordes par le moyen de certaines roues, que des hommes faisoient tourner. Quand nous fûmes arrivez à l'entrée de la voûte, nous y trouvâmes deux maisons bâties de chaque côté, d'où l'on tira des flambeaux pour nous éclairer dans l'obscurité, & des capes de toile cirée doublées de toile de cotton, pour nous couvrir & nous deffendre du froid & de l'humidité. Nous trouvâmes encore un long traineau à l'entrée de la voûte, preparé pour tirer les femmes qui étoient grosses, & pour ceux qui ne pouvoient marcher, & l'on nous dit qu'il y en avoit plusieurs autres dans la voûte preparez pour le même sujet. Tout cela nous donnoit de l'étonnement; cependant nous étions tous assez

reſolus de marcher par tout où l'on voudroit nous mener, & de céder à notre deſtin : Mais nos femmes ſe mirent à pleurer comme ſi on les eût menées au ſupplice : Sermodas en fut fort ſurpris. Je demanday quelle en étoit la cauſe, mais pas un de nos hommes ne put me le dire, ce qui m'obligea d'aller moy-même vers elles, & de leur demander quelle étoit la cauſe de leur douleur. Alors elles ſe mirent à lever les mains au Ciel, à ſe battre le ſein, & à me dire que nous allions tous périr, & qu'après être rechapez de la fureur des flots, & avoir ſurmonté l'horreur du deſert, où nous étions menacez de mourir de faim & de ſoif, notre ſort étoit bien triſte d'être menez par des endroits où nous joüiſſions d'un bonheur apparent, en un lieu d'où nous devions être précipitez dans l'Enfer avant l'heure de nôtre mort, & que tout le bien qu'on nous avoit fait, n'étoit que pour nous mener plus facilement au lieu qu'on avoit deſtiné pour nôtre ſupplice. Sermodas qui m'avoit ſuivy, entendit leurs plaintes, puis ſe tournant vers moy ; je vois bien, me dit-il, en regardant nos Femmes, d'un air qui marquoit outre la pitié qu'il avoit de leur foibleſſe, l'envie qu'il avoit de rire de leur er-

erreur : je voy bien que les pleurs & les gémissemens de ces pauvres Femmes procedent d'une imagination, dont il nous sera facile de les desabuser ; je suis fâché d'avoir donné lieu à cette opinion, qui leur fait tant de peine, & qui m'a causé tant de surprise. Je vous ay dit par une espece de raillerie, que je voulois vous mener en Paradis par le chemin de l'Enfer ; & comme je n'ay pas voulu m'expliquer là-dessus, ny satisfaire aux demandes que vous m'avez faites, ces pauvres Femmes, sans doute, se sont imaginé, que je parlois sérieusement, & que nous allions vous précipiter dans les Enfers, quand elles ont veu la caverne où nous devons passer : Mais pour leur mettre l'esprit en repos, je veux bien leur expliquer cette Enigme, & leur dire que cet Enfer n'est qu'une voûte, que nous avons faite pour la commodité du passage à travers la montagne ; & que si nous ne passions pas par là, il nous faudroit faire un grand détour, & monter jusqu'au sommet. C'est ce que j'ay nommé le chemin du Ciel, comme j'ay appellé ce chemin soûterrain le chemin d'Enfer ; voila en peu de mots l'explication de l'Enigme. Au reste, s'il y a du danger, j'y seray exposé aussi bien

que vous, & pour vôtre plus grande ſatisfaction je ne veux pas que vous le couriez tous enſemble, mais ſeulement que vous envoyiez quelques-uns des vôtres avec moy, qui pourront revenir quand ils auront paſſé, pour raporter à vôtre monde la vérité de ce qu'ils auront veu. Ce diſcours, que je répétay à nos crieuſes, calma leurs craintes: nous fimes leurs excuſes à Sermodas, le priant d'excuſer la foibleſſe de leur ſexe, & de ne pas nous imputer leur faute; que nous avions receu trop d'aſſeurance de la bonté de ſes Superieurs, & de la ſienne en particulier, pour pouvoir jamais en douter, ny rien craindre de la part de ceux à qui nous devions la vie, & tout ce que nous avions. Je leur pardonne de tout mon cœur, répondit-il, mais je m'en tiens à ce que j'ay déja dit, & je ne veux pas qu'il y en ait plus de dix d'entre-vous qui paſſent par cet Enfer imaginaire, qu'ils n'en ayent oüy faire la deſcription à quelques-uns de ceux qui en auront veu toutes les horreurs: de ſorte que ſans plus conteſter, je vous prie de choiſir ceux que vous voudrez pour les envoyer avec moy dans ces lieux ſoûterrains. Comme je vis que Sermodes étoit reſolu de s'en

tenir

tenir à ſa parole, je pris avec moy Van de Nuits, Maurice, Süart, & quelques autres de mes Officiers pour l'acompagner; de ſorte qu'après nous être couverts de nos capes, nous ſuivîmes les flambeaux qu'on avoit allumez pour nous éclairer dans la caverne. Elle étoit taillée dans le roc en forme de voûte, & pouvoit avoir environ cinq toiſes de large par le bas, & trois & demie de hauteur. Sur le côté gauche il y en avoit la moitié qui alloit en penchant ſans aucuns degrez, & c'eſt-là que l'on fait gliſſer les traineaux: Mais ſur la droite il y avoit divers étages unis, où l'on montoit par des marches aiſées. Nous trouvâmes en tout vingt-ſix de ces étages; Mais avant que de venir à l'autre bout, environ un mille loin de la ſortie Sermodas nous dit que la voûte étoit faite par la nature, & que l'art n'y avoit contribué que quelque choſe pour aplanir le chemin, & pour agrandir la caverne aux endroits où elle ſe trouvoit étroite. En effet, nous remarquâmes que la voûte n'étoit pas ſi unie de ce coté là que de l'autre, qu'en divers endroits elle s'élargiſſoit fort, & qu'il y avoit divers glaçons de pierre brillans comme du criſtal, qui ſe formoient d'un eſ-

pece de sel qui distille de la montagne, & qui se pétrifie en coulant, & qui forme diverses figures assez étranges. Cet endroit étoit aussi plus froid & plus humide, & nous reconnûmes que nos capes étoient fort utiles dans ce passage. Nous trouvâmes encore, qu'aux endroits où la caverne étoit naturelle, elle n'étoit pas si droite, & qu'elle alloit un peu plus en tournant, que là où elle étoit faite à la main. A deux cens pas de l'issuë elle s'élargit beaucoup, & c'est-là que Sermodu nous fit voir divers grands pots de terre, & d'autres de métail & de verre pleins de diverses drogues, qui servoient à la Medecine, & que l'on fait préparer dans cet endroit, à cause du froid & de l'humidité du lieu. De là nous poursuivimes notre chemin & arrivâmes enfin à l'issuë de la voute, qui n'a pas moins de trois grandes milles de long: nous entrâmes en même temps dans une fort belle ruë de la première Ville de Sevarambe, qu'on appelle Sevaragoündo. Elle est située au milieu d'une longue vallée pleine de belles prairies, & tout contre l'endroit de la montagne où la caverne aboutit, de sorte qu'on entre dans la Ville dès que l'on sort de la voûte souteraine.

Le Gouverneur nommé Comustas, qui nous vint recevoir à l'entrée de Sevarambe, nous témoigna de la joye de nôtre arrivée, & nous mena dans une grande maison quarrée, comme elles sont à Sporumbe. Comustas étoit un grand homme noireau, d'environ quarante ans, & fort bien fait de sa personne. Il nous demanda où étoit le reste de nos gens. Sermodas luy raconta ce qui nous étoit arrivé à l'entrée de la voûte, & la terreur panique de nos Femmes, pour n'avoir pas entendu le sens d'une raillerie qu'il avoit faite, & que cela nous procureroit la satisfaction de passer le reste du jour avec luy. Cette avanture le fit rire, cependant il nous dit qu'il étoit bien aise que l'erreur de nos femmes lui eût procuré le plaisir de nous loger, qu'il nous traiteroit le mieux qu'il pourroit; & qu'il alloit donner ordre pour nous recevoir nous & nos gens; qu'en attendant il nous prioit de nous rafraichir, & de prendre un peu de repos. Il revint peu de temps après, & nous pria de venir dîner, ce que nous fîmes; après le repas nous envoyâmes Suart & de Haës à nos gens pour les conduire à Sevaragoündo, c'est à dire à la porte ou à l'entrée de Sevarambe. Car

gundo en leur langage, ſignifie porte ou entrée; & c'eſt la raiſon pourquoy la Ville qui eſt ſituée de ce côté-là, s'appelle de ce nom, & l'autre, qui luy eſt oppoſée Sporagoündo, c'eſt à dire la porte ou l'entrée de Sporoumbe.

Après diner Comuſtas nous fit promener dans un petit Bôcage au deſſous de la Ville, où paſſe une petite Riviére ou un eſpèce de Torrent, qui coulant de l'Orient à l'Occident, précipite ſes eaux à travers divers rochers, dont le bruit fait une aſſez belle caſcade. De ce Bôcage nous vîmes des Montagnes fort hautes couvertes de grands ſapins, & de tous les côtez du valon nous voïons auſſi des arbres, que nous ne connoiſſions pas: comme nous étions dans la belle ſaiſon, ces arbres & les eaux qui couloient dans le valon faiſoient une verdure & une fraîcheur très-agréable. Comuſtas nous dit, que ſi nous avions le temps de demeurer, il nous donneroit le divertiſſement de la chaſſe aux Ours, qu'ils appellent Somouga, & dont il y a grand nombre dans ces bois; comme auſſi d'un autre animal tout blanc, qui approche fort de la nature de l'Ours, & qu'ils ap-

appellent Erglanta : Mais Sermodas le remerciant, luy dit, que nous ne pouvions demeurer que juſqu'au lendemain, & qu'il le prioit de faire préparer toutes choſes pour nôtre départ. Hé bien, dit-il, ſi vous n'avez pas le temps de demeurer pour voir la chaſſe, vous en avez du moins pour voir la pêche, en attendant la venuë de vos gens. Sermodas luy témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe qu'il nous donnât ce divertiſſement, & qu'il ſeroit de la partie. Comuſtas donna ſes ordres, & nous mena à demy mille au deſſus de la Ville, où la Riviére fait la caſcade dont nous avons parlé. Il y a pluſieurs Rochers qui s'oppoſent à ſon cours, ce qui la fait enfler, & luy fait faire un eſpèce de Lac portant batteau : Nous y en trouvâmes quatre ou cinq, nous étant mis dans un avec le Gouverneur, nous vîmes la pêche d'un petit poiſſon fort délicat, qui reſſemble à nos truites d'Europe, mais il eſt encore plus ferme & de meilleur goût. On les prend avec des Cormorans, dont on lie le cou, de peur qu'ils n'avalent le poiſſon. On les lâche, & ces oiſeaux prenant leur proye la rapportent dans le bateau. Nous

en avions trois, qui dans une heure prirent plus de quinze livres de poiſſon. Après la pêche nous retournâmes à la Ville, où nous trouvâmes nos gens qui étoient ravis d'être paſſez par l'Enfer à ſi bon marché. Comuſtas les fit loger, & nous paſſâmes ainſi paiſiblement la nuit à Sevaragoündo. Nous nous diſpoſions à partir de bon matin, quand on vint m'avertir qu'une de nos femmes groſſes, qui avoit eu beaucoup de frayeur à la veuë de cet Enfer prétendu venoit de faire une fauſſe couche, & qu'elle étoit en danger de mourir. J'en avertis Sermodas, qui me dit que cela ne devoit pas arrêter nôtre voyage, qu'on la laiſſeroit avec quelques-uns de nos gens à Sevaragoündo, où rien ne luy manqueroit, & que Comuſtas auroit ſoin de nous la renvoyer quand elle ſe porteroit bien, ou de la faire enterrer ſi elle mouroit.

Après cet ordre, nous entrâmes dans les chariots qu'on avoit préparez pour nôtre voyage, & montâmes le long de la Riviére & du valon juſques à un Bourg, compoſé de quatre quarrez ſeulement, appellé Dieneſté, où nous primes des Chevaux de Relais, & où nous repoſ-

mes

mes depuis onze heures jusqu'à deux. Ce Bourg est à quinze milles de Sevaragoündo, sur la même Riviére, & dans le même valon; il y en a un autre qui aboutit à l'endroit où ce Bourg est situé. Nous devions passer par là: sur les deux heures nous remontâmes en chariot, & marchâmes dix ou onze milles dans ce nouveau valon, qui est très-beau & très-fertile; nous y vîmes une quantité prodigieuse de troupeaux, & nous arrivâmes enfin au pied d'une montagne où finit le valon. Nous y trouvâmes une petite Ville, composée de quatre quarrez, nommée Diemeké, où nous devions coucher. La montagne où ce valon aboutit, n'est pas fort haute, & montre un rideau uny qui s'élève en talus, mais elle est bordée des deux côtez de rochers escarpez, & presque inaccessibles. Nous n'y voyions point de passage, & nous ne pouvions comprendre comment on pouvoit y monter. Nous n'ozions pas même le demander à Sermodas, de peur qu'il ne prit nôtre curiosité pour un nouveau soupçon. Le lendemain matin Sermodas me demanda si nous n'aurions point autant de peur de monter au Ciel,

qu'on en avoit témoigné de deſcendre aux Enfers, ce qu'il me pria de faire demander à nos femmes : Mais comme elles avoient reconnu la foibleſſe de leurs premiéres craintes, & qu'elles avoient été exhortées à nous ſuivre par tout ſans repugnance & ſans allarme, elles répondirent qu'elles ſuivroient Sermodas par tout où il voudroit les mener. Cette réponſe le fit ſoûrire, & lui fit dire que, puiſque nous étions dans ce ſentiment, il nous meneroit au haut de la montagne par une voye, qui peut-être nous ſurprendroit ; mais qu'il n'y avoit aucun danger, & qu'il y monteroit le premier. Après cela il nous fit paſſer par une porte faite dans une longue muraille, qui s'étend d'un côté du valon juſqu'à l'autre, proche de la racine du mont. Nous trouvâmes derriére cette muraille divers grands traineaux attachez à de gros cables, qui deſcendoient du haut de la montagne, où l'on nous dit qu'ils étoient attachez. Ces traineaux contenoient vingt perſonnes chacun : ils étoient bordez de planches raiſonnablement élevées, ſur tout ſur le derriére, où l'on avoit mis des ſieges & diverſes cordes pour s'y tenir. Sermodas me dit de choiſir ceux que

je voudrois mener avec luy dans ſon traineau, ce que je n'eus pas plutôt fait qu'il y entra, & nous invita par ſon exemple à faire la même choſe. Dès que nous y fûmes entrez, on couvrit la moitié du traineau ſur le derriére, d'une toile, forte ſur laquelle on mit encore des cordes, que l'on attacha ſur le bord du traineau; de ſorte que nous étions hors de tout danger de tomber. Quand cela fut fait, on donna un coup de ſifflet, & l'on tira une petite corde qui alloit vers le haut, auſſi-tôt nous ſentimes monter nôtre traineau fort doucement. Quand nous fûmes vers le milieu de la montagne, nous vîmes par des trous qui étoient à côté du traineau, un autre traineau comme celuy qui nous portoit, qui deſcendoit en bas, & qui par ſon poids faiſoit monter le nôtre; car il étoit attaché à l'autre bout du cable, & nous trouvâmes que le cable gliſſoit alentour d'un eſſieu roulant, qui étoit fortement attaché au haut de la montagne. Par ce moyen nous montâmes ce rideau ſans aucune peine, & ſans être tirez, ny par hommes, ny par chevaux, mais ſeulement par un poids plus grand que le nôtre, qui en

deſcendant nous faiſoit monter. Quand le traineau qui nous portoit fut monté, nous demeurâmes au lieu où il s'arrêta, pour voir monter les autres, qui s'éleverent tous comme le premier, ſans aucun fâcheux accident. Cependant on nous avoit apprêté au haut de la montagne des chariots, qui nous porterent avec grande diligence à travers une plaine, longue d'environ douze milles juſques à l'autre côté de la montagne. Cette plaine eſt couverte de pâturages, où l'on void paître une infinité de troupeaux qui y ſont pendant huit mois de l'année, puis on les fait deſcendre dans les valons des environs, parce que les neiges rendent cette montagne inhabitable durant cette ſaiſon. Auſſi nous n'y vîmes ni Ville, ni Village, mais ſeulement quelques petits Hameaux, & quelques maiſons, pour la commodité des Bergers. On l'appelle en langage du païs Ombelaſpo. Quand nous fûmez à l'autre côté, nous y trouvâmes des traineaux, ſemblables à ceux que nous avions eus en montant, & nous nous en ſervîmes de la même maniére pour deſcendre dans un grand valon rond, qu'on appelle en Latin *Convallis*, où nous trouvâmes une Vil-

Ville de dix quarrez, nommée Ombelinde. Nous y fûmes reçûs fort honnêtement par Semudas, qui en étoit Gouverneur, & nous y couchâmes ce soir-là, y étant traitez comme nous l'avions été par tout ailleurs. Nous n'y remarquâmes rien d'extraordinaire, sinon que les hommes y étoient mieux faits, & les femmes plus blanches & plus belles de beaucoup que tout ce que nous avions veu.

Semudas nous dit que nous trouverions l'Armée sur nôtre chemin, qu'elle étoit campée au pied des montagnes à l'entrée de la plaine, qu'elle y avoit déja demeuré dix jours, & qu'elle y seroit encore quelque temps. Il nous dit aussi qu'il y étoit arrivé quelque desordre au sujet d'un Officier, qu'on accusoit d'avoir négligé son devoir, & de s'être laissé surprendre dans un poste avantageux qu'on luy avoit donné à garder; qu'un party des ennemis s'en étoit saisi, & que cela faisoit un si grand bruit dans l'Armée qu'il croyoit qu'on puniroit cet Officier pour l'exemple, quoy qu'un grand nombre d'amis qu'il avoit s'employassent pour luy, & que sa conduite passée luy eût aquis beaucoup de réputation.

Le

Le lendemain nous partimes de grand matin d'Ombelinde montez ſur des Chameaux, qui portoient chacun ſix perſonnes dans de certains panniers, où il y avoit des ſiéges pour s'aſſeoir. Ces animaux nous porterent fort commodément & fort ſeurement au bas d'une montagne par un chemin oblique, qui nous conduiſit dans un grand valon, où nous trouvâmes une Riviére, aſſez profonde pour être navigable, n'étoit qu'elle avoit des chutes fâcheuſes & trop de rapidité. Nous trouvâmes au pied de la montagne une Ville de ſix quarrez, nommée Arkropſe: elle eſt à ſix milles d'Ombelinde, nous y trouvâmes des chariots prêts pour nous porter à la couchée, qui étoit à treize milles de là. Apres nous être repoſez, nous nous mîmes dans nos chariots, & paſſant le long de la Riviére & de la vallée, nous arrivâmes enfin à une Ville nommée Arkropſinde, où nous devions nous embarquer le lendemain, pour faire par eau le reſte de nôtre chemin juſques à Sevarinde. Cette Ville eſt ſituée au bout d'un large valon, ſur le confluant de deux Riviéres, comme Sporounde; elle a des deux côtez pluſieurs hautes montagnes toutes couvertes de bois; & au de là d'une de

ſes

ſes Riviéres une plaine agreable ; où l'on voit diverſes Villes & divers bâtimens. La Riviére que nous avions veuë la premiére eſt de beaucoup moindre que l'autre, & ſe perd dans la derniére au confluant où la Ville eſt ſituée. Elle coule d'Orient en Occident, & l'autre tout au contraire coule doucement de l'Occident à l'Orient, mais quand elles ſont jointes, elles coulent vers le Sud-Oüeſt, & forment un grand fleuve navigable, nommé Sevaringo, qui reçoit trois ou quatre grandes Riviéres avant que d'arriver à Sevarinde. Braſindas Gouverneur d'Arkropſinde, vieillard grave & vénerable, accompagné de pluſieurs perſonnes des plus apparentes de la Ville, nous vint recevoir à la porte, & nous mena à un grand quarré où nous devions loger. Nous croïons en partir le lendemain ; mais deux raiſons nous en empécherent. La premiére fut les grandes pluyes qu'il fit toute la nuit, qui firent tellement enfler la Riviére, qu'il étoit impoſſible de s'y hazarder ſans une imprudence extrême. La ſeconde, fut la curioſité de voir l'Armée, qui n'étoit qu'à trois milles d'Arkropſinde. Nous fûmes auſſi bien-aiſes de voir la Ville, qui eſt très-belle, & preſque auſſi grande que Sparoun-

de

de. Toutes ces raisons obligerent Sermodas à nous donner quelques jours de repos à Arkropsinde, où Brasindas & ses Officiers nous témoignerent qu'ils seroient bien-aises de nous retenir quelque temps.

Cependant le temps se remit au beau, & le lendemain Sermodas voulut se promener seul avec moy dans le jardin du Gouverneur, qui me parut très agreable. Il y a plusieurs belles allées, de beaux parterres couverts de fleurs, & divers bassins & jets d'eau extraordinaires. Que vous semble de ce pais, me dit-il, le trouvez-vous agreable? Je lui répondis, que j'en étois charmé, & qu'on n'en pouvoit voir de plus beau. Hé bien, dit-il, je suis bien-aise que vous le trouviez à vôtre gré; mais vous en trouverez de beaucoup plus beau d'ici à Sevarinde, & vous en verrez encore de plus agréable au delà de cette grande Ville. Nous avions fait un long detour pour y aller, mais nous ne pouvions pas prendre l'autre chemin, quoi qu'il fût beaucoup plus court, parce que les chariots n'y peuvent pas aller, & qu'il n'est propre qu'aux gens de pied & de cheval, à cause du passage étroit de certaines montagnes, où les chariots ne sçauroient passer; d'ailleurs il n'est pas si agréable

que

que celuy que nous avions pris, & n'a pas la commodité des Rivières. Celle que vous voyez vers l'Occident vient de fort loin, poursuivit-il, elle est douce & profonde, & passe autour de l'Isle, où la Ville de Sevarinde est située. Vous ne faites que commencer d'entrer dans le beau païs, sur le bord du Fleuve vous verrez de belles campagnes pleines de Villes & de bâtimens, au lieu des Montagnes & des rochers que vous avez vûs depuis Sevaragoündo, & quand vous aurez connu les merveilles de Sevarinde, vous avoüerez que je vous ay mené dans un Paradis terrestre au travers de l'Enfer, dont vos femmes avoient tant de peur. Quand je vis que Sermodas étoit de si bonne humeur, je me hazarday à luy faire plusieurs questions sur diverses choses que j'avois veües, & que je n'entendois pas bien encore. La premiére fut, pourquoy les noms de presque tous ceux que nous avions connus étoient terminez en *A S.* Il me répondit, que cette terminaison étoit une marque de dignité, & ne se donnoit qu'aux personnes qui avoient des Charges honorables; qu'il y avoit encore une autre marque de dignité, qui ne se donnoit qu'au seul Vice Roi du Soleil, &

& que c'étoit le commencement du nom de Sevarias leur Légiſlateur, comme je le pouvois remarquer au nom du Vice-Roy d'alors, qu'on nommoit Sevarminas. Il me dit encore qu'on donnoit auſſi le commencement de ce nom à des lieux conſiderables, comme à tout le pays par delà les monts, qu'on appelloit Sevarambe, & à la Ville Capitale, qu'on nommoit Sevarinde; que tout cela ſe faiſoit en l'honneur du grand Sevarias, avant lequel ce pays s'appelloit Stroukarambé, & les habitans Stroukarambes. Quand vous aurez apris nôtre langue, ajouta-il, vous connoîtrez la vérité de ce que je vous dis par la lecture de l'Hiſtoire de Sevarias & de ſes Succeſſeurs, que vous trouverez ſans doute, très-belle & pleine de beaux exemples. Je le priai de me dire encore comment on avoit pû percer la montagne auprès de Sevaragoündo, & combien cet ouvrage avoit coûté. Il me répondit, qu'il n'avoit coûté que la peine de le faire, & que leurs Ancêtres y avoient travaillé dix ans avec quatre mille ouvriers, qui ſe relevoient les uns les autres, & qui ne quittoient leur travail ny nuit ny jour, hormis aux Fêtes ſolemnelles, que la gran-

de

de utilité que le public devoit en recevoir, en évitant le grand détour qu'il falloit faire pour aller à Sporounde, avoit été le principal motif qui les avoit portez à l'entreprendre; & que d'ailleurs la nature même y avoit contribué par une longue caverne, qu'ils trouverent toute faite sous la montagne. Ce travail, poursuivit-il, étoit difficile; mais rien dont les hommes puissent venir à bout, n'est impossible à nôtre nation, où les particuliers n'ont rien à eux, où le public possedant toutes choses & en disposant, vient à bout de toutes les grandes entrepriſes, sans or & sans argent. Vous verrez des ouvrages encore plus grands que tout ce que vous avez vû, & je croy que vous n'en serez pas moins surpris: Mais quand vous serez instruit de nôtre gouvernement, ce qui n'est pas difficile, vôtre étonnement cessera, & vous admirerez seulement les hautes vertus, & le bonheur incomparable du grand Sevarias, qui en est l'Autheur, & qui est après Dieu, la cause de nôtre felicité. Il me dit encore plusieurs particularitez touchant les Loix, les mœurs & les coutumes des Sevarambes, dont je parleray dans la suite de cette Histoire. Je le remerciay de la bonté qu'il avoit de me dire

dire ces choſes ; & je le priay de m'en dire une qui me ſurprenoit, & que je ne pouvois comprendre : c'étoit de ſçavoir où il avoit appris à parler Hollandois, & comment leurs coutumes étoient ſi peu differentes de celles des peuples de l'Europe. Vous me demandâtes la même choſe dans Sporoumbe, répondit Sermodas, & comme je ne vous connoiſſois pas encore aſſez, & que d'ailleurs j'avois alors des raiſons de vous taire ce que vous vouliez ſçavoir de moy, je ne voulus pas vous expliquer une choſe que preſentement je ſeray bien aiſe de vous apprendre. Sçachez donc que j'ay voyagé dans vôtre Continent, & qu'après avoir demeuré quelques années en Perſe, je paſſay dans les Indes en habit & ſous le nom d'un Perſan. Je vis la Cour du grand Megol, de là j'allay à Batavia, & dans les autres Colonies Hollandoiſes, où je fis un aſſez long ſéjour pour en apprendre la langue. Je ſçavois déja parler bon Perſan, avant même que de partir de Sevarinde, où cette langue eſt publiquement enſeignée. J'avois avec moy deux compagnons qui ſont encore en vie, qui ſeront bien-aiſes de s'entretenir avec vous & avec vos gens, & qui ſans doute vous rendront

tous

tous les bons offices qu'ils feront capables de vous rendre, quand nous serons arrivez à la grande Ville, où ils demeurent aussi bien que moy; car je ne demeure point à Sporounde comme vous l'aurez pû croire, mais j'y vay fort souvent: Et comme je m'y trouvay lors que Carchuth & Benoscar y menerent Maurice & ses compagnons, Albicormas me choisit pour vous aller querir à vôtre Camp, & m'a depuis ordonné de vous conduire à Sevarinde. Pour la ressemblance des mœurs & des coutumes que vous avez remarquées entre nous & les peuples de vôtre Continent, comme aussi des langues étrangeres que nous parlons icy, vous ne vous en étonnerez plus, quand je vous auray dit, que Savarias notre premier Législateur qui étoit un grand Seigneur Persan de naissance & d'origine, avoit voyagé dans plusieurs endroits de l'Asie & de l'Europe. Que dés sa plus tendre jeunesse il avoit appris les lettres Greques, & Romaines & presque toutes les Sciences sous un Précepteur Venitien, nommé Giovanni, qui l'accompagna en ce Païs, & qui a laissé ses enfans parmy nous, dont le nombre s'est fort accru depuis sa mort; Que ce Giovani fut le compagnon inséparable

de

de Sevarias dans tous ſes voyages, & ſon conſeiller fidelle dans toutes ſes entrepriſes, & ſur tout dans l'établiſſement des Loix & des mœurs qu'ils eſtimerent les meilleures. Pour cet effet ils tirerent des Livres anciens, des nouveaux, des obſervations qu'ils avoient faites dans leurs voyages, & des lumiéres qu'ils avoient naturellement, les Loix & les règles de bien vivre, qu'ils établirent parmy nous. Mais parce que l'homme du monde le plus ſage & le plus éclairé ne ſçauroit penetrer fort avant dans l'avenir, & qu'aucun n'eſt capable de pourvoir luy ſeul à toutes choſes, le grand Sevarias reconnoiſſant cette vérité fit une Loy, par laquelle il authoriſoit ſes ſucceſſeurs, & même les exhortoit à faire après ſa mort telles Ordonnances & tels Reglemens qu'ils jugeroient néceſſaires, & qui pourroient contribuer au bien & à la gloire de la Nation. Entre autres choſes il leur recommanda l'innocence des mœurs, & leur ordonna de n'avoir point de commerce avec les Nations de l'autre Continent, de peur que leurs vices ne corrompiſſent auſſi les Sevarambes. Cependant comme parmy les hommes vicieux on voit ſouvent briller de grandes vertus, ſoit dans la Poli-

qu'

que, soit dans les Sciences, ou dans les Arts; Sevarias trouva qu'il n'étoit pas avantageux, fuyant leurs vices, de mépriser leurs vertus, & de négliger les bons exemples, & les belles inventions qu'on peut tirer des Chinois, & des autres peuples de vôtre Continent. C'est pourquoy il ordonna qu'on enseigneroit publiquement la langue Persienne, qu'on envoyeroit de temps en temps en Perse des gens qui la sceussent déja bien parler, & que de-là ils pourroient voyager dans les autres Païs, pour y remarquer tout ce qu'il y avoit de considerable, afin que de toutes ces remarques on en pût tirer ce qu'il y auroit de bon & de propre à l'usage de nôtre Nation. Cela s'est toûjours observé depuis le premier établissement, & s'observe encore; de sorte que par le moyen des personnes que nous envoyons en Asie & en Europe, sous le nom & sous l'habit de Persans, nous aprenons de temps en temps tout ce qui se passe chez les plus illustres Nations de vôtre Continent, nous en sçavons les langues, & en tirons toutes les lumiéres dans les Sciences, les Arts & les mœurs, que nous jugeons pouvoir contribuer à la félicité de nôtre Etat. Voila en peu de mots ce

que j'ay crû vous devoir dire pour vôtre ſatisfaction & pour faire ceſſer vôtre étonnement.

Après cette converſation, Sermodas me dit, qu'il nous meneroit voir l'Armée le jour ſuivant, & que c'étoit une choſe très-digne de nôtre curioſité. Le lendemain Braſindas nous fit avertir, de nous preparer à le ſuivre au Camp. Il vint luy-même peu après, & nous mena déjeûner avec luy. Il me dit d'envoyer querir ceux de mes Officiers que je voudrois prendre avec moy pour aller voir l'Armée, & de luy en faire ſçavoir le nombre, afin qu'il donnât ordre pour autant de Chevaux ou de Bandelis qu'il leur en faudroit. Il ajouta que je ne devois pas me mettre en peine des montures, parce qu'il en avoit plus de cent toutes prêtes, & qu'il en pouvoit avoir trois fois autant dans moins d'une heure s'il étoit néceſſaire.

Il dit cela d'un air un peu fier, & qui marquoit outre l'abondance du pays, l'autorité qu'il avoit ſur toutes choſes.

En effet, il n'eſt point de Monarque plus abſolu que le ſont les Gouverneurs de toutes les Villes de cette Nation, ou tout

tous les biens & les intérêts publics sont commis à leur conduite, & où leurs ordres sont ponctuellement observez, pourveu qu'ils soient selon les Loix établies.

D'abord que Brasindas eut achevé de parler, j'envoyay Maurice pour avertir tous mes Officiers, qui ne tarderent pas à venir, & qui furent menez dans une autre chambre, pour déjeûner. Nous descendimes ensuite dans la cour, où nous trouvâmes un chariot attelé de six grands Chevaux noirs, plusieurs Chevaux de selle, & autant de Bandelis. Le Bandelis est un animal plus grand & plus fort qu'un Cerf, mais le corps n'en est gueres different, & sa tête est presque semblable à celle d'une Chevre; il a de petites cornes blanches & transparentes, & une grosse touffe de crin noir, court & frisé entre les deux cornes; il n'a point de crin au cou, & n'a qu'une petite queuë courte & touffuë; son poil qui est fort ras, reluit comme celuy des Chevaux bien pansez, & l'on en void de diverses couleurs. Il se nourrit d'herbes, de foin, de feüilles d'arbres, de grain, & de diverses racines qu'on luy donne. Il a le pied comme un Mulet, & on le ferre comme nous ferrons les Chevaux, qui luy cedent de beau-

coup en viteſſe & en agilité On luy fait porter la ſelle & une eſpèce de bride legére ſans mords : mais au lieu de cela on luy met un fer dentelé ſur le nez, qui le bleſſe quand on tire les reines, & qui le fait arrêter d'abord ; car c'eſt un animal fort doux & fort traitable.

Braſindas nous fit entrer, Sermodas, Van de Nuits & moy dans ſon chariot, ſes gens & les miens monterent ſur des Chevaux ou des Bandelis ; & de cette ſorte nous allâmes tous enſemble vers le Camp, ſuivant le cours du Fleuve & des montagnes, qui s'abaiſſoient peu à peu vers la plaine, au pied deſquelles nous trouvâmes l'Armée, campée au bord d'un Ruiſſeau, qui deſcendant de ces montagnes, entouroit le Camp puis s'alloit rendre dans le Fleuve. On commençoit de mettre les Soldats en Bataille quand nous y arrivâmes, & dans moins d'une heure toute l'Armée fut ſous les armes, avec une promptitude admirable. Elle étoit toute ſur une ligne, & pouvoit être environ de douze mille perſonnes. Je n'oſe pas dire d'hommes, parce que les Femmes en faiſoient plus d'un tiers ; mais c'étoient des Femmes guerriéres, qu'on voyoit ſou-

sous les armes, & qui firent l'exercice avec autant d'adresse & de bonne grace qu'aucun des hommes, & même avec plus d'exactitude. Il y en avoit à pied & à cheval, le tiers de l'Armée étoit de Cavalerie, composée de Femmes pour la plupart; toute cette Armée étoit divisée en trois sortes de gens, qui faisoient bande à part, & qui avoient trois Camps séparez par une palissade entre-deux. Les hommes mariez occupoient avec leurs Femmes le Camp du milieu; les Filles celuy de la droite; & les Garçons la gauche, le même ordre étoit observé dans la Ligne, lors qu'ils étoient sous les armes. J'ay déja dit que suivant les Loix des Sévarambes, toutes les Filles sont obligées de se presenter en mariage dès qu'elles ont atteint l'âge de dix-huit ans, & les Garçons celui de vingt-&-un. L'on peut juger facilement par là que l'aile gauche de l'Armée étoit composée de personnes qui étoient toutes à la premiére fleur de leur âge & de leur beauté. Aussi je ne croi pas qu'on puisse rien voir de plus charmant que cette aimable jeunesse, qui outre la beauté naturelle de cette Nation, avoit une adresse & une grace extra-

ordinaire au maniment des armes, à quoy elle eſt exercée depuis l'âge de ſept ans. Les Filles Cavaliéres étoient toutes montées ſur des Bindelis, & étoient armées de piſtolets & d'épées ſeulement. Elles portoient un caſque ombragé de plumes, avec une aigrette ſur le milieu, ce qui leur rendoit la mine fiére, & donnoit un nouvel éclat à leur beauté. Elles avoient des cuiraſſes légéres de fer blanc, ou de cuivre blanchy, & depuis la ceinture juſques un peu au deſſus du genouil, elles étoient couvertes d'une eſpéce de robe fenduë ſur le derriére & ſur le devant, qui couvroit leur calçon, & laiſſoit voir leur jambe dans une botte courte, qui ne leur venoit que juſqu'au genouil. Celles qui étoient à pied ſe ſervoient de la picque ou de l'arc, elles étoient plus fortes, plus robuſtes, & même moins jeunes que celles qui étoient à cheval. Les Picquiéres étoient vêtuës comme les Cavaliéres, hormis qu'elles n'avoient point de bottes, & qu'au lieu de deux piſtolets, elles n'en avoient qu'un, qu'elles portoient pendu à la ceinture au deſſus de l'épée. Les Archéres n'avoient ny caſque ny cuiraſſe, mais au lieu de cela des bonnets verts, comme tout le reſte de leur

leurs habits, qui étoient une espèce de symarre, qu'elles retrouſſoient, & qu'elles lioient avec une ceinture, laiſſant voir leur calçon & leur chauſſure, qui étoient de la même couleur. Elles avoient pour armes leur arc & leur carquois plein de fléches, leur épée au côté, & un piſtolet de ceinture comme les Picquiéres. Il n'y avoit que deux Regimens de ces Filles à pied, & autant de celles qui étoient à cheval.

Les jeunes hommes étoient tous montez ſur de grands Chevaux, portoient des caſques & des cuiraſſes de fer, ſemblables à celles qu'on porte en Europe, & étoient armez de mouſquetons, de piſtolets & de ſabres, tout comme nôtre Cavalerie, leurs bottes étoient de même ſans aucune difference. Il y en avoit un eſcadron armé de lances & de rondaches, ceux-là étoient employez à rompre la Cavalerie ou l'Infanterie des ennemis, ſe couvrant de leurs rondaches, & rompant les rangs par l'impétuoſité de leur courſe. Ils étoient montez ſur les plus forts Chevaux, chacun d'eux portoit un fantaſſin derriére luy, armé ſeulement d'une épée & d'un piſtolet, & qui pouvoit ſauter ſur la croupe de ſon Cavalier, ou en deſcendre avec

beaucoup de facilité. Leur Infanterie conſiſtoit en Picquiers, Hallebardiers & Mouſquetaires; il y avoit auſſi des Archers armez comme les Femmes, ſans preſque aucune difference. Les gens mariez étoient auſſi diſtinguez en Infanterie & en Cavalerie, & armez de même que les autres; l'on pouvoit en connoître la difference à leur âge, & à la couleur de leurs habits. Ils étoient tous montez ſur des Chevaux, & les Femmes ſur des Bandelis, chacun avoit ſa Femme à ſon coté, il en étoit de même de l'Infanterie.

On voyoit dans chaque Régiment des drapeaux & des étendards ſemblables aux nôtres; les Tambours, les Trompettes, les Timballes, les Cornets, les Fifres, & les Haut-bois y faiſoient des concerts guerriers capables de donner du courage aux moins réſolus. Dès que l'Armée fut rangée en bataille, Salbrontas, qui en étoit le Général, accompagné de pluſieurs de ſes Officiers, vint trouver Braſindas, & lui fit ſon compliment, puis il vint en faire autant à Sermodas, & s'étant entretenu quelque temps avec luy, ils vinrent tous deux vers nous; ce Général après avoir ſalué toute nôtre Com-

pa-

pagnie par une petite inclination du corps, s'avança vers moy, comme pour me parler. Sermodas me fit signe d'aller au devant de luy; ce que je fis, & je le saluay, me baissant jusques au pommeau de la selle de mon Cheval; car nous étions tous sortis de chariot, & nous avions pris des Chevaux. Il me dit d'abord en Espagnol, qu'il avoit apris que j'étois le Chef des étrangers qui avoient fait naufrage sur les côtes de Sporoumbe; qu'il avoit oüy parler de nous, & de moy en particulier; qu'il sçavoit que j'étois homme de guerre, & que tant à cause de cela, que pour les loüanges que me donnoit Sermodas, il avoit déja conceu beaucoup d'estime pour moy; qu'il seroit bien-aise que je visse l'ordre de leur Armée pour luy en dire mon sentiment, & que pour cet effet il me prioit de marcher près de luy sur sa main gauche. En même temps il pria Brasindas & Sermodas de se ranger à sa droite, & de cette maniére il nous mena d'un bout de la ligne à l'autre, où il nous fit voir tout ce dont j'ay déja parlé. Il me dit de plus, qu'il avoit voyagé sept ou huit ans dans nôtre Continent, & veu diverses Armées en Europe & en Asie, & que la plu-

part de leur diſcipline venoit de ces pays-là.

Toutes ces troupes ſaluerent leur Général lors qu'il revenoit d'un bout de la ligne à l'autre & quand nous fumes vis à vis du Corps de bataille, on fit ouvrir tout d'un coup un Bataillon pour faire place à dix pieces d'Artillerie, qu'on tira pour le ſaluer ; la Mouſqueterie en fit autant à ſon tour : Après quoy la moitié des troupes ſe ſépara de l'autre, & fit une ſeconde ligne oppoſée à la premiére, comme ſi c'eût été deux Armées ennemies. Alors on commença l'exercice, & l'on donna une bataille feinte, avec beaucoup d'adreſſe, d'ardeur & d'exactitude. Les armes à feu tirerent avec de la poudre ſeulement, les piques, les hallebardes & les lances ne firent que ſe choquer un peu ; & les Archers & Archéres décocherent leurs flêches en l'air.

Je m'informai de Salbrontas pourquoy ils ſe ſervoient de flêches & de lances, dont nous avions abondonné l'uſage en Europe, comme d'une choſe de peu d'utilité. Vous en avez, me dit il, abandonné l'uſage par caprice plutôt que par raiſon ; car ſi vous en aviez bien conſideré

l'uſage

l'usage, vous en auriez retenu, sinon le tout, au moins une partie, comme nous avons fait icy. Nous nous servons de flêches pour mettre la Cavalerie en desordre dés le commencement du combat, & de lances pour l'achever de rompre quand nos Archers y ont mis la confusion. Pour deux coups de mousquet qu'on tire, on décoche dix flêches, & ces armes qui ne tuent pas les Chevaux, les blessent & les irritent si fort, qu'il n'est pas possible de les tenir dans les rangs. Il n'en faut que peu de blessez pour mettre tout un Escadron en desordre, & c'est alors que nos lances font miracle, en rompant tout à fait ceux qui ne sont en desordre qu'à demy. Il me dit encore plusieurs choses là-dessus, qui me firent admirer son bon raisonnement. Dès que l'exercice fut fini l'on fit venir au milieu des deux rangs trois jeunes Hommes, qu'on avoit surpris dans le Camp des Filles, où ils alloient voir leurs Maitresses pendant la nuit, & qui avoient déja franchy les barriéres quand on les prit. Ils ne voulurent jamais nommer les filles qu'ils alloient voir, quoi qu'on fit son possible pour le leur faire confesser, & voulurent souffrir seuls les châtimens que la disciplie

ne ordonne contre les fautes de cette nature, ſans y mêler leurs Maitreſſes, qui auroient ſouffert la même peine, ſi l'on eût pû les découvrir. Ils étoient tous trois deſarmez, nu-pieds, & nu-tête, & paſſerent à travers deux lignes en cette poſture. Toutes les jeunes filles, tant de Cavalerie que d'Infanterie, ſe ſeparant du reſte de l'Armée, firent une longue haye, tenant chacune une longue houſſine à la main, & les criminels furent obligez de paſſer au milieu de cette haye, où ils recurent un coup de chacune des filles; car il ne leur étoit pas permis de donner plus d'un coup chacune; & c'étoit bien aſſez pour faire beaucoup de mal à ces pauvres Amans, ſi elles euſſent toutes frappé bien fort: mais la plupart le faiſoient ſi doucement, qu'on voyoit bien qu'elles n'étoient pas ſi en colere qu'elles avoient fait ſemblant de l'être au commencement. Les Officiers qu'on avoit accuſez d'avoir manqué à leur devoir, ne furent pas châtiez, parce que l'accuſation n'étoit pas bien vérifiée, & que d'ailleurs ils en avoient appellé à Sevarminas.

Apres cette execution, Salbrontas nous

nous mena dans le Camp, nous fit voir ſa tente, qui étoit belle & grande, nous montra toutes les autres, & puis nous donna à dîner dans un Pavillon tendu près de ſa tente. Nous demeurâmes au Camp juſques au ſoir, occupez à conſiderer le bon ordre qu'on y obſervoit, & ſur tout la gentilleſſe & la beauté des Sevarindois & Sevarindoiſes, dont preſque toute l'Armée étoit compoſée. Sur le ſoir nous primes congé de Salbrontas, qui me dit qu'il me verroit plus à loiſir à Sevarinde; nous nous en retournâmes à la Ville, où nous arrivâmes un peu avant la nuit, & nous eûmes encore le temps de voir quelques reſtes des réjoüiſſances publiques: Car il y avoit une Fête ſolemnelle ce jour-là, à cauſe que la Lune étoit pleine, & que par tout l'Empire des Sevarambes il eſt jour de Fête au jour de pleine Lune, & lorſqu'elle eſt nouvelle. On paſſe ces jours-là en réjoüiſſances, ils s'exercent, à la dance, à la lutte, à la courſe, à l'eſcrime, & à l'exercice des armes; D'autres s'occupent à divers jeux d'eſprit, où ils font paroître leur éloquence & les connoiſſances qu'ils ont dans les Arts liberaux. Il y a dans Arkropſinde un Amphi-

phitheâtre ſemblable à celuy de Sporounde, quoi qu'il ne ſoit pas ſi grand, non plus que la Ville, qui n'a que quarante-huit quarrez en tout, mais elle eſt habitée par des gens beaucoup mieux faits que ceux de Sporounde.

Cependant les eaux des Torrents s'étoient preſque tout à fait écoulées, & le Fleuve n'étant plus ſi débordé qu'auparavant, nous reſolumes de partir le jour d'après. Braſindas ſçachant nôtre deſſein, fit aprêter les batteaux néceſſaires pour nous porter à Sevarinde. Nous partimes de bon matin, & deſcendimes ſur la Riviére à travers un beau païs, preſque tout uny, où nous remarquâmes de belles Villes, des Bourgs, & des quarrez bâtis en pluſieurs endroits du païs, qui eſt auſſi embelli de pluſieurs préries, champs, bois & Riviéres, dont je ne ſçaurois faire icy la deſcription. Il ſuffira de dire que je n'ay jamais veu de païs ſi bien cultivé, ſi fertile & ſi agréable que celuy-là. Sur le ſoir nous arrivâmes à une petite Ville de huit quarrez, nommée Manitde; Nous y repoſâmes cette nuit, & le lendemain nous remontâmes dans nos batteaux, & pourſuivimes nôtre voyage paſſant près de pluſieurs belles Villes, que nous

nous découvrions dans le païs, nous tenant debout ſur le tillac de nos batteaux, d'où l'un de nos hommes, qui étoit trop attentif à regarder, ſe laiſſa tomber malheureuſement dans la Riviére, & s'y noya avant qu'on pût luy donner aucun ſecours. Sur les quatre heures du ſoir nous arrivâmes à la pointe d'une Ile qui ſe fait au milieu du Fleuve par ſa ſéparation en deux branches, qui environnent cette Ile de tous côtez. Elle eſt bordée de murailles hautes & épaiſſes, & a près de trente milles de tour. Sa figure eſt preſque ovale, & ſa longueur eſt depuis la pointe, qui ſepare le Feuve juſqu'à celle où ſes deux branches ſe réüniſſent. Nous paſſâmes vers l'Orient de l'Ile, & environ les ſix heures du ſoir nous arrivâmes à la grande Ville, où nous trouvâmes une foule prodigieuſe de peuple, qui étoit ſorty pour nous voir deſcendre de nos batteaux. Nous mimes pied à terre ſur un très-beau Quay, & de là nous fûmes menez à travers de quelques ruës encore plus belles, à un quarré qu'on avoit deſtiné pour nôtre uſage. Nous y fûmes viſitez de la part de Sevarminas, par quelques-uns de ſes Officiers, qui nous firent beaucoup de careſſes, & qui nous di-

dirent que dans quelques jours on nous preſenteroit à luy.

Pendant que nous attendions le jour auquel nous devions comparoître devant Sevarminas, qui fut le neuviéme après nôtre arrivée à Sevarinde, Sermodas ſe tint le plus ſouvent avec nous dans le quarré qu'on nous avoit donné. C'étoit un bâtiment nouvellement conſtruit habité ſeulement par quelques eſclaves, que nous y trouvâmes, & ces mêmes eſclaves y avoient été mis quelques jours avant nôtre arrivée, ſeulement pour nous y ſervir; Nous y étions fort bien traitez, & nos Guides prenoient ſoin de nous inſtruire de la maniére dont nous devions nous gouverner avec tout le monde, & principalement devant le Vice-Roy, quand nous ſerions menez en ſa preſence. Sermodas qui étoit un très-honnête homme, & qui nous avoit pris en amitié, tâchoit de nous divertir tant qu'il pouvoit, tantôt par ſes ſages diſcours, tantôt par les diverſes promenades qu'il nous faiſoit faire, & toûjours par la bonne chére. Il nous fit voir ſes femmes & ſes enfans, tous grands & tous mariez, qui étoient au nombre de 13. qu'il avoit eus de trois femmes, dont l'une étoit morte, & les deux

deux autres étoient encore en vie. Quant à Carchida & Benoſcar nous ſçûmes qu'ils demeuroient dans les Iles du Lac, & qu'ils s'en retourneroient d'abord que nous aurions eu audience de Sevarminas.

La maiſon où nous demeurions étoit ſituée à l'un des bouts de la Ville vers le haut du Fleuve, & de-là nous voions les champs tout pleins d'arbres touffus plantez en ordre, qui faiſoient diverſes allées ſombres & fort agreables. Nous y faiſions ſouvent une promenade avec Sermodas, & diverſes perſonnes conſiderables de la Ville qui venoient nous voir par curioſité. Nous paſſions ainſi nôtre temps & Sermodas nous avertit le huitiéme jour que nous devions comparoître le lendemain devant le Vice-Roy & toute ſa Cour. Le matin étant venu on nous vint faire lever de bonne heure, & l'on nous mena à des bains placez dans nôtre quarré, où l'on nous ordonna de nous bien laver. On nous donna du linge blanc, & des habits neufs faits à fleurs de diverſes couleurs. Le mien étoit le plus riche, & l'on y remarquoit de l'argent tiſſu avec de la ſoye à peu près comme les toilles d'or & d'argent qu'on fait en Europe. On nous fit donner

ner à tous un rameau verd pour porter à la main, & nous aiant fait mettre deux à deux comme on avoit fait à Sporounde, on nous mena au travers de longues rues droites vers le Palais du Soleil. Ce jour-là étoit jour de Fête parmy les Bourgeois, ſi bien que toutes les ruës & les balcons étoient pleins de monde qui nous regardoient paſſer. Après avoir marché de cette maniére près d'une heure de temps, nous arrivâmes enfin dans un lieu ſpacieux, au milieu duquel nous vimes le Palais du Soleil tout bâty de marbre blanc, & orné de diverſes piéces d'architecture & de ſculpture de pluſieurs couleurs. Il eſt quarré comme tous les autres bâtimens, & n'a pas moins de cinq cens pas geometriques de front, & deux milles de circuit, grandeur prodigieuſe pour une maiſon. Il a douze portes de chaque coté, qui ſont poſées à l'oppoſite les unes des autres, de ſorte que l'on peut voir au travers de tout le palais par douze endroits differents. Outre ces douze portes, il y a un grand portail au milieu d'une grandeur exceſſive, & par où nous devions entrer.

Sermodas nous fit faire alte à la ver-

veuë de ce Palais magnifique, pour nous donner le temps d'en remarquer la beauté. Tous les ordres de l'architecture y sont admirablement bien observez, & ce grand corps de bâtiment est si riche & si majestueux, que je n'ay jamais rien vû qui en approchât. La description exacte d'un tel édifice rempliroit des volumes entiers, & demanderoit des gens habiles en Architecture pour s'en acquitter dignement. Craignant de n'y pas réüssir, & d'ennuyer mon Lecteur, je me contenteray de dire seulement que de toutes les descriptions que j'ay jamais leues, ou oui faire, il n'y en a pas une qui puisse me donner une idée si grande d'une belle structure, que celle que nous vimes réellement à Sevarinde. Quand nous eumes assez long-temps consideré ce superbe Palais, on nous fit marcher vers le grand Portail, à travers une haye de gens armez, & vêtus de robes bleuës comme à Sporounde. On nous fit arrêter quelque temps devant ce grand Portail, qui a deux cens quarante quatre colomnes de bronze ou de marbre de chaque côté, & plusieurs ordres de pilliers au dessus, entremêlez de diverses figures & statuës. Nous entrâmes par là dans une cour spacieuse, en-

environnée de portiques, ſoutenus de beaux pilliers de marbre fort hauts, & taillez de diverſes maniéres, le corps du bâtiment étoit blanc dans la cour comme au dehors du Palais. De cette cour on nous fit paſſer dans une autre toute de marbre noir, ornée de pluſieurs figures, & de beaux feüillages de couleurs differentes, enchaſſez dans le corps du bâtiment, qui comme j'ay dit, étoit de marbre noir fort luiſant & bien poly. Nous vîmes dans cette cour pluſieurs hommes en armes, vêtus de robes rouges, & rangez en haye comme les premiers.

De la cour noire on nous mena dans une de marbre de diverſes couleurs, ornée de pluſieurs ordres de piliers & de Statuës de bronze admirablement bien faites, & d'une grandeur extraordinaire. De-là nous montâmes par un large eſcalier peint & doré, & l'on nous fit traverſer une grande & belle ſalle, pour paſſer dans une autre encore plus belle, & enfin dans une fort longue gallerie, ornée des deux côtez de Statuës d'hommes & de Femmes fort artiſtement élaborées. De cette gallerie nous entrâmes, en traverſant une ſalle, dans une autre, dont le ſol étoit couvert d'un riche tapis. Ce fut là qu'on

qu'on nous fit arrêter, quelque temps, avant que d'entrer dans une salle plus grande & plus magnifique que toutes celles que nous avions veues. On y avoit brûlé des parfums, & divers instrumens de musique y jouoient fort mélodieusement. Nous y demeurâmes quelque temps, admirant la beauté du lieu avant qu'on tirât un rideau vers le fond de la salle, qui s'étendoit en demy cercle, comme le Chœur de nos Eglises. Ce fut dans cet endroit que nous vîmes Sevarminas, élevé sur un haut Thrône d'yvoire, & vêtu d'une grande robe de toille d'or. Il avoit autour de sa tête une gloire ou une ombelle faite en rayons, & toute éclatante de diamants & d'autres pierres precieuses : A ses côtez étoient placez deux rangs de Sénateurs vêtus de pourpre, avec une écharpe de toille d'or qui leur pendoit sur l'épaule. Ils étoient douze de chaque côté du Thrône, & l'on voyoit au dessous d'eux un autre rang de trente-six personnages, vêtus de la même maniére, excepté que leur écharpe n'étoit que de toile d'argent. Nous demeurâmes-là quelque temps à considerer avec étonnement cette assemblée pompeuse, jusques

à

à ce que deux perſonnes de celles qui étoient dans le parterre au dela d'un baluſtre bas, qui fermoit l'entrée du Chœur, vint dire à Sermodas de nous faire avancer. Nous marchâmes trois pas, & fimes une profonde révérence, après on nous fit avancer encore trois pas, & nous nous inclinâmes juſques à terre: alors on nous mena juſques à la baluſtrade, où nous nous proſternâmes & baiſâmes trois fois la terre. On fit ranger mes gens derriére moy, & Van de Nuits & Maurice ſe tinrent à mes côtez quand on nous commanda de nous lever & de nous tenir droits ſur nos pieds. Sermodas s'avança tout contre le baluſtre, raconta à Sevarminas tout ce qui nous étoit arrivé, & me faiſant avancer vers luy, il me prit par la main, & luy dit que j'étois le Commandant des autres Etrangers. Alors Sevarminas me fit un ſigne de la tête, & me fit dire que moy & mes gens étions les bien-venus dans les Etats du Soleil, & qu'il étoit fort ſatisfait de nôtre conduite paſſée: Qu'il eſperoit que nous ferions toûjours de mieux en mieux, & que nous nous conformerions aux Loix du païs: qu'en le faiſant nous pouvions être aſſeurez de

de sa protection, de sa bienveillance, & des favorables regards de leur Roy glorieux, qui void toutes choses, & à qui rien n'est caché. Que cependant il nous exhortoit à nous conduire toûjours par les ordres de Sermodas, auquel il avoit ordonné de nouveau d'avoir un soin tout particulier de nous.

Après ces paroles il nous congedia, se tenant sur son Trône luy & ses assesseurs jusques à ce que nous fûmes hors de la salle. On nous fit sortir du Palais au travers d'autres chambres & d'autres galleries que celles par où nous avions passé, & nous passâmes par le portail opposé à celuy par où nous étions entrez : nous retournâmes ainsi chez nous au travers de nouvelles ruës, dans le même ordre que nous étions venus.

Nous demeurâmes encore dix jours dans cet état sans autre occupation que celle de nous divertir & de nous promener de tous côtez, pour voir la Ville & les environs. Mais enfin Sermodas nous prit un jour à part, moy Van de Nuits, Deveſe & Mauriée, & nous dit, qu'il étoit temps après un si long repos que nous & nos gens nous attachassions à quelque ouvrage pour nous ga-

garantir des maux où nous pourroit jetter la fainéantiſe ; & que ſi nous voulions ſuivre ſon conſeil, nous examinerions tout nôtre monde, pour voir dequoy chacun étoit capable, afin de l'employer à ce qu'on le jugeroit le plus propre. Que ce qu'il en diſoit ne procédoit nullement d'envie, en les voyant vivre ſans rien faire, ny d'aucun eſpoir de gagner par leur travail, parce que ce ſeroit au profit de la Nation qui les nourriſſoit, mais plutôt que c'étoit pour leur bien, & leur avantage, & de peur que leur oiſiveté ne fût de mauvais exemple aux Sevarambes, auſquels elle étoit defenduë par les Loix fondamentales de l'Etat.

Nous luy répondimes tout auſſi-tôt, que nous ne deſirions pas mieux que d'avoir chacun ſon employ, & de faire comme les autres en toutes choſes, que ſeulement nous le prions d'excuſer notre ignorance juſques à ce que nous fuſſions mieux inſtruits des Coutumes & des Loix du païs. Que cependant il pouvoit nous ordonner ce qu'il lui plairoit, & que nous tâcherions de lui obeïr en toutes choſes. Hé bien, dit-il, nous vous employerons tous ſans trop vous fatiguer, & ſans même vous ſéparer, &

vous

vous, vos femmes & vos enfans pourrez demeurer ensemble tant que vous voudrez sous le même Gouvernement où vous êtes. Alors se tournant vers moy, il me dit que j'avois si bien gouverné mes gens, que ce seroit une injustice que de m'ôter mon autorité, & que pour me la continuer Sevarminas me faisoit Osmasionta, c'est à dire, Gouverneur de l'Osmasie ou bâtiment quarré où nous étions logez, & que je pourrois choisir entre mes gens tels Officiers que je voudrois pour m'aider dans mon nouveau Gouvernement. Il ajoûta qu'il nous instruiroit des Coutumes & des Loix du païs, & qu'on auroit beaucoup de charité pour excuser les fautes que nous viendrions à commettre par ignorance: Mais qu'il nous conseilloit, affin que nous pussions vivre avec plus de contentement dans le païs, & converser avec tout le monde, d'en apprendre la langue, que nous ne trouverions pas difficile, parce qu'elle étoit fort méthodique & fort reguliére. Que pour cet effet il nous donneroit des Maîtres qui tous les jours nous donneroient une leçon à de certaines heures; que pour nous donner plus de loisir pour nous attacher à cette étude, il ne nous ordonneroit de tra-

vailler que ſix heures du jour, pendant les premiéres années, quoi que les habitans naturels du païs fuſſent obligez d'en donner tous les jours huit au travail. Il nous dit de plus, qu'il y avoit beaucoup de Fêtes dans l'année où l'on avoit des ſpectacles & des divertiſſemens ordonnez pour le public, & qu'ainſi le travail ne ſeroit pas fâcheux étant mêlé de beaucoup de récréations, & de jeux agreables, qui donnoient du relâche au corps & à l'eſprit.

Quand il fut ſorti nous examinâmes nôtre monde, nous trouvâmes qu'il y en avoit quelques-uns capables d'exercer les divers métiers qu'ils avoient apris en Europe. Tous les autres étoient gens de Marine, mais aſſez robuſtes, & propres à porter des fardeaux, ou à labourer la terre. Nous avertîmes Sermodas, qui nous dit qu'on devoit bien-tôt poſer les fondemens d'une nouvelle Oſmaſie proche de la nôtre, & qu'il y auroit là de l'employ pour tout nôtre monde. Que cependant nous euſſions à les diſtribuer par douzaines, pour mettre un Douzenier à chacune, c'eſt à dire un Officier qui eût de l'autorité ſur eux pour les conduire dans le travail. Que nous euſſions auſſi ſoin de régler les affai-

ri

res du dedans, sans nous mettre en peine des vivres, des habits, ny des outils ou instrumens nécessaires à nôtre travail, parce que tout nous seroit fourny quand nous en aurions besoin. Et afin que nous pussions faire toutes choses selon l'ordre établi dans le païs, il nous donna un modelle du Gouvernement des autres Osmasies. Selon ce modelle-là, je fis Van de Nuits & Devese mes Lieutenans, ou Derosmasiontas, & partageay tous les autres par douzaines établissant sur chacune un Douzenier. Pour la cuisine & les autres offices du logis, nous ne nous en mimes pas en peine, parce que ne sçachant ny le langage ny les coutumes, nous n'aurions pû nous en bien aquiter. C'est pourquoy Sermodas commit à cela un Sevarambe, nommé Farista, qui prenoit soin de tout le ménage, & qui commandoit à nos Esclaves.

Après avoir ainsi reglé nos affaires, on commença de bâtir l'Osmasie, dont Sermodas nous avoit parlé, & j'y menay tout nôtre monde pour la premiére fois. Nous y fumes receus par le Maître Architecte, nommé Posterbas, auquel Sermodas nous recommanda. Celuy-cy employa nos gens à diverses manœuvres, comme à porter

des fardeaux, à rouler des pierres, & à d'autres ouvrages de cette nature, où nous allions travailler tous les jours à des heures reglées. Pour moy je n'y allois que quand je voulois, j'y envoyois tous les jours un de mes Lieutenans, qui ſe tenoit là pour voir travailler ſes gens, & leur donner les ordres; & j'y allois moy-même d'ordinaire une fois en cinq jours pour montrer bon exemple.

Cependant je m'attachay à l'étude de la Langue du pays, & comme je la trouvay fort facile, ainſi que m'avoit dit Sermadas, j'en compris tous les principes dans trois ou quatre mois, & dans une année je ſçus m'expliquer paſſablement bien. Pluſieurs de nos gens l'aprirent auſſi, mais la plupart n'y faiſoient pas de grands progrès, bien que tous en aprinſſent un peu pour s'en ſervir dans les choſes les plus néceſſaires au commerce de la vie. Nous avions tous des Femmes, & nous leur fimes des Enfans à la plupart, j'eus permiſſion d'en avoir juſques à trois, & mes Lieutenans deux.

Cependant quand j'eus une fois ſurmonté les premiéres difficultez de la Langue, j'y fis de ſi grands progrès en peu

peu de temps que dans trois ans je la parlois presque aussi bien que ma Langue naturelle : Cela me servit infiniment pour m'introduire dans la compagnie des Sevarambes, & pour observer leurs mœurs & leurs coutumes. Ils ont comme nous des Livres imprimez, quoy qu'ils n'en ayent pas un grand nombre comme nous en avons, mais tous ceux qu'ils ont sont très bons dans leur genre ; car ils n'en souffrent que de bons chez eux. J'en leus quelques-uns qui traitoient de leur Philosophie, de leurs Mathematiques, de leur Rethorique, de leur Histoire, & divers autres, mais je mattachay principalement à lire l'Histoire de ces peuples, & celle de l'établissement de Sevarias premier Legislateur des Stroukarambes; car c'est ainsi qu'ils s'appeloient avant sa venuë. Je m'attachay encore à la lecture de leurs Loix, & à la connoissance de leur Religion, & de leurs Coutumes, dont je rendray compte du mieux que je pourray dans la suite de cette Histoire, que je commenceray par celle de Sevarias, avant lequel tous ces peuples étoient barbares & grossiers comme le sont encore aujourd'huy tous les Australx de leur voisinage, & je pense même de tout ce Continent. On a écrit plusieurs

choſes de ce grand homme, mais je ne parleray icy que de celles qui ont le plus de rapport à ſon établiſſement, ou qui peuvent le mieux faire voir par quels moyens il parvint au degré de ſageſſe & de vertu où il étoit déja parvenu avant ſon arrivée aux terres Auſtrales. Sans doute les malheurs de ſa maiſon, ſes ſouffrances & ſes voyages n'y contribuerent pas peu; & l'on void rarement beaucoup de lumiéres dans la ſcience du monde, parmy ceux qui ont toûjours vécu à leur aiſe chez eux, ſans jamais éprouver les rigueurs & l'inconſtance de la Fortune, & la malignité des hommes. Sevarias avoit de grands dons de nature; ſon éducation fut excellente & toute extraordinaire de celle qui ſe donne en ſon pays, ſes ſouffrances encore & ſes voyages ne contribuerent pas peu aux lumiéres de ſon eſprit; ſi bien qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avec tous ces avantages il ſoit parvenu à une ſi haute ſageſſe, & qu'il en ait donné des marques ſi éclatantes dans le grand Theâtre où la Fortune l'avoit élevé.

Quant à la Ville de Sevarinde, qui porte ſon nom, on peut dire que c'eſt la plus belle Ville du monde, ſoit qu'on en

juge

juge par sa situation, & le terroir fertile qui l'environne, ou que l'on considere la beauté du climat, & l'air salubre du Païs où elle est bâtie, avec l'ordre & la magnificence de ses bâtimens, & la bonne police qu'on y observe.

Elle est située dans une Ile, qui a près de trente milles de circuit, & qui se forme au milieu d'un très-grand Fleuve, où se déchargent plusieurs autres Rivières. Cette Ile est ceinte d'une épaisse muraille, qui la fortifie tout alentour, de sorte qu'il est presque impossible d'y faire descente sans la permission des Habitans, quand on auroit la plus grande Armée du monde. Le terroir en est extrémement fertile, & produit une prodigieuse quantité de fruits excellens : toutes les terres d'au-delà du fleuve sont aussi d'une merveilleuse fertilité à plus de vingt lieuës à la ronde. L'air y est extrémement sain, & le climat fort beau, étant environ au 42. degré de Latitude Méridionale.

Elle est bâtie au milieu de l'Ile, sa figure est quarrée, & contient outre son Palais, qui est au centre de la Ville, deux cens soixante-sept Osmasies ou

bâtimens quarrez, pleins d'Habitans. Chacune de ces Oſmaſies qui contient plus de mille perſonnes logées à leur aiſe, a cinquante pas Geometriques de front, & quatre grandes portes oppoſées l'une à l'autre, avec une grande cour au milieu remplie de verdure. Ses murailles ſont d'une eſpèce de marbre ou de pierre blanche, qui ſe polit fort bien, & les maiſons ont toutes quatre étages de hauteur.

Dans toutes les ruës, qui ſont fort droites & fort larges, on void des piliers de fer qui ſoutiennent de larges balcons, ſous leſquels on marche à couvert de la pluye & du Soleil. Tous ces balcons ſont garnis de beaux vaſes remplis de terre, où croiſſent diverſes fleurs & divers arbriſſeaux, qui ſont comme autant de petits jardins contre les fenêtres. Au dedans des Oſmaſies tout alentour de la cour ſont de pareils balcons & de ſemblables jardins, & de la verdure au milieu de la cour, où l'on void une fontaine & un jet d'eau au centre de la fontaine & de la maiſon. Cette eau vient du haut du toict, on l'y fait monter d'ailleurs, pour éteindre le feu en cas de néceſſité, de-là elle ſe diſtribuë dans les bains,

dans

dans divers offices, dans tous les appartemens, & enfin dans la fontaine du parterre par divers tuyaux qu'on a mis en plusieurs endroits pour cet usage. On lave les ruës de la Ville quand on veut, & l'on pourroit y mettre trois pieds d'eau si l'on vouloit ; ce qui se void rarement dans un terrain élevé comme celuy-là, & qui n'a rien du marécage. On peut marcher sur les toicts des Osmasies, & en faire le tour, comme aussi faire courir l'eau tout à l'environ. Dans les grandes chaleurs de l'Eté on tend des toiles sur les ruës aussi haut que les tuiles des maisons, ce qui les rend fraiches & sombres, & preserve les passans des rayons du Soleil, si bien qu'on n'y est presque pas incommodé de la chaleur. On en fait de même dans les cours, & pour cet effet on attache des poulies aux murailles où l'on passe des cordes attachées aux tentes, & par ce moyen on les éleve en haut, pour empêcher les rayons du Soleil de donner contre les murailles, & de les échauffer. Toutes ces commoditez font que bien que l'Eté soit fort chaud dans tout le pays, néanmoins il n'est point incommode dans Sevarinde, & je puis dire

que je n'en ay paſſé en aucun endroit de l'Europe où il fût moins fâcheux que dans cette Ville, où l'on void par tout de l'eau, de l'ombre, des fleurs & de la verdure.

Les principaux ornemens de la Ville ſont le Palais, & le Temple du Soleil, l'Amphitheâtre & le Baſſin, qui eſt au bout de l'Ile; mais comme l'Ile même eſt toute environnée de fortes murailles, on la prendroit aiſément pour une Ville.

Sevarinde eſt ſituée au milieu de cette Ile, & cette Ile eſt preſqu'au milieu des terres qui apartiennent à la Nation: Car on a pour maxime, de ne s'étendre que peu à peu & cela aux environs de la Ville Capitale, à meſure que le peuple s'augmente. Il eſt vray qu'on compte depuis la Mer juques aux dernieres Oſmaſies au deſſous de Sevarinde tout le long du fleuve, près de cent cinquante lieuës. La plupart de ce païs eſt habité par les Sevarambes preſque comme une ligne: mais ſi l'on prend la traverſe à vingt lieuës de chaque côté de l'Ile, on ne voit plus que de grandes forêts, habitées ſeulement par des Lyons, des Ty-

gres

gres, des Erglantes, des Cerfs, des Bandelis, & d'autres bêtes sauvages: Ces forêts appartiennent aux Sevarambes, à près de cinquante lieuës de chaque côté de leur Capitale, & encore plus loin, tout le long du fleuve en tirant vers la Mer, & il y a bien quarante lieuës en montant vers Sevaragondo, qui est la premiére Ville de Savarambe, sur le haut des montagnes en venant de Sporounde. Tout le païs au delà des monts sur le rivage de l'Ocean, où demeuroient autresfois les Prestarambes, n'est habité que jusques aux petites Iles du Lac, où Maurice & ses compagnons furent pris, encore n'est-ce que sur le chemin de Sporounde à Sevarinde; car Sevarias ayant rassemblé tous ces peuples qui étoient dispersez dans les bois, où ils ne vivoient, que de chasse, de fruits sauvages, & de quelques légumes, & leur ayant apris à cultiver la terre à la maniére de nôtre Continent, il leur en falut beaucoup moins occuper, parce qu'un arpent bien cultivé leur rendoit plus de fruits que cinquante arpens cultivez à leur maniére. Ils se serrérent donc autour de Sevarinde au commencement, & de-là ils se sont

peu à peu répandus tout aux environs à près de vingt lieuës ſur les côtez du Fleuve, & à près de trente au deſſous de la Ville du côté de la Mer du Sud, où ils s'habituent plus volontiers qu'aux autres endroits, à cauſe de la commodité du Fleuve & des autres Riviéres qui s'y déchargent. Ils font ſouvent de nouvelles Colonies ; car ils multiplient beaucoup, & l'on compte déja dans toutes leurs terres près de cinq mille Oſmaſies, ramaſſées en Villes ou en Bourgs, ou diſperſées en divers endroits du païs, trois en un lieu, deux en un autre, mais on en void auſſi de toutes ſeules.

Toutes les terres cultivées y ſont, comme j'ay déja dit, d'un grand raport, tant par leur fertilité naturelle que par l'induſtrie des Habitans qui n'en peuvent ſouffrir d'inutiles autour de leurs habitations, & qui n'épargnent ni ſoins, ni peines, pour fertiliſer juſques aux lieux les plus ſtériles, ſur tout aux environs de Sevarinde. Pour cèt effet ils ont creuſé divers canaux à travers leurs plaines, pour arroſer par tout, les lieux arides, & d'autres pour deſſécher les terres marécageuſes. Il y a deux endroits proche de Sevarinde, où ſe remarquent, agreablement

ment en cela les effets de leur labeur & de leur industrie.

L'un est à trois milles au dessous de la Ville, & dans la même Ile où elle est bâtie, où l'on void de très belles préries, & des allées d'arbres fort touffus.

Avant l'arrivée de Sevarias, ce lieu presentement si beau, n'étoit qu'un marais bourbeux & puant, qui ne produisoit que des roseaux; mais par le moyen des canaux qu'ils y ont creusez, & de la grande quantité de terre qu'ils y ont portée, ils en ont fait un terrain très-fertile & très-agréable.

L'autre endroit est au delà du Fleuve du côté d'Occident à six ou sept milles de la Ville. Ce n'étoit autrefois qu'une grande plaine sablonneuse, où rien ne croissoit; Mais par le moyen des Riviéres qu'on y a conduites par des Canaux, & par une invention qu'ils ont trouvée de dissoudre le sable, de l'engraisser & de le convertir en bonne terre, les Sevarambes ont fait de cette plaine un des plus beaux & des plus fertiles lieux du monde; Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces sables ainsi dissous & engraissez par les moyens dont ils se servent sans presque aucune

peine, au lieu de s'amaigrir par les fréquentes récoltes qu'on en tire, deviennent toûjours plus gras & plus fertiles. Il y a une infinité de terroirs ſablonneux dans nôtre Europe qui ne ſervent de rien, & que l'on pourroit rendre très-féconds & très-profitables, ſi l'on avoit cette invention. Je la trouvay ſi merveilleuſe, que je ne fus jamais content que je n'en euſſe appris le ſecret, ce qui ne me fut pas fort difficile, d'abord que j'eus appris la langue du Païs, parce que les Sevarambes, qui ne ſont guidez par aucune avarice particuliére, & qui ne ſont riches qu'avec l'Etat, ne font nul myſtére des choſes de cette nature. J'eſpere de publier cette invention en Europe ſi jamais j'y arrive, & que j'y trouve des perſonnes aſſez raiſonnables, & aſſez puiſſantes pour vouloir entreprendre de tels Ouvrages où la dépenſe n'eſt pourtant pas fort grande, & dont les profits ne manquent jamais d'être très-conſiderables & très-avantageux au Public & aux particuliers.

Aprés avoir fait une deſcription ſuccincte de la Ville de Sevarinde, comme elle nous parut à notre arrivée, je croy qu'il eſt temps de traiter de l'Hiſtoire, des Loix & des Mœurs des Sevarambes,

en commençant par la Vie de Sevarias, que j'ay eu le loisir de lire assez souvent durant plusieurs années de séjour que j'ay fait dans Sevarambe, pour en remarquer ce qu'il y a de plus considerable & de descendre en suitte à celle de ses Successeurs.

HIS-

HISTOIRE DE SEVARIAS,

LEGISLATEUR DES SEVARAMBES,

Premier Vicerov du Soleil, & celle de ſes Succeſſeurs.

Ou troiſiéme Partie de l'Hiſtoire des

SEVARAMBES.

JE ſerois trop long ſi je raportois ici tout ce qu'on a écrit de la vie de ce grand homme, dont la ſage conduite & les actions admirables ont fait la matiére de pluſieurs volumes. J'en choiſirai ſeulement les endroits les plus remarquables & les plus eſſentiels à l'Hiſtoire de ce peuple heureux, qui croit devoir

voir toute sa félicité aux soins & à la prudence de ce Législateur incomparable. Il étoit Persan de nation & de fort ancienne origine, puis qu'il descendoit des Parsis, dont on voit encore plusieurs familles dans la Perse, qu'on distingue par ce nom des Tartares qui se sont emparez de cet ancien Royaume. Ces Parsis, qui sont les veritables originaires du païs, ont retenu plusieurs coutumes de leurs Ancêtres, dont celle d'adorer le Soleil & le Feu, est une des principales. Ils n'ont point embrassé le Mahometisme comme le Sophi & ses autres Sujets : De sorte que Sevarias étant né Parsis, il fut élevé dès sa plus tendre jeunesse dans la Religion de ses Peres. Il s'appelloit dans son païs SEVARIS AMBARCES, étant le fils aîné d'un Seigneur nommé Alestan Hosser Ambarces, qui parmy ceux de sa Religion étoit grand Prêtre du Soleil. Le lieu de sa naissance & de sa demeure n'étoit pas éloigné de cette partie de la Perse, qui s'étend le long du Golfe Persique. Sa Famille s'y étoit conservée avec éclat pendant toutes les guerres, malgré les persecutions des Tartares, jusqu'au tems de cet Alestan, qu'elle perdit beaucoup de son ancienne splendeur, par la malice des puissans en-

nemis, que l'envie lui avoit ſuſcités.

Les Sevarambes comptent le temps par Dinnemis, qui contiennent chacun ſept révolutions Solaires. Suivant leur ſupputation, pour l'accommoder à la nôtre, Sevaris nâquit l'an de grace 1395. & trente-deux ans après il fit ſa premiére deſcente dans les Terres Auſtrales; c'eſt à dire l'an 1427. qui eſt celui, où ces peuples ont établi leur principale époque.

Pendant les ſix premiéres années de ſon âge, Sevaris fut élevé parmy les femmes du Palais de ſon pere ſelon les mœurs & les coutumes de ſa Nation; Mais Aleſtan qui étoit un homme d'eſprit & très-habile dans l'Aſtronomie & dans toutes les ſciences receuës parmy les Parſis, ayant remarqué dans cet enfant tous les caractéres d'un naturel extraordinaire; qu'il obſervoit & vouloit imiter preſque tout ce qu'il voyoit faire aux autres, & que même il y réüſſiſſoit au-delà de tout ce qu'on en auroit pû eſperer dans une ſi tendre jeuneſſe, il reſolut de cultiver ſon eſprit avec ſoin, & de luy donner une éducation proportionnée à l'excellent génie qu'il faiſoit déja paroître. Il ſe porta d'autant plus facilement a cette réſolution, qu'il avoit la commodité de l'executer par le moyen

d'un

d'un de ſes eſclaves nommé Giovanni qui étoit homme de vertu, très-fidéle & très-ſçavant.

Ce Giovanni étoit Venitien de naiſſance, & Chrétien de Religion; il avoit déja ſervi Aleſtan trois ou quatre ans de ſuite, avant qu'il luy donnât la conduite de ſon fils. Quelque temps auparavant il avoit été pris par des Pirates, & puis acheté par quelques Marchands, qui le vendirent au grand Prêtre du Soleil. Il avoit naturellement de l'eſprit & de la vertu, & comme dés ſes jeunes ans on avoit eu ſoin de l'élever aux belles Lettres, il en avoit aquis une connoiſſance plus que mediocre, avant que ſon malheur lui eût fait perdre ſa liberté. Ses premiers Maîtres qui étoient des gens ignorans & groſſiers ne prirent pas garde à ſes bonnes qualitez: Mais Aleſtan, qui, comme je l'ay déja dit, étoit homme d'eſprit, connut bien-tôt le mérite de ſon eſclave & le traita avec tant de douceur & d'humanité, qu'il l'engagea par une forte inclination à préférer le ſervice d'un ſi bon Maître, à la liberté qu'il lui avoit ſouvent offerte, quoi qu'il eût une grande envie de le retenir dans ſa maiſon, pour lui donner la conduite de ſon fils. Quand donc Sevarias fut entré

entré dans la ſeptiéme année de ſon âge, Giovanni prit le ſoin de ſon éducation. Aleſtan après luy avoir donné toute l'autorité qu'il faut à un Gouverneur, ne luy ordonna pas ſeulement d'inſtruire ſon fils dans les Sciences & dans les Arts, mais encore de le former à la vertu, ſans quoy les lumiéres de l'eſprit ne ſont pas ſeulement inutiles, mais très dangereuſes. Il luy remit devant les yeux la douceur avec laquelle il l'avoit toûjours traité, & les marques particuliéres qu'il luy avoit ſouvent données de ſon eſtime & de ſa bienveillance; Enfin il luy dit, que pour derniére preuve de cete eſtime & de la confiance qu'il avoit en luy, il commettoit à ſa ſage conduite le plus précieux de tous ſes biens, qui étoit ſon fils. Giovanni receut avec un profond reſpect ces témoignages avantageux de la bonté de ſon Maitre, & s'attacha ſi fortement au ſervice & à l'éducation du jeune Sevaris, que dans peu d'années il luy fit faire des progrès extraordinaires dans l'étude des belles Lettres, & dans les exercices du corps, mais ſur tout dans la pratique de la vertu. Il eſt vray qu'il trouva un ſujet bien diſpoſé, car outre la douceur naturelle & l'inclination honnête qui paroiſſoit dans ce

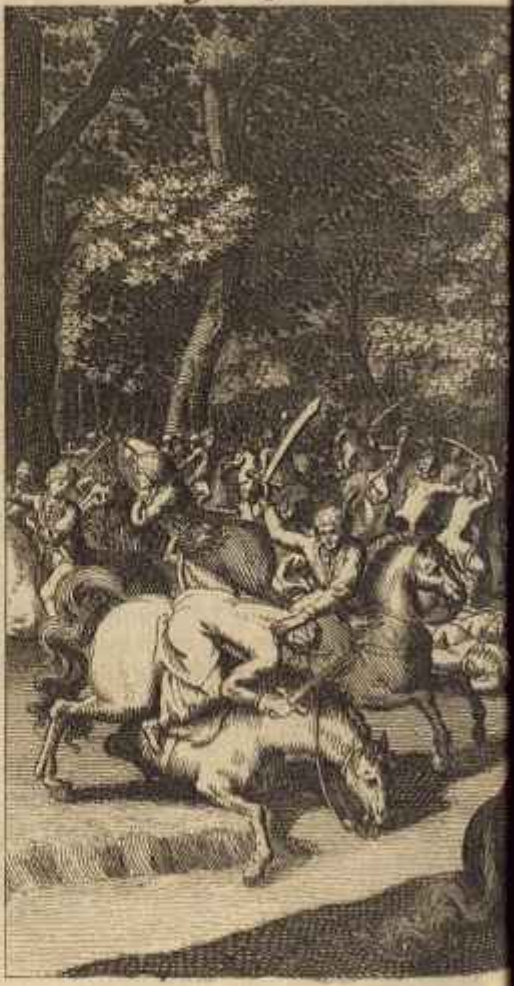
ce jeune Prince, il vit bien-tôt briller en luy un esprit vif, pénétrant & judicieux, accompagné d'une mémoire très-heureuse, ce qui se rencontre rarement dans une même personne. Il sceut si bien cultiver ces belles dispositions qu'à l'âge de seize ans, Sevarias sçavoit parfaitement la Langue Italienne, entendoit assez bien la Latine & la Greque, & avoit lû dans toutes ces Langues les Autheurs qui pouvoient le plus contribuer à polir son esprit, & le confirmer dans l'amour de la justice & de la sagesse. Outre ces belles qualitez de l'ame, il avoit toutes les parties du corps nécessaires à un honnête homme. Il étoit bien fait de sa personne, il avoit outre une taille riche, & un beau visage, une mine douce & majestueuse, qui le fesoit aimer & respecter en même temps de tous ceux qui le regardoient. Il joüissoit d'une santé ferme & son corps robuste & vigoureux, plein de force & d'agilité, le fit parfaitement bien reüssir dans tous les exercices qu'on lui fit apprendre.

Tant de qualitez éminentes le rendoient l'amour de ses parens, l'admiration & l'esperance des Parsis, & un objet d'envie aux ennemis de sa maison. Car la longue prospérité de sa Famille avoit suscité bien des

des envieux à son Pere, & luy en auroit suscité beaucoup davantage, si par son adresse & sa moderation, Alestan n'eût étouffé dans leur naissance, mille mauvais desseins, que plusieurs personnes jalouses de son bonheur avoient formé contre luy. Mais quelque sage & moderé qu'il fût, il ne put empêcher qu'un Seigneur de ses voisins ne luy fit plusieurs insultes, sous pretexte de quelques interêts qu'ils avoient à démêler ensemble. Comme leur haine s'augmentoit tous les jours par de nouveaux sujets, ils se firent enfin une guerre ouverte, & l'ennemi d'Alestan lui dressa diverses embûches pour le tuer, mais pas une ne reüssit.

Ces mauvais succès ne l'empêcherent pourtant pas de lui en dresser de nouvelles, jusques-là, qu'il vint un jour lui-même accompagné d'un grand nombre de Gens armez, attendre Alestan & son fils dans un bois, où ils étoient à la chasse.

Par bonheur un Seigneur Parsis de leurs amis les y étoit venu rencontrer, quoyqu'on ne l'eût pas invité; & comme il avoit amené beaucoup de monde avec lui, il fortifia extrémement le parti d'Alestan, qui sans cela auroit couru grand risque d'être



d'être accablé par le nombre de ses ennemis. Ils ne manquerent pas de se jetter sur luy & sur les siens une heure après qu'il fut arrivé dans le bois, où ils ne croyoient pas le trouver si bien escorté. Neanmoins comme ils étoient encore les plus forts en nombre, & qu'ils s'y étoient préparez de longue main, ils mirent d'abord les gens d'Alestan en desordre, & sans doute ils auroient poussé leur pointe plus loin, si le jeune Sevaris acompagné de son Gouverneur & de deux de ses domestiques, voyant le danger évident où étoit son pere, n'eût avec un courage héroïque & un bonheur extraordinaire, poussé son cheval au milieu de ses ennemis, & tué leur chef de sa propre main. La mort de ce chef & la valeur de ce jeune Prince jetterent l'étonnement & l'épouvante parmi ces assassins; si bien qu'Alestan ayant promptement rallié son monde pour aller secourir son fils, il n'eut pas beaucoup de peine à rompre & à mettre en fuite ceux qui purent échaper à son juste ressentiment.

Mais la joye que lui donna cette victoire ne fut pas de longue durée. Elle se changea bien-tôt en tristesse quand il vint à considérer les malheurs, où elle pourroit le

le précipiter luy & ſa Famille. Son ennemi étoit mort à la vérité, mais l'inimitié n'étoit pas éteinte; Il avoit laiſſé de puiſſans amis dans la Cour du Sophi & dans le païs même, qui devoient aparemment faire tous leurs efforts pour perdre Aleſtan, & ſon Fils. Ils étoient tous Mahometans, & par conſequent très-capables d'oprimer un Prince qui n'étoit conſiderable, que dans une Religion perſécutée, & par une Nation ſoumiſe à la loy d'un cruel vainqueur.

Toutes ces conſiderations, & ſur tout la crainte de voir périr ſon fils, qu'il aimoit plus que ſa vie, luy firent prendre la réſolution de l'éloigner, pour l'arracher à la vengeance de ſes ennemis. Sans perdre donc un tems qui lui étoit précieux, il fit venir Sevarias & Giovanni dans ſon cabinet, après leur avoir fortement repreſenté le déplorable état de ſes affaires, & le danger qui les menaçoit, il dit au Gouverneur, que comme ſon fils avoit receu de luy ſon éducation, & qu'après ſon Pere il étoit obligé de le conſiderer comme l'homme du monde auquel il devoit le plus de reſpect & de reconnoiſſance, auſſi pouvoit-il raiſonnablement attendre de luy plus d'affection & de fidélité

que

que d'aucun autre ; Que depuis treize ou quatorze ans qu'il étoit dans sa Famille il avoit donné des preuves si claires de son zele, & de sa prudence, que ce seroit pécher contre la raison & contre la justice de ne pas avoir une entiére confiance en luy. Que comme jusques alors, il avoit eu la conduite de son fils, il étoit juste qu'il eût encore le soin de sa personne durant le reste de sa jeunesse ; & qu'enfin les liens qui les attachoient l'un à l'autre étoient si forts, que rien ne devoit les rompre, ni même les relâcher.

Vous avez, dit-il, *Fidelle Giovanni, cultivé jusques icy cette jeune plante ; mais vous n'auriez rien fait encore, si lors qu'elle commence à porter des fruits & à remplir nôtre esperance vous ne la sauvez du danger qui la menace. Je vous la remets donc entre les mains comme un dépôt sacré, dont je vous demanderay compte, & que je vous conjure de tenir cher comme vos yeux. Fuiez ces lieux infortunez, où l'injustice opprime l'innocence ; & menez mon fils dans tous les païs de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez tous deux vivre en seureté, & jouïr du commerce des honnêtes gens. J'ay déja donné ordre à tout ce qui vous est nécessaire pour vôtre voyage, & je n'attens rien avec plus d'impatience que l'heure de vôtre départ.*

Ce diſcours impreveu cauſa beaucoup d'étonnement au jeune Sevarias, qui ne vouloit point quitter ſon pere, & qui deſiroit de partager avec luy tous les dangers & toutes les peines, où les malheurs de ſa fortune pourroient le précipiter. Mais toutes ſes priéres furent inutiles. Aleſtan voulut être obéï & mettre ſon fils à couvert de l'orage qui le menaçoit.

Ils partirent donc ſecrettement luy & ſon Gouverneur, ne prenant avec eux qu'une ſeule perſonne pour les ſervir dans leur fuite, & traverſerent pluſieurs Provinces, avant même que leurs ennemis euſſent rien apris de leur départ.

Cependant Aleſtan ayant mis ordre à ſes affaires domeſtiques, s'éloigna pour quelque tems de ſon païs, & ſe tint caché juſques à ce que ſes ennemis euſſent aſſouvi leur rage par la ruine de ſes maiſons, & par celle de tout ce qu'il n'avoit pû mettre à couvert. Enfin après trois ans d'exil, il ménagea ſon acommodement avec eux, & pour quelque ſomme d'argent, il fut rétabli dans la poſſeſſion de ſes biens & de ſes dignitez. Alors il tourna toutes ſes penſées vers ſon fils, & l'envoya chercher par un Meſ-

Messager fidelle, à la Cour du Grand Seigneur, où il s'étoit arrêté, après avoir parcouru une bonne partie de l'Asie. Mais lors que ce Messager y fut arrivé, les personnes à qui on luy avoit ordonné de s'addresser, luy dirent que Sevarias étoit parti avec ses gens pour aller voir l'Europe, & que depuis six mois qu'ils avoient quitté l'Asie, on n'en avoit eu aucune nouvelle. Après cette réponse ce Messager, voyant qu'il ne le pouvoit trouver en Asie resolut de l'aller chercher en Europe, & particuliérement à Venise, parce que c'étoit le païs de Giovanni. Pour cet effet il prit la route d'Italie, & s'enquit avec un soin extrême des personnes qu'il y cherchoit. Mais après une longue & inutile recherche, il fut enfin obligé de s'en retourner en Perse rapporter à son Maitre le mauvais succès de son voyage.

Ces tristes nouvelles toucherent sensiblement Alestan. Il s'imagina que son fils étoit mort, & il en conceut un tel déplaisir, que trois mois après l'arrivée du Messager, ce Pere desolé mourut de tristesse, & laissa ses biens & ses dignitez à son second fils plus jeune de quatre ans que Sevarias,

Revenons maintenant à ce jeune Seigneur que la Providence avoit conſervé pour les grandes choſes dont il fut enſuite l'inſtrument, & que pour cet effet elle avoit garanti d'une infinité de dangers. Il avoit quitté la Cour du Grand Seigneur pour aller voir l'Italie, & s'étoit embarqué ſur un Vaiſſeau chargé pour Veniſe, païs de Giovanni ſon Gouverneur. Ils furent aſſez mal-heureux pour être pris par des Corſaires, qui venant à partager leur butin, les ſéparerent malgré les priéres & les promeſſes qu'ils leur faiſoient d'une rançon conſiderable, s'ils vouloient les laiſſer enſemble, juſques à ce qu'ils euſſent dequoy les ſatisfaire. Giovanni fut ramené en Aſie, & Sevaris fut envoyé à Naples pour être donné à un Marchand de cette Ville, qui avoit part aux priſes que faiſoient ces Corſaires. Il n'eut pas long-tems demeuré avec ce Marchand, que ſon mérite fut remarqué par un Seigneur de qualité, qui l'acheta pour le donner à un jeune Gentil-homme Sicilien, qui devoit bien-tôt retourner en ſon païs. Ce Seigneur s'intereſſoit beaucoup dans l'éducation de ce Gentilhomme, parce qu'il étoit ſon proche parent, & qu'il n'avoit ni pere ni

mere. Il avoit luy-même examiné Sevaris dans les Sciences & dans les Langues, & avoit reconnu qu'outre un ſçavoir extraordinaire aux perſonnes de ſon âge, il avoit une beauté de génie & une ſolidité d'eſprit incomparable. Ces belles qualitez luy aquirent l'eſtime & l'affection de ce Seigneur Néapolitain qui fut aſſez généreux pour ne le donner à ſon jeune parent, qu'à condition qu'il luy rendroit ſa liberté après trois ans de ſervice. Sevaris partit donc pour la Sicile avec ſon nouveau Maître, qu'il ſervit avec beaucoup de zele & de fidélité durant l'eſpace de deux ans, & ſans doute il auroit continué juſques au temps qu'on luy avoit preſcrit, ſi la malice d'une femme qu'il avoit mepriſée ne luy eût ſuſcité de fâcheuſes affaires qui penſerent le perdre, & dont il eut beaucoup de peine à ſe tirer.

Elle l'avoit fauſſement accuſé d'avoir voulu attenter à ſon honneur, & en avoit ſecrettement averti ſon mari, qui croyant les plaintes de ſa femme juſtes, voulut ſe venger de cette injure. Mais après bien des perſecutions & des peines qu'on fit ſouffrir à Sevaris,

à la fin son innocence triompha de la malice de ses ennemis, & parut si clairement, qu'il ne leur resta que la honte d'avoir voulu opprimer un étranger éloigné de sa Patrie, & destitué de Parens & d'amis. Néanmoins quelque innocent qu'il fût, il ne se seroit pas facilement tiré d'affaire, si le Seigneur qui l'avoit acheté venant à sçavoir le tort & la persécution qu'on luy faisoit, ne se fût employé pour luy & ne luy eût fait obtenir sa liberté, même plus d'une année avant qu'on fût obligé de la luy rendre; & pour comble de bonté, n'eût ajoûté à ce bienfait, des récompenses pour lui aider à se retirer chez luy.

Ainsi nôtre jeune Affranchi ayant quitté la Sicile, passa le plus promptement qu'il put en Italie, & fut tout droit à Venise, esperant d'y aprendre des nouvelles de son Gouverneur: Mais tous ses soins furent inutiles. De-là il voyagea presque par toute l'Italie, & vid ce qu'il y avoit alors de plus remarquable; Après quoy il retourna à la Cour du Grand Seigneur, où il avoit laissé des amis & de l'argent.

Ce fut là qu'il aprit que son cher Giovanni étoit esclave en Egipte, ce qui l'obligea d'y aller avec toute la diligence pos-

sible

sible pour le tirer d'esclavage & reprendre avec luy le chemin de la Perse. Il l'entira & eut plus de bonheur dans ce voyage qu'il n'en avoit eu dans le précédent; mais la fin en fut fort triste: car il ne fut pas plutôt arrivé en un lieu d'où il pouvoit aprendre des nouvelles de son pere, qu'il receut celle de sa mort. Cette mort inesperée luy causa une douleur extrême & le fit resoudre à ne pas retourner de long-temps chez luy. Il dit donc à Giovanni, qu'après avoir vû la Grece, l'Italie & la plupart de l'Asie du côté d'Occident, il desiroit de voir l'Asie Orientale, & de passer jusques dans les Indes; Que pour cet effet il le prioit d'aller trouver son Frere pour luy communiquer son dessein, & pour tirer de lui ce qui étoit necessaire pour son voyage. Giovanni executa ses ordres, & l'ayant rejoint dans une Ville dont ils étoient convenus, ils passerent tous deux aux Indes, de là aux Iles du Japon, & enfin au Royaume de la Chine. Ils eurent dans tous ces païs diverses avantures, où Sevaris eut occasion d'exercer sa vertu, & où il acquit cette grande sagesse dont on void encore aujourd'huy les effets parmy les Sevarambes. Il fut aussi long-temps à faire ses voya-

ges d'Orient qu'il en avoit été à ceux d'Occident puis il s'en retourna chez luy, où il eſperoit ſe repoſer de toutes ſes fatigues durant le reſte de ſa vie, ne ſçachant pas que le Ciel l'eût choiſi pour les grands deſſeins, qu'il luy fit enſuite executer. Mais il ne l'avoit fait naître avec tant de belles qualitez, & n'avoit préparé ſon ame par tant d'épreuves & de traverſes, que pour le faire l'Auteur des Loix les plus juſtes qu'on ait jamais faites, & l'inſtrument de la félicité du plus heureux peuple du monde.

Quand Sevaris fut arrivé chez luy, il n'entra pas ſeulement en poſſeſſion des biens de ſon Pere; il fut auſſi reçu dans la charge de Grand Prêtre du Soleil, qui étoit héréditaire dans ſa maiſon, & que ſon frere n'avoit exercée durant ſon abſence, que pour la luy remettre à ſon retour. Or cette charge étant la plus éminente qui fût alors parmy les Parſis, elle faiſoit conſiderer ceux qui l'exerçoient comme des Souverains, & leur autorité étoit d'autant mieux établie, que les peuples s'y ſoumettoient volontairement, & croyoient même y être obligés par la Religion. Et comme les grandes charges ne font pas ſeulement honneur à ceux qui les exer-

exercent, mais qu'elles en reçoivent auſſi un nouvel éclat, quand ils ont du mérite, Sevaris qui en avoit infiniment, porta ſa Prêtriſe juſqu'à un degré de gloire & de majeſté, tout à fait ſingulier. Sa belle éducation, ſes longs voyages & ſes adverſités paſſées avoient de beaucoup augmenté les lumiéres naturelles de ſon eſprit, & luy donnoient des avantages peu communs aux Orientaux. Auſſi tous ces grands avantages joints à la nobleſſe de ſon extraction, à l'éclat de ſes dignitez & à la grandeur de ſa fortune, luy aquirent bien-tôt parmy les Parſis une réputation de prudence & de ſageſſe, qui le faiſoit conſiderer beaucoup au delà de tous ceux qui l'avoient précédé. On le venoit conſulter de toutes parts ſur les affaires les plus épineuſes, & il donnoit des avis, ou rendoit des Jugemens ſi ſages & ſi équitables, que tout le monde en étoit ſatisfait.

Deux ou trois ans après ſon retour, il ſurvint un grand differend entre le Maître d'un Navire & un Marchand du païs, dont le jugement luy fut déféré.

Le Marchand d'un côté ſe plaignoit que les Mariniers qu'il avoit employez pour tranſporter des Marchandiſes aux In-

des, & pour en raporter d'autres de ce païs-là, s'étoient mal aquitez de leur commiſſion. Il ajoûtoit qu'après l'avoir engagé à faire une grande dépenſe, & avoir conſumé beaucoup de ſes denrées, ils étoient enfin revenus ſans achever le voyage, & luy alléguoient des raiſons chimeriques, inventées à plaiſir pour le fruſtrer de ſon bien.

Les Mariniers au contraire pour ſe juſtifier de cette accuſation, ſoutenoient qu'ils avoient été pouſſez par la tempête vers les Mers du midy, au delà desquelles ils avoient trouvé un païs habité, où ils avoient été contraints de demeurer durant l'eſpace de ſept ou huit mois, avant que d'en pouvoir revenir; Que pendant leur ſejour dans cette terre inconnuë ils s'étoient vûs obligez de ſe deffaire d'une partie de leur Cargaiſon, pour y ſubſiſter & pour ſe munir des choſes néceſſaires pour leur retour.

Sevaris entendant parler d'une nouvelle découverte vers le Sud, où l'on croyoit alors qu'il n'y eût que des Mers, interrogea ces Matelots en particulier ſur un ſujet ſi ſurprenant & ſi nouveau, & aprit qu'en effet la tempête les avoit jettez ſur un grand païs vers le Mi-

Midi. Et comme il leur fit plusieurs demandes sur tout ce qu'ils avoient pû remarquer dans cette nouvelle terre, ils firent les réponses suivantes.

Qu'ils y avoient vû des Hommes & des Femmes d'une taille extraordinaire: Mais qui d'ailleurs étoient fort bien-faits, & de plus fort doux & fort traitables; Qu'ils en avoient reçû dans leur nécessité, toutes les choses necessaires à la vie, pendant le séjour qu'ils avoient fait parmi eux, & qu'on ne leur avoit fait aucune injustice, soit en leurs biens ou en leurs personnes: Que ces Peuples habitoient dans des hutes & des cabanes, qu'ils alloient tout nuds, & ne couvroient que les parties du corps que la Nature enseigne de cacher; Que les Femmes y étoient fort belles, même sans l'aide des ornemens, & qu'on leur en avoit fourny d'assez aimables, aussi bien que des vivres & des logemens; Que les Hommes n'avoient que des Arcs & des flêches, ou de grands bâtons pour toutes armes, & qu'ils étoient fort adroits à tirer de l'Arc; Que la chasse étoit leur exercice le plus ordinaire, & que leur pais étant très bon & leur climat très beau, ils y pourroient vi-

vre heureux, à leur maniére, ſi la cruelle guerre que leur faiſoient les Habitans d'un autre païs au delà de certaines Montagnes, n'eût troublé leur tranquilité.

Ces Matelots ajoûterent qu'ils avoient compris, que les cauſes de cette guerre venoient de quelques differends de Religion; Que ceux de par delà les Monts avoient innové dans le culte du Soleil, dont ils étoient tous adorateurs, & qu'ils faiſoient la guerre à ceux-cy, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir leurs innovations, ni aprouver les cérémonies ſuperſtitieuſes, que les autres avoient mêlées au culte de ce grand Aſtre.

Sevaris étant perſuadé par le témoignage unanime de ces Matelots, que cette relation étoit véritable, quelque ſurprenante qu'elle parût, ſe ſentit touché d'un deſir ardent d'aller lui-même voir cette nouvelle Terre. Pour cet effet il engagea par des bienfaits & par des promeſſes tous ces Mariniers à ſon ſervice, & pour faire ceſſer les plaintes du Marchand, il leur donna dequoy le dédommmager. Après celà il mit tous ſes ſoins à recouvrer les choſes neceſſaires pour ſon voyage, & fit enfin équiper deux Navires outre celuy des Matelots qu'il avoit pris à ſon ſervice. Quelque

temps

temps après il partit sous leur conduite avec un assez bon nombre de Soldats qu'il avoit choisis entre ceux des Parsis qui voulurent suivre sa fortune. Ils furent fort long-temps en Mer, contraints d'essuyer beaucoup d'orages avant qu'ils pussent arriver à ce païs nouvellement découvert: Mais enfin ils y arriverent heureusement. Avant que de mettre luy-même pied à terre, il y fit descendre ceux de ses matelots qui sçavoient le mieux s'expliquer en la langue du païs. Il leur ordonna de faire entendre à ces Peuples qu'un fidele Ministre du Soleil, qui offroit sacrifice à ce grand Astre pour plusieurs de ses véritables adorateurs, étoit arrivé sur leurs côtes avec des forces suffisantes pour les défendre contre tous leurs ennemis, quoique le nombre de ses Soldats ne fût pas grand: mais qu'étant armez des foudres du Ciel, ils étoient capables de dissiper les armées les plus nombreuses.

En effet, il avoit bien prévû que par le moyen de l'Artillerie, & des autres armes à feu dont il avoit eu soin de se munir, il ne manqueroit pas de repandre la terreur parmi tous ces Peuples ignorans, qui n'en connoissoient point l'usage, & qui n'en avoient pas même ouï parler.

Dans cette vuë il en avoit apporté tout autant que le nombre & la grandeur de ſes vaiſſeaux l'avoit pû permettre, quoi qu'il eût bien eu de la peine pour en recouvrer, parce qu'en ce temps-là l'uſage n'en étoit pas encore commun dans la Perſe. Mais comme il avoit de fort bonnes correſpondances dans le Royaume de la Chine, où l'invention de l'Artillerie étoit dès lors ancienne, quoi qu'elle fût nouvelle ailleurs, il en avoit fait venir de ce païs-là.

Cependant les gens qu'il avoit envoyez à terre, où ils étoient déja connus, ne manquerent pas d'y executer ſes ordres, & leur propoſition ayant été examinée, on la trouva trop avantageuſe pour ne pas la recevoir. Ainſi trois jours après l'arrivée des Parſis ſur leurs côtes, les principaux du peuple avec une grande ſuite de gens armez de flêches & de bâtons vinrent vers le rivage portans des preſens de leurs meilleures viandes, & de leurs meilleurs fruits, pour les offrir à Sevaris & pour le prier de mettre pied à terre. Il reçut quelques-uns de leurs Chefs dans ſes vaiſſeaux, dont ils admiroient la grandeur & la fabrique, & les y traita avec tant de douceur & de bonté qu'il aquit leur eſtime & leur

leur amitié dès la premiére entrevuë. Ensuite ayant apris qu'il y avoit un Port commode sur ces côtes il y fit conduire sa petite flote pour la mettre à couvert des tempêtes qui pourroient survenir. Ce Port étoit justement la Baye que nous découvrimes, & près de laquelle nous transferâmes nôtre camp ; De sorte que Sevaris suivit la même route que nous, quand nous montâmes vers Sporonde. Il est vray qu'il y entra du côté du Soleil couchant, où l'embouchure est plus large, & plus commode, que du côté du Levant par où Maurice entra dans ce grand Lac.

Avant que de faire sa descente Sevaris prit toutes les précautions qu'il falloit prendre, & ne voulut pas imprudemment se confier à des gens dont il ignoroit encore les mœurs & les coutumes. Pour être donc à couvert de toutes sortes d'insultes, il se campa dans une petite Ile proche du Continent vis-à-vis de Sidembourg. Ce fut là que pendant quelques jours, il reçut les visites & les hommages des peuples d'alentour, auquels il fit entendre ses canons pour leur imprimer la crainte & le respect. Le bruit épouvantable de ces machines inconnuës leur causa tant d'étonnement & d'admiration, qu'ils

se

ſe perſuaderent facilement, que les Pariſis étoient envoyez du Soleil pour leur délivrance, & qu'ils en avoient aporté les foudres pour la punition de leurs ennemis.

Quand Sevaris ſe fut bien informé des mœurs de ces Peuples, il trouva qu'ils vivoient en commun, & qu'ils étoient diſtribuez par grandes familles, chacune deſquelles avoit un eſpèce de gouvernement particulier; Que néanmoins pour leur conſervation mutuelle ils éliſoient tous les ans un Capitaine Général, auquel chaque famille envoyoit un certain nombre d'hommes armez qu'il menoit à la guerre contre les Montagnards leurs ennemis, quand ils deſcendoient dans la plaine pour les ataquer ou pour ravager leur païs. Au reſte il trouva que ſelon le raport de ſes Matelots, ces Peuples alloient tout nuds, & qu'ils couvroient ſeulement les parties que la pudeur défend de nommer, de la dépoüille des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; Qu'ils ſe nourriſſoient principalement des fruits des arbres, de diverſes racines qu'ils plantoient, & d'une eſpèce de légume qu'ils prenoient ſoin de cultiver, & dont ils avoient de très-grandes récoltes. Que d'ailleurs la Pêche, la Chaſſe des

Cerfs,

Cerfs & celle des Bandelis faiſoit leur exercice le plus ordinaire, & que tous les ans ils offroient au Soleil les prémices de tous leurs fruits.

Sevaris s'étant ainſi fait inſtruire des mœurs de ces peuples, qu'il trouva très-conformes à ſes ſentimens, & ayant pris toutes ſes précautions, il crut qu'il étoit de ſon intérêt & de ſa gloire de ſe ſignaler au plutôt par quelque action guerriére contre les ennemis.

Pour cet effet il ſe fit montrer les lieux par où ces Barbares deſcendoient tous les ans de leurs montagnes dans les plaines, & y fit faire des retranchemens où il mit pluſieurs piéces d'artillerie & un bon nombre de Mouſquetaires. Il avoit mené de Perſe ſix cens hommes ou environ, tous braves & fort adroits, qu'il arma d'épées, de piques & de mouſquets. Il y avoit un bois au-delà de ſon retranchement, dans lequel il poſa cent de ſes Parſis, & deux cens Preſtarambes, ou Habitans du Païs. Dans un autre bois encore plus avancé vers les Montagnes, il y mit une pareille embuſcade, & ſe tint luy-même avec le reſte de ſes gens dans ſon nouveau retranchement. Il l'avoit fait faire dans un lieu fort étroit, afin que ſon artillerie fit un

plus.

plus grand effet contre les Barbares dan
leur paſſage. Quand il eut ainſi diſpoſé ſe
gens, il envoya un grand parti de Preſt
rambes pour donner l'allarme aux ennem
juſques dans leurs Montagnes, & leur o
donna de feindre une fuite quand les a
tres viendroient pour les repouſſer, af
de les attirer dans ſon embuſcade. Ceu
cy étant entrés chez les Stroukarambes
(car c'eſt ainſi qu'ils nommoient les Mo
tagnards leurs ennemis) ſe jetterent ſu
quelques-unes de leurs habitations, où i
mirent tout à feu & à ſang. Cette inſulte a
larma fort cette Nation fiére qui n'avo
pas accoûtumé d'en ſouffrir de pareille
quoy que tous les ans elle en fit de ſembl
bles aux Preſtarambes. Ils s'aſſemblere
donc de toutes parts pour repouſſer la vi
lence par la force, & vinrent enfin au nom
bre de dix ou douze mille fondre ſur le pa
ty qui les avoit inſultez, & réſolurent de l
pouſſer juſqu'au rivage de la Mer & de l
exterminer tout à fait. Les autres les voya
venir & prenant la fuite ſelon les ordres d
Sevaris, les attirérerent inſenſiblement d
vant l'artillerie, où les Canonniers prire
ſi bien leur temps & firent une décharge
terrible ſur eux qu'elle leur donna tant d'
pouvante, que tout en deſordre ils p
re

rent la fuite vers leurs Montagnes. Mais leur consternation fut encore plus grande quand ils tomberent dans les autres embuscades qu'on leur avoit dressées. Alors ils crurent que les foudres du Ciel étoient lancées sur eux de toutes parts, & qu'elles les poursuivoient en tous lieux, ce qui acheva de les disperser. Dans cette confusion & cette déroute generale, les Prestarambes qui étoient à leurs trousses avec la mousqueterie des Parsis, en firent un horrible carnage & vengerent dans ce jour les injures & les violences qu'ils avoient souvent souffertes de la part de ces Barbares.

Ils en tuérent plus de trois mille, & en firent presque autant de prisonniers; Après quoy ils s'en retournerent triomphans à leurs demeures, & témoignerent leur respect & leur reconnoissance à Sevaris & à ses gens, que depuis cette victoire ils commencerent à regarder comme leurs Libérateurs & leurs Dieux Tutelaires. Il reçut leurs hommages avec beaucoup de modération & leur fit comprendre qu'ils devoient donner la gloire de cette action au grand Dieu de la Lumiére qui avoit envoyé les Parsis pour les défendre & les protéger. Il ajoûta qu'il étoit raisonnable,

ble, & de leur devoir, de luy faire un ſacrifice ſolemnel pour le remercier de l'heureux ſuccès qu'il avoit donné à leurs armes.

Cette pieuſe exhortation ayant été bien reçuë de tout le monde, on fit incontinent élever un Autel dans le champ de Bataille, & Sevaris s'étant vêtu de ſes habits Sacerdotaux les plus riches & les plus éclatans, & uſant de cérémonies pompeuſes, offrit au Soleil les armes & les dépoüilles des ennemis. A ce ſacrifice il en ajoûta un autre de parfums, dont l'uſage étoit alors ignoré des Preſtarambes, qui pendant cette action étoient remplis de reſpect & d'admiration à la vuë d'un ſacrifice dont l'éclat & la magnificence ſurpaſſoit de beaucoup la ſimplicité des leurs.

Après cet acte de piété & de reconnoiſſance, Sevaris reprit le chemin de ſon camp, que dans peu de jours de-là, il fit tranſferer à l'une des Iles du Lac de *Sparaskompſo*, auprès deſquelles Maurice fut pris dans ſa Pinaſſe quand il alloit à la découverte du païs. Ce lieu étoit plus ſeur & plus commode que celuy où il étoit auparavant, & même beaucoup plus près des Montagnes & dans une diſtance raiſonnable de la Mer. Il n'y fut pas plutôt établi, qu'il

qu'il renvoya deux de ses Vaisseaux en Perse sous la conduite de Giovanni, auquel il donna ordre d'amener autant de Parsis qu'il en pourroit engager à son service. Outre cela il luy dit de raporter tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour un solide établissement, & sur toutes choses il luy ordonna de ne parler de leur avanture qu'aux Parsis qu'il pourroit obliger à les suivre. Il ajoûta qu'il falloit leur recommander le secret, parce qu'il étoit à craindre que les Usurpateurs de la Perse pour s'opposer à leurs desseins, ne les empêchassent de sortir du pais, & d'aller demeurer dans cette nouvelle terre, qu'il sembloit que la Providence leur eût donnée pour y rétablir l'ancienne splendeur des véritables Persans, & le vray culte de l'Astre du jour. Giovanni ayant reçu ces ordres se mit en mer avec un vent favorale, cinglant vers la Perse où dans peu de temps il arriva heureusement.

Cependant ceux des Stroukarambes, qui étoient échapés du combat, étant de retour chez eux y jetterent tout le monde dans une extrême consternation, par le recit qu'ils leur firent de la bataille, où la foudre (disoient-ils) avoit fait un horrible carnage de leurs gens. La renommée porta

porta bien-tôt cette nouvelle au-delà des Monts parmi les Stroukarambes habitans du plat païs, où Sevarinde eſt preſentement ſituée. Une avanture auſſi extraordinaire qu'étoit celle-là, fit grand bruit parmy eux & ne manqua pas de leur cauſer un merveilleux étonnement. Elle leur fit même craindre par avance un châtiment pareil à celui de leurs voiſins, & cette crainte facilita beaucoup les entrepriſes de Sevaris, lors que fortifié d'un nouveau ſecours de Parſis, il porta juſques dans leurs plaines ſes armes victorieuſes.

Durant l'abſence de Giovanni il fut élû Capitaine General de tous les Preſtarambes; après quoy s'occupant à reconnoître leur païs, & à faire un dénombrement de leur Nation, il trouva qu'elle conſiſtoit en plus de trois cens mille ames, hommes, femmes & enfans compris. Or comme ces Peuples vivoient en communautez, qu'ils étoient expoſés aux courſes de leurs voiſins, qui venoient tous les ans deſoler leurs frontiéres, ils uſoient d'une grande œconomie & faiſoient toûjours des amas de grains pour deux ou trois ans. Pour les conſerver ils creuſoient de grands trous dans la terre & les recouvroient enſui-

fuite si adroitement, qu'il étoit fort difficile à leurs ennemis de les découvrir. Sevarias fit ouvrir plusieurs de ces Magazins, & en fit transporter les grains à l'Ile du Lac, où il avoit transferé son camp, afin que de-là il en pût commodément tirer pour ses divers usages.

Quand il eut ainsi pourvû à la subsistance de ses troupes, il fit entendre aux Prestarambes que c'étoit peu que d'avoir défait les ennemis sur la frontiére s'ils ne songeoient à les aller attaquer dans leur pays même; & s'ils ne se mettoient en devoir de les subjuguer tout à fait, pour s'assûrer la paix & pouvoir vivre tranquillement chez eux; Qu'ils ne jouiroient jamais d'un parfait repos tant que leurs voisins seroient en état de les troubler, & que l'expérience du passé leur étoit une preuve sensible de ce qu'ils devoient craindre à l'avenir. Outre ces raisons solides il leur dit, que s'ils avoient quelque chagréreux ressentiment des outrages qu'ils avoient si souvent soufferts de la part de leurs ennemis, ils feroient leur dernier effort pour en tirer réparation & pour se venger des ravages & des cruautez que ces peuples farouches avoient depuis longtemps exercées sur leurs Ancêtres, & sur eux.

cux. Il ajouta qu'il croyoit que tous les avantages que leurs ennemis avoient remportés venoient plutôt de leur multitude que de leur valeur, mais qu'à l'avenir leur grand nombre ne ſerviroit qu'à rendre les victoires des Parſis & des Preſtarambes plus éclatantes, & que l'heureux ſuccès de la derniére, & la faveur de leur Dieu glorieux, qui pour cet effet leur avoit prêté ſes foudres, leur promettoit une conquête facile & aſſeurée.

Ce diſcours toucha fort les Preſtarambes, leur inſpira une nouvelle ardeur, & redoubla l'impatient deſir qu'ils avoient de ſe venger de leurs ennemis. D'une commune voix ils prierent Sevarias de les mener au combat, luy promirent de le ſuivre par tout où il voudroit les conduire, & lui jurerent qu'ils n'avoient point de plus forte paſſion que celle de vaincre ou de mourir avec luy. Il loüa leur courage & leur généroſité, & les aſſura que dès que le renfort qu'il attendoit tous les jours ſeroit arrivé il les meneroit à la guerre.

Quelque temps après Giovanni revint de Perſe en Preſtarambe, qui étoit alors le nom du pays, que preſentement on nomme Sporombe, conduiſant avec luy

lui plus de mille Parsis armez & pourvûs de toutes les choses necessaires à la guerre. Il avoit pris soin aussi d'engager à sa suite tout autant de Massons & de Charpentiers qu'il avoit pû, & d'aporter tous les instrumens propres à bâtir & à remuer la terre.

Avec ce nouveau renfort Sevaris resolut de passer les Montagnes, dès que les neiges seroient fonduës, & fit pour cet effet tous les preparatifs necessaires pour cette expedition.

Depuis la victoire qu'il avoit remportée, il avoit pris soin de faire apprendre l'exercice des armes aux plus adroits jeunes hommes des Prestarambes, dans le dessein de les mêler avec ses Parsis, & d'en former un bon Corps d'Infanterie, quand il auroit des armes pour leur donner. On lui avoit amené de Perse une cinquantaine de bons chevaux qui lui furent fort utiles, ce qui fut cause qu'il renvoya souvent ses vaisseaux pour en apporter davantage, afin d'en pouvoir faire des haras dans Prestarambe.

Dès que la saison fut propre, & qu'il eut pourvû à la subsistance de ses troupes, il se mit en campagne avec toute son armée, qui se trouva forte de huit mille

hommes effectifs, dont il y en avoit plus de trois mille qui portoient des armes à feu. Il ſe ſervit des priſonniers qu'il avoit faits après le combat, pour porter ſes vivres & traîner ſon artillerie qui ne conſiſtoit qu'en petites piéces de campagne faciles à traîner. Et comme ſes priſonniers étoient de grands & puiſſans hommes pour la plupart, ils portoient le bagage ou traînoient le Canon preſque auſſi bien que des chevaux. Sevaris ayant ainſi diſpoſé toutes choſes, ſuivi de ſon armée il prit ſon chemin vers les Montagnes. Le bruit de ſa marche y avoit déja porté une ſi grande terreur, que tous les Habitans des lieux par où il devoit paſſer avoient abondonné leurs Habitations. Sans trouver donc d'autres obſtacles que ceux des chemins, il traverſa tout le païs juſques aux plaines de Stroukarambe. Ce terroir qui naturellement eſt très beau & très-fertile, lui plut tant qu'il reſolut de s'y établir, s'il pouvoit une fois ſubjuguer les peuples qui l'habitoient. Il forma auſſi le deſſein d'y transferer la meilleure partie de la Nation des Preſtarambes, dont le païs n'étoit ſi bon, ni ſi agréable que celuy-ci.

La marche ſoudaine de ſon armée ſurprit

prit extrêmement les Habitans des plaines, mais elles ne les étonna pas tant qu'ils ne s'attroupassent en divers endroits à dessein de le combattre. Dans moins de quinze jours ils assemblerent plus de vingt mille hommes, qui étoient resolus de l'attaquer, & qui se moquoient de ceux qui leur disoient que les Parsis lançoient les foudres du Ciel. Ils traitoient cela de mensonge & d'un pretexte adroit dont leurs voisins s'étoient servis pour couvrir la honte de leur défaite. Dans cette confiance ils s'avancerent vers l'Armée de Sevarias, qui s'étoit campé à côté d'un bois tout auprès d'une grande Riviére, & qui de peur d'être forcé dans son camp l'avoit fortifié par les endroits où les ennemis y pouvoient entrer. Il avoit sur la main droite le grand Fleuve, que de son nom on a depuis appellé *Sevaringo*, sur la gauche le bois le mettoit à couvert de leurs insultes, & par derriére il fit faire une profonde trenchée depuis le Fleuve jusqu'au bois, dont il fit abatre plusieurs arbres qui étant couchez en travers, en defendoient entiérement l'accès. Pour la tête du camp il ne la fortifia que de son artillerie, & ne voulut opposer aux ennemis que la vigilance & la valeur de ses Sol-

dats. Quand il les vit aſſez proches pour leur livrer bataille, il mit tous les Preſtarambes qui n'étoient armez que de fléches & de bâtons à la tête de ſon armée. Il leur commanda d'aller au devant des ennemis, de les attaquer les premiers, de ſoûtenir quelque tems le combat, & enfin de ceder peu à peu, juſqu'à ce qu'ils les euſſent attirez auprès de ſon artillerie, ce qu'ils obſerverent ponctuellement.

Les Barbares ne voyant d'abord que des Preſtarambes, qu'ils avoient accoûtumé de vaincre, & dont les armes étoient ſemblables aux leurs, les reçurent avec beaucoup de courage; & mépriſant le petit nombre de leur armée, ils crurent pouvoir facilement les accabler par leur multitude. Ceux-cy de l'autre côté, voyant qu'ils avançoient vers eux avec beaucoup d'ardeur, leur cederent peu à peu le terrain juſques à ce qu'ils les euſſent attirez près du canon. Alors ils s'ouvrirent tout d'un coup ſelon les ordres de Sevaris, & ce fut dans cet inſtant que l'artillerie commença de foudroyer les ennemis, & que la mouſqueterie des flancs redoublant le feu en fit une ſi horrible boucherie, qu'il en tomba

plus

plus de cinq cens dès la premiére décharge. Le bruit épouvantable du canon, & la mort si subite de tant d'hommes arêta bientôt l'ardeur des Barbares, & puis les consterna si fort, que jettant bas les armes ils prirent tous la fuite & se renversérent les uns sur les autres; ce qui causa leur entiére défaite. Dans ce desordre les Prestarambes les chargerent vigoureusement, en tuerent un grand nombre, & ne se relâcherent point qu'ils ne les eussent tout à fait dispersez. Le desir de vengeance qui les animoit les fit passer même au delà des bornes d'un ressentiment ordinaire, & contrevenir aux ordres de Sevaris, qui leur avoit commandé de ne plus tuer des ennemis, dès que la victoire seroit assurée: Mais malgré cette precaution il y eut cinq ou six mille hommes de tuez dans cette bataille, & plus de trois mille de pris; les miserables restes de cette grande armée trouverent leur salut dans la fuite.

Après cette defaite tous les habitans de ces plaines furent persuadez que les Parsis portoient avec eux les foudres du Ciel, & que le rapport des Montagnards étoit veritable; de sorte qu'ils en furent saisis de crainte & d'étonnement. Dans

un tems ſi favorable à ſes deſſeins Sevaris ne manqua pas de profiter de leur conſternation. Après donc qu'il eut fait un nouveau Sacrifice au Dieu de la Lumiére, il marcha plus avant dans leur païs tout le long du Fleuve, ſans trouver aucune reſiſtance, parce que les ennemis fuyoient toûjours devant luy & quitoient leurs demeures pour ſe cacher dans les forêts. Quand il ne trouva plus rien qui luy oſât reſiſter, il reſolut de gagner ce Peuple par la douceur. Dans cette vuë, dès qu'il fut arrivé vis à vis de l'Ile, où preſentement Sevarinde eſt ſituée, il y poſa ſon camp & le fortifia pour de là pouvoir en toute ſeureté traiter avec eux, & leur perſuader d'accepter la paix. Mais afin qu'ils vinſſent la demander eux-mêmes, il fit élargir pluſieurs de ſes priſonniers après les avoir traitez fort humainement. Il leur ordonna de dire à leurs compatriotes, qu'il n'étoit pas venu pour les détruire, ni les chaſſer de leur païs. Mais ſeulement pour les châtier à cauſe des cruautez qu'ils avoient exercées ſur les Preſtarambes. Il ajoûta que le Soleil les prenoit deſormais ſous ſa protection, & qu'il les y prendroit auſſi luy-même s'ils ſe vouloient ſoûmettre ſans repugnance

aux

aux loix de ce Dieu de tous les hommes, dont il étoit principal ministre icy-bas.

Cet expedient produisit bien-tôt l'effet que Sevaris en avoit attendu : car dans moins de huit jours on luy envoya des Deputez de toutes parts pour luy demander la paix aux conditions qu'il voudroit la leur donner. Il leur en fit de très-raisonnables & ne leur prescrivit d'abord, que quelque tribut de grains, de fruits & d'autres provisions pour la subsistance de son armée. Ensuite il leur dit, qu'une autre fois quand ils auroient plus de loisir, & qu'ils se connoîtroient mieux les uns les autres, ils pourroient faire de nouveaux traitez. Les Stroukarambes qui n'esperoient pas d'en être quittes à si bon marché, se soûmirent volontiers à des conditions si douces, & porterent au camp des Parsis une grande abondance de toutes les choses necessaires à la vie.

Peu de jours après la conclusion de cette paix, Sevaris prit une partie de ses gens, & laissant le gros de son armée dans le camp sous le commandement de Giovanni, il alla reconnoître le païs d'alentour à plus de dix lieuës à la ronde. Il en revint ensuite fort satisfait, & de

plus en plus confirmé dans ſa reſolution de s'y établir, parce qu'il le trouvoit beaucoup meilleur que celuy des Preſtarambes. Mais comme il ne pouvoit y faire un ſolide établiſſement ſans y bâtir quelque ville, il avoit autant fait ce voyage pour y chercher une aſſiette commode à cet effet, que pour la curioſité de voir la campagne. Les habitans de ces plaines demeuroient alors dans des hutes & des cabanes, & n'avoient jamais vû ni même ouï parler de bâtimens de pierre, de maniére qu'on ne pouvoit trouver parmy eux des gens qu'on pût employer à de tels ouvrages. Il eſt vray que parmy les Parſis il y avoit des Maſſons & des Charpentiers : mais le nombre en étoit ſi petit qu'ils n'auroient pû de longtems achever aucun grand edifice ſans l'aide de pluſieurs autres perſonnes. Neanmoins on crut que, ſi l'on entreprenoit quelque choſe d'éclat & d'un uſage public, on pourroit avec le tems tirer de grands ſecours des gens du païs, & qu'en attendant on feroit venir de Perſe tout autant d'ouvriers qu'on en pourroit tirer. Pour avoir donc un ſujet ſpecieux de les employer, Sevaris leur dit qu'il avoit ordre du Soleil de leur declarer de ſa part qu'il vouloit qu'on

qu'on luy bâtît un Temple dans le païs, & que, s'ils obeïssoient à cet ordre avec un zele respectueux, il les beniroit desormais de ses plus benignes influences : mais que si tout au contraire ils refusoient d'obéir à ses commandemens, il détourneroit d'eux ses regards favorables, & les affligeroit de mille calamitez. Cet ordre fut receu de tout ce peuple avec beaucoup de joye & de respect. L'on envoya de tous côtez pour découvrir les carriéres, d'où l'on pût tirer les matériaux nécessaires pour ce bâtiment. On en trouva en deux ou trois endroits vers les Montagnes & fort près du Fleuve, mais faute de bâteaux on n'auroit pû les porter bien loin, & les lieux où on les trouvoit n'étoient pas si beaux ny si commodes, qu'une Ile qu'il y avoit au milieu du Fleuve, pour y faire ce bâtiment. On avoit resolu de bâtir dans cette Ile, tant à cause de la beauté du lieu qui étoit très-agreable & très-fertile, que pour la force de sa situation naturelle. Mais pour venir à bout de ce dessein il faloit y faire transporter des pierres, & cela paroissoit très-difficile. Neanmoins le hazard, ou plutôt le bonheur de Sevaris leva cette difficulté : car comme il se promenoit sur u-

ne montagne qui s'élevoit vers le bout de l'Ile opposé au courant de l'eau, & que pour prendre le frais il fut entré dans un antre qui s'y trouvoit, il observa que cette Montagne étoit d'un certain rocher blanc fort facile à tailler, & dont on se pourroit servir commodément pour les édifices qu'il avoit projettez. De cette découverte il prit adroitement occasion de persuader aux Stroukarambes que le Soleil luy avoit revelé, que dans l'Ile même il trouveroit les materiaux necessaires à la construction de son Temple. En effet on reconnut par l'exacte recherche qu'on en fit ensuite, que cette Montagne étoit pleine d'un espèce de Marbre, qu'il y en avoit de plusieurs couleurs & qu'en divers endroits de l'Ile il croissoit de grands Cedres & d'autres arbres de haute fûtaie fort propres pour la charpente du grand édifice qu'on y vouloit élever. Presentement il ne reste plus rien de ces rochers parce qu'on les a tous employez à bâtir la ville de Sevarinde; si bien que l'Ile est toute unie, & n'a que fort peu de penchant vers le courant du Fleuve du côté d'en-bas. Sevaris traça luy même le lieu où l'on devoit poser les fondemens du Temple, & des plus ancien-

ciennes maisons qu'on y voit aujourd'huy.

Cependant quoy qu'il fût occupé à ces bâtimens, il ne laissoit pas de soigner ses autres affaires. Premiérement il eut soin de se bien assurer du passage des Montagnes; ensuite il fit un grand amas de vivres, & pour en avoir à l'avenir une plus grande abondance, il ordonna aux Stroukarambes de semer diverses sortes de grains qu'il avoit fait venir de Perse. Il fit faire quantité de bateaux, & en montra l'usage à ces peuples qui ne se servoient auparavant que de petits canots faits d'écorces d'Arbre. Après cela Sevaris exhorta plusieurs des Prestarambes à quitter leurs demeures pour s'établir avec luy dans leur ancienne Patrie. Et pour les y attirer plus facilement, il leur dit qu'il avoit effacé de son esprit toutes les pensées de s'en retourner en Perse. De tems en tems il venoit des Parsis auxquels ses heureux succès étoient déja connus, & qui voyant comme renaître en lui la splendeur & l'ancienne gloire de leur Nation, presque effacée dans leur Patrie, venoient à l'envi offrir leur service à ce Restaurateur du nom Persan.

Dans le commerce qu'il avoit avec les Stroukarambes, Sevaris s'attacha fort à remarquer leurs inclinations, leurs mœurs, leur loix & leurs coutumes. Il fit auſſi de grandes remarques ſur leur langue, & l'apprit dans fort peu de tems. Par la recherche exacte qu'il fit de toutes ces choſes il trouva que c'étoit des gens naturellement ſpirituels & qui avoient pluſieurs ſemences de generoſité, bien que leurs mœurs fuſſent alors groſſiéres; Ils vivoient à peu près comme les Preſtarambes par grandes familles, ou communautez, & quand la neceſſité de leurs affaires le demandoit, ils choiſiſſoient des Chefs pour leur adminiſtrer la juſtice, ou pour les mener à la guerre; ils puniſſoient ſévérement le larcin, parce que tous leurs biens étant à découvert il étoit très facile & qu'on pouvoit par là leur cauſer de grandes pertes. Quand au mariage ils le pratiquoient d'une maniére qui luy deplut extrémement, & qu'enſuite il tâcha d'abolir. Comme ils vivoient tous par grandes familles ils joüiſſoient en commun des biens & même des perſonnes qui dépendoient de leur Communauté. Ils ne faiſoient nul ſcrupule d'épouſer leurs propres filles & leurs propres ſœurs, & ce mélange inceſtueux

rieux ne leur sembloit point criminel. Au contraire ils en avoient une idée toute differente de la nôtre, & croyoient qu'il étoit plus honnête de prendre en mariage une personne de son sang que de s'associer avec un étranger. Ils ne laissoient pourtant pas de s'allier souvent avec leurs voisins & de recevoir leurs filles chez eux, mais les garçons ne sortoient jamais de leur famille. Celuy qui épousoit une femme en étoit reputé le seul mari & le pere des enfans qu'elle luy donnoit ; mais il n'en étoit pas le seul possesseur : Car il étoit permis à tous ceux de la famille qu'elle voudroit recevoir d'en joüir aussi librement que celuy qui l'avoit épousée, qui avoit aussi le même droit sur les femmes des autres. Mais si quelqu'une de ces femmes se prostituoit à un étranger, on regardoit son action comme un crime énorme, & on la punissoit de mort. On punissoit aussi les hommes qui se mêloient avec les femmes de leurs voisins ; Dans chaque Communauté on choisissoit de tems en tems un Chef & d'autres Officiers pour le gouvernement œconomique de la famille, où les vieilles gens étoient les plus honorez après ces Magistrats. Ce Chef avec son conseil avoit puissance de vie & de mort sur tous

tous ceux qui dependoient de son autorité & disposoit souverainement des biens & des personnes de ses sujets. On ne pouvoit sortir de la famille ni contracter aucune alliance sans sa permission, & chacun étoit obligé d'obeir à ses ordres. Pour le gouvernement de toute la Nation on envoyoit des Deputez de chaque Communauté; tous ensemble composoient le grand conseil qui assistoit le General dans toutes les deliberations publiques; & c'est ainsi que ces Peuples étoient gouvernez. Pour ce qui est de leur langue, Savaris trouva qu'elle étoit douce, méthodique, & fort propre à la composition, quoi qu'elle fût bornée, & n'eût pas beaucoup de termes: parce que les notions de ces Peuples étoient seulement des choses communes, & qu'ils ignoroient alors les Sciences & les Arts que les Parsis leur ont enseignés, depuis qu'ils se sont mélez avec eux. Il s'appliqua fort à l'apprendre, & comme il en savoit déja plusieurs, qu'il étoit habile & pénétrant, & que d'ailleurs il avoit une memoire fort heureuse, dans peu de temps il y fit de si grands progrès, qu'il se faisoit facilement entendre aux Stroukarambes & aux Prestarambes qui n'avoient qu'une même langue, quoy que

les

les Dialectes en fussent differens. Ces derniers vivoient à peu près de la même maniére que les premiers, à la reserve des mélanges incestueux dont nous avons parlé, qu'ils avoient en grande horreur. Ils disoient que cette coutume s'étoit introduite chez leurs ennemis par l'exemple de quelques-uns de leurs voisins, qui habitoient les parties Meridionales du païs, tirant vers le Pole Antartique, pour parler à nôtre maniére. Ils ajoûtoient que cela s'étoit fait depuis qu'ils s'étoient separez, (car autrefois ils ne faisoient tous qu'une même nation) par les persuasions d'un insigne imposteur, dont ils portoient alors le nom, qui les avoit fascinez, avoit corrompu leurs bonnes coutumes, & causé mille maux à tous les Habitans de ces contrées, qui avant luy étoient appellez Sephirambes.

Cependant les murailles du Temple s'avançoient incensiblement, & quoy que d'abord elles n'eussent pas tous les ornemens de l'Architecture, elles ne laissoient pas d'être belles & solides, & Sevaris en regla si bien le corps que dans la suite il fut facile de les embellir. Il traça tout alentour de ce Temple le dessein d'une nouvelle ville, & en accommoda les édifices au mode-

le

le du gouvernement qu'il ſe propoſoit d'établir parmy ces peuples. Il en avoit fait le projet depuis qu'il avoit reconnu le pais, qu'il s'étoit informé de leurs coutumes, & depuis que le ſuccès de ſes armes luy faiſoit raiſonnablement eſperer d'acquerir ſur eux une autorité ſouveraine. Quand le Temple fut achevé il invita les principaux de la Nation à la ſolemnité de ſa dédicace, & pratiqua dans cette rencontre toute la magnificence & tout le faſte exterieur dont il put s'aviſer pour donner de l'éclat à cette action. Il avoit fait venir de Perſe ſes femmes & ſes enfans; ſi bien qu'il auroit pû ſe paſſer des femmes du pays, mais comme chez les Perſans, la poligamie y étoit permiſe, il crut qu'en bonne politique, il devoit ſe faire des amis par de nouvelles alliances avec les Preſtarambes & les Stroukarambes. Dans cette vuë il épouſa la fille d'un des principaux de ces premiers, & quelque tems après la niéce d'un des Chefs des derniers qu'il avoit honoré de ſa confidence & de ſon amitié. Il obligea auſſi ſes Parſis d'en faire autant, & cette conduite luy fut fort avantageuſe en ce qu'elle affermit beaucoup ſon autorité, & que ces alliances lui ſervirent puiſſamment, lors qu'il s'agit de ſe faire déclarer Chef de toutes ces Nations.

Ce-

Cependant le nombre des Parfis & des Prestarambes qui luy obéiſſoient s'étoit extrémement accru, & s'augmentoit tous les jours ; de ſorte que par leur moyen il ſe voyoit de plus en plus en état de ſe faire craindre par tout le païs. Il les exerçoit ſouvent à la diſcipline militaire, & le reſte du tems il les employoit à bâtir & à travailler à la terre, qui étant cultivée à la maniére des Nations polies, rapportoit infiniment plus, qu'elle ne faiſoit par la culture des ſauvages. Il avoit fait venir de Perſe des chevaux, des bœufs, des chameaux & pluſieurs autres animaux dont il n'avoit point trouvé dans la Terre Auſtrale : Mais il y en avoit auſſi trouvé beaucoup d'autres que nous ne connoiſſons point dans nôtre Continent, & ſur tout les Bandelis dont nous avons fait la deſcription dans la premiére partie de cette Hiſtoire. C'eſt un eſpéce de Cerf, dont on voyoit des lors en ce païs-la, de grandes troupes, qui paiſſoient dans les Forêts. Sevaris en fit prendre quelques-uns dans des filets, & en ayant bien conſideré la taille, la force & le naturel, il crut qu'on pourroit facilement les apprivoiſer, & les dompter ; ce qui réüſſit ſelon ſa penſée. Il en fit donc prendre tout autant qu'il put, defendit qu'on

qu'on en tuât de jeunes, & promit aux Auſtraux des recompenſes pour tous ceux qu'on luy ameneroit. Ils avoient acoutumé de les tuer à coups de traits, & d'en manger la chair qui eſt auſſi bonne que celle des Cerfs. Dans peu de tems il en recouvra un aſſez grand nombre qu'il fit dreſſer, & s'en ſervit enſuite utilement, tant pour le charroy & les attelages que pour un Corps de Cavalerie qu'il forma de ces Bandelis & des Chevaux qu'on luy avoit amenés d'Aſie. Dans trois ans de tems il fit toutes ces choſes, & quand il vit que le Temple étoit preſque achevé, qu'il avoit outre cela déja bâti quatre grandes maiſons quarrées, qu'il appella *Oſmaſies*, c'eſt-à-dire Communautez, dont chacune pouvoit contenir mille perſonnes ou environ; qu'il avoit fait cultiver l'Ile & le païs d'alentour, en ſorte qu'il en tiroit une grande abondance de vivres pour en remplir ſes Magazins, il crut qu'il ne devoit plus differer de ſe faire élire Chef de toutes les Nations qu'il avoit ſoumiſes. Pour cet effet il inſtitua une Fête ſolemnelle à l'honneur du Soleil, & voulut qu'on la celebrât tous les ans, & qu'on y fit des ſacrifices, des feſtins & des réjoüiſſances publiques. Il y convia les principaux des

Preſ-

Preſtarambes & des Stroukarambes, & comme il les vit tous de bonne humeur & pleins d'admiration pour la magnificence de la Fête, il leur fit propoſer par un de leurs Commandans nommé Hoſtrebas, d'élire un Chef de toutes les deux Nations auquel on donneroit une autorité ſouveraine pour les gouverner & pour les defendre. Comme cet Hoſtrebas avoit beaucoup de credit & qu'il étoit appuyé de tous les alliez des Parſis, ſa propoſition fut bien reçuë & d'un conſentement univerſel on déféra l'honneur de la Royauté à Sevaris. Il la refuſa d'abord, & dit qu'il ne pouvoit pas accepter une dignité ſi éclatante, ſans premiérement conſulter le Soleil, dont il étoit le miniſtre, & ſur la volonté duquel il devoit regler toutes ſes actions. Que pour cet effet, s'ils le trouvoient à propos, il luy offriroit un ſacrifice de parfums, pour prier ce grand Aſtre de les diriger & les conduire dans une affaire ſi importante & leur faire connoître de quelle maniére ils devoient agir dans cette rencontre. Ils acquieſcerent tous à ce ſentiment modeſte & raiſonnable, & le ſuivirent au Temple, où il offrit des parfums au Soleil, & luy fit à haute voix cette

te Oraiſon ou plutot ce Panegyrique devant toute l'Aſſemblée.

Le ſtile en eſt un peu Poëtique & dans pluſieurs endroits on y peut remarquer une cadence & quelques tranſpoſitions qu'on ne ſouffre que dans les Vers ; mais parce que cela ne s'eſt pas fait ſans deſſein, & que d'ailleurs ce roulement de paroles dans un tel ſujet touche plus le cœur qu'une Proſe plate & diffuſe, je n'ay pas crû devoir m'en éloigner.

Peut-être que cette maniére d'écrire ne ſera pas du goût de tout le monde, & que les Vers entiers avec les tranſpoſitions frequentes qu'on y trouvera preſque par tout donneront lieu aux Cenſeurs d'exercer leur critique ; mais les perſonnes éclairées qui connoiſſent la force de la Poëſie en jugeront, je m'aſſûre, tout autrement ; ſur tout quand ils ſeront avertis que Sevaris qui étoit fort verſé dans les Poëtes Grecs & Latins, cultivoit beaucoup la Poëſie.

Un grand Poëte nommé *Kodamias*, c'eſt à dire, Eſprit divin, l'a depuis miſe en Vers métriques.

On verra ſur la fin de cette Relation l'Hiſtoire de ce fameux Poëte, qui par beaucoup d'autres ouvrages excellens s'eſt

a-

aquis parmy les Sevarambes une réputation à peu près semblable à celle que s'aquirent autrefois Homere & Virgile chez les Grecs & les Romains. Mais de tous ses écrits il n'y en a point que ces peuples regardent avec plus d'estime & de veneration que l'Oraison du Soleil, parce qu'elle contient en abregé ce qu'il y a de plus essentiel dans leur Religion, & que d'ailleurs cet excellent Poëte a suivy dans ses vers, autant que son Art le pouvoit permettre, les pensées de Sevaris, qui, comme nous l'avons déja dit, la prononça devant le peuple en la maniére suivante.

ORAI-

ORAISON DE SEVARIS AU SOLEIL.

SOurſe feconde de lumiére & de vie, bel Aſtre qui brillez d'un éclat ſans pareil, & dont nos foibles yeux ne ſçauroient ſoûtenir les Divins regards; nous ne voyons rien de ſi glorieux que vous, ni rien de ſi digne de nôtre admiration, lors que nous jettons la vûë de tous côtez ſur les objets charmans que vous ſeul nous rendez viſibles. Vous êtes ſouverainement beau par vous-même, vous embelliſſez toutes choſes & rien ne peut vous embellir. Tout ce que les corps lumineux ſoûmis à vôtre empire ont de brillant & de ſplendeur, ils l'empruntent de vos raions. Ce ſont ces beaux rayons qui peignent les lambris des Cieux & les nuages de l'air de mille couleurs differentes: Ce ſont eux qui dorent le ſommet des montagnes & la vaſte étendue des plaines, ce ſont eux qui chaſſant les noires om-

ombres de la nuit, servent de guide à tous les animaux; eux enfin qui leur font voir tous les objets que vous éclairez. Vous êtes infiniment aymable & rien n'est aymable sans vous; rien ne peut étaler ses charmes sans l'aide de vôtre clarté. Lors que vous commencez à paroître sur nôtre Horison toutes choses se réjoüissent de vôtre venüe & rompent leur morne silence pour vous saluer à leur réveil. Vous arrachez les humains appesantis dans leurs couches d'entre les bras du frere de la mort, comme pour leur annoncer une nouvelle vie. Mais quand au soir vous leur ôtez vôtre lumière pour la porter en d'autres lieux, ils sont d'abord envelopez d'épaisses tenèbres, images du trépas, qui leur seroient insuportables s'ils ne se consoloient du doux espoir de vôtre retour. Quand vôtre corps lumineux s'obscurcit & s'éclipse au milieu du jour, les mortels en pâlissent comme vous, & leurs cœurs sont saisis de crainte & d'epouvante. Mais la joye & l'allegresse succédent bien-tôt à leur crainte lors qu'ils vous voyent hors de travail. Vous parcourez l'immense voute des Cieux d'une course rapide & fourniſſez tous les ans vôtre vaste carrière pour nous marquer les tems & les saisons d'un mouvement juste & reglé. Lors que vous approchez de nous toutes choses se renouvel-

vellent & prennent un éclat nouveau. La Nature comme perclusse par les neiges & les glaçons rompt ses liens & ses chaines à l'ayde de vôtre chaleur vivifiante. Alors la terre se couvre de verdure, & vous la parsemez de fleurs & la rempliſſez de fruits, que vous meuriſſez par vos douces influences pour en nourrir les animaux des champs, les oyſeaux du Ciel & les poiſſons des eaux. C'est de vôtre bonté celeſte qu'ils tirent toute leur ſubſiſtance comme ils en ont receu la vie. Vous êtes l'ame du monde, puiſque vous animez toutes choſes & que rien ne peut se mouvoir ſans vous. Lors que vôtre chaleur divine nous abandonne, incontinent ſuccedent les froides horreurs de la mort, & tous les animaux ceſſent de vivre quand ils ceſſent de vous ſentir. Leur ame n'eſt qu'un rayon de vôtre lumiére incorruptible, & lors que vous retirez ce rayon du corps terreſtre où il étoit enfermé, ce corps ſe corrompt, ſe diſſipe, & retourne dans ſon néant. Quand vous vous éloignez de nous ſelon l'ordre des ſaiſons, tout ſent les fâcheux effets de vôtre éloignement, tout ſe ternit, tout devient triſte, & la terre ſe couvre de deuil. Vous étendez vos bienfaits ſur tous ſes habitans: mais vous ne favoriſez pas également tous les peuples & tous les climats. Quelques-uns n'ont qu'un foible

uſage

usage de vôtre chaleur & de vôtre lumiére, & se voyent le plus souvent plongez dans les horreurs de longues & noires tenèbres, & dans les rigueurs des hyvers, où ils languissent & soûpirent dans l'attente de vôtre retour. Ils ont des preuves très sensibles que vous êtes la source de tous les biens, ou du moins le canal favorable par où coulent jusques à eux les bienfaits & les graces du Grand Etre qui vous soutient, & dont vous êtes le Ministre glorieux. Mais ceux, qui comme nous, jouissent d'un plus doux aspect de vos yeux, voyent toûjours leurs champs couverts de fleurs & de fruits, & vous doivent aussi bien plus d'amour & de reconnoissance. Vous nous rendez tous les matins la lumiére que vous nous ôtez tous les soirs, & si quelquefois des humides vapeurs de la mer, vous formez des nuages épais qui nous cachent vôtre face lumineuse, ce n'est que pour les resoudre en pluyes rafraîchissantes & en douces rosées, qui engraissent & fertilisent nos plaines & nos côteaux.

Mais si vôtre beneficence est adorable & s'étend ainsi par tout, votre colere n'est pas moins à craindre & ne se fait pas moins sentir en tous lieux. Car lors que nos ingratitudes & nos crimes vous ont irrité contre nous, vous avez cent verges pour nous châtier, & pour nous faire éprouver les effets de votre justice.

Quelquefois vous convertiſſez vôtre chaleur benigne, qui fait croître & meurir nos fruits, en feux ardents qui les haviſſent & les brûlent. D'autres fois vous changez les douces roſées du Ciel en pluyes impetueuſes & en grêles bruyantes qui détruiſent les richeſſes de nos arbres & de nos gueréts. Vous tournez les douces haleines des Zephirs en tourbillons & en orages redoutables. Vous entaſſez les nuées obſcures les unes ſur les autres, vous élevez des broüillards épais pour nous dérober vôtre lumiére, & au lieu de vos regards propices vous envoyez des éclairs terribles, & faites gronder le Tonnerre épouvantable pour nous reprocher nos forfaits & pour nous avertir de vôtre juſte courroux. Quelquefois vous lancez vos foudres redoutables & en frapez les arbres les plus orgueilleux, & les monts les plus ſuperbes, pour faire voir aux mortels que vous pouvez abattre tout ce qui s'éleve & qui s'enorgueillit, & que ſi votre bonté ne retenoit vôtre colere, vous écraſeriez les impies & les rebelles qui n'adorent point vôtre Divinité.

Pour nous qui ſommes aſſemblez dans vôtre Temple pour vous rendre nos vœux & nos hommages, & pour faire fumer vos Autels, nous reconnoiſſons que c'eſt à vous ſeul que nous devons l'être & la vie, & tous les biens

qu

que nous poſſedons, comme le reſte des hommes. Mais nous ſentons que nous ſommes obligez de vous reverer d'une maniére toute particuliére, parce que vous nous avez fait & nous faites tous les jours des faveurs & des graces que vous ne faites point aux autres peuples de la terre. Vous nous avez prêté vos foudres terribles pour ſoûmettre nos ennemis, & nous donnez des lumiéres & des connoiſſances utiles & agreables dans la vie, que vous n'avez departies qu'à nous. Vous nous inſtruiſez dans nos affaires les plus importantes, quand nous avons recours à vos Oracles ſacrez, & faites réüſſir nos entrepriſes malgré les obſtacles les plus difficiles à ſurmonter. Enfin vous nous faites connoître de quelle maniére nous devons regler nôtre adoration, & les marques exterieures de nôtre reſpect religieux, afin que nous ne faſſions rien qui vous déplaiſe ni qui ſoit contraire au veritable culte de vôtre Divinité. Pour cet effet vous nous conduiſez comme par la main; dans vos routes lumineuſes & aſſurées, pendant que les autres hommes s'égarent dans les ſentiers obſcurs & incertains de leurs vaines imaginations. Les uns ſe font des Idoles foibles & impuiſſantes & les autres ſe forment de vains Phantômes pour adorer en eux les folles penſées de leurs eſprits. Mais nous qui ſom-

mes guidez par des lumiéres plus ſimples, plus pures & plus naturelles, nous adorons un Dieu viſible & glorieux dont nous connoiſſons la puiſſance, & dont nous éprouvons tous les jours les graces & les bontez.

Veüillez, ô Divine Lumiére; les repandre toûjours ſur nous & diſſiper les nuages & les tenèbres qui pourroient obſcurcir & ſeduire nôtre raiſon. Mais parce que d'elle-même elle eſt trop foible & trop bornée, nous avons recours à vos divines clartez, dans le choix que nous devons faire d'un Chef & Conducteur capable de nous gouverner ſelon vôtre volonté. Si c'eſt vôtre plaiſir de nous en donner un, faites, ô bon Aſtre, qu'il ait toutes les qualitez que demande un employ ſi relevé, afin qu'il nous guide & nous ſerve d'exemple dans toutes nos actions. Qu'il nous protege contre nos ennemis; qu'il faſſe fleurir parmy nous la Paix, la Juſtice & toutes les vertus. Enfin, qu'il nous ſçache inſtruire dans le culte & le reſpect que nous vous devons rendre; afin que vous étant toûjours agreables, & ne faiſant rien qui puiſſe attirer vôtre colere, nous jouiſſions à jamais de vos douces influences, & des témoignages de vôtre bonté particuliére.

Cette Oraiſon que Sevaris prononça avec beaucoup de zele toucha le cœur des aſſiſtans

ans, & leur fit concevoir une haute estime pour la piété de ce Prince : mais ils furent agréablement surpris, quand dès qu'il eut achevé de parler, ils oüirent une douce harmonie vers la voute du Temple, qui sembloit venir de loin & s'approcher peu à peu. Lors qu'elle fut assez près on entendit la voix charmante d'une femme ou d'un garçon, qui après avoir chanté quelque tems fort mélodieusement, dit à toute l'assemblée qu'il étoit envoyé de la part du Soleil pour leur annoncer que ce Dieu glorieux avoit écouté leur priére, qu'il avoit reçû leur sacrifice, & même jetté les yeux sur l'un d'entre eux pour l'élever en dignité au dessus des autres. Mais qu'il ne vouloit pas que ce fût en qualité de Roy ; parce que nul mortel n'étoit digne de commander souverainement à un peuple qu'il avoit choisi entre tous ceux de la terre, pour être ses sujets & ses vrays adorateurs. Qu'il vouloit luy-même être leur Monarque, comme il étoit déja leur Dieu ; afin qu'ils se gouvernassent entiérement selon ses loix ; qu'il leur en donneroit de très-justes & de très-expresses par les mains de celuy qu'il avoit choisi pour son Lieutenant dans la Monarchie, comme il l'avoit auparavant élevé au suprême degré de la

Prêtriſe ; Que la perſonne dont il avoit fait choix étoit ſon grand Prêtre Sevaris, qu'il declaroit publiquement avoir élû pour ſon Lieutenant ; Et qu'enfin il leur ordonnoit de le recevoir en cette qualité pour luy obéir à l'avenir, à luy & à ſes Succeſſeurs ſelon les celeſtes loix qu'il inſpireroit luy-même à ce Miniſtre, qu'il avoit choiſi pour être l'Interprète de ſes volontez, & le Diſpenſateur de ſes graces.

Après cette harangue on oüit une harmonie plus douce encore que la premiére, qui ſembloit s'éloigner peu à peu juſques à ce qu'on ne l'entendit plus.

Cependant le peuple étoit dans une profonde admiration, & croyoit en effet que c'étoit une voix du Ciel qui leur avoit annoncé la volonté de leur Dieu. Ils luy obéirent ſur le champ, d'autant plus volontiers qu'ils voyoient que ce Roy glorieux avoit pris pour ſon Lieutenant celuy qu'ils avoient voulu choiſir pour leur Souverain, & qu'à cette grace il ajoûtoit l'honneur éclatant, de vouloir luy-même les gouverner, & prendre un ſoin tout particulier de leur Nation. Sevaris fut donc reçû du peuple en qualité de Vice-Roy du Soleil, & les principaux de ſes ſujets luy rendirent hommage & luy jurerent fidélité. Je

trou-

trouve ſa conduite dans cette rencontre fort remarquable & digne de ſon eſprit & de ſa prudence: Car il ne fit pas ſeulement comme ont fait pluſieurs autres grands Legiſlateurs, qui pour autoriſer leurs loix diſoient les avoir reçuës de quelque Divinité: Mais de plus il fit dire au peuple par une voix du Ciel) comme on leur fit accroire) quelle étoit la volonté de leur Dieu. Il crut auſſi que refuſant l'autorité ſuprême & l'attribuant toute au Soleil, le Gouvernement qu'il avoit deſſein d'établir parmi ces peuples, ſeroit plus ferme & plus reſpecté; & que luy-même devant être le Lieutenant & l'Interprète de ce glorieux Monarque, il ſeroit beaucoup plus honoré & mieux obéï que s'il recevoit ſon autorité des hommes mortels. Il aimoit fort la Muſique, & l'entendoit paſſablement: ce qui me perſuade, que, lors qu'on bâtit le Temple, il fit faire dans la voûte quelque vuide ſecret pour y mettre la ſimphonie dont nous venons de parler, & qu'il avoit quelque invention pour faire que les ſons ſemblaſſent s'approcher & s'éloigner enſuite. Neanmoins le commun peuple des Sevarambes croit encore aujourd'huy, que la voix qui annonça la volonté du Soleil à

leurs Ancêtres venoit de ſa part, & que Sevaris fut choiſi par l'ordre de ce grand Aſtre. Mais preſque tous les gens d'eſprit avec qui j'ay converſé familiérement à Sevarinde, m'ont avoüé qu'ils croyoient que ce n'avoit été qu'une adreſſe de leur Legiſlateur pour donner plus de poids & d'autorité à ſon Gouvernement. Cela paroit encore par la conduite des Parſis de ce tems-là qui faiſoient accroire aux Auſtraux, que le Soleil leur avoit enſeigné les Arts qu'ils leur porterent de nôtre Continent, & qu'il les honoroit d'une revelation particuliére. Sevaris en dit autant luy-même dans ſon Oraiſon à cet Aſtre, quand il le remercie des dons & des graces, qu'il dit n'avoir départis qu'à luy & à ſes ſujets.

Les Stroukarambes, ſelon le genie de leur langue, qui ajoûte la terminaiſon *as* au nom des perſonnes élevées en dignité, appellerent Sevaris *Sevarias*. Ils changerent auſſi le nom de leur païs, que les Preſtarambes appelloient alors Stroukarambe en celuy de *Sevarambe*, joignant les premiéres ſyllabes du nom de ce Prince à la diction *Arambe*, qui en leur langue ſignifie Païs, Contrée ou Patrie. Ils en avoient fait autant du nom de Stroukaras,

qui

qui signifie fourbe ou imposteur, en haine de cet ancien ennemi de leur Nation : Mais ceux qui l'avoient reçû pour leur Chef, & qui ensuite luy rendirent des honneurs divins l'appelloient *Omigas*, & de son nom s'appellerent eux-mêmes *Omigarambes*. Mais quand ces deux Peuples furent reünis sous l'authorité de Sevaris, ils s'appellerent Sevarambes, & c'est encore aujourd'hui le nom de toute cette Nation.

Sevaris étant enfin parvenu à son but principal, & se voyant revêtu de l'autorité souveraine, s'appliqua fortement à faire cultiver & embellir le païs, à composer des loix pour les faire ensuite recevoir à ses nouveaux sujets. Il fut quelque tems en balance sur le choix des divers modeles de Gouvernement que lui & Giovanni s'étoient proposé.

Le premier projet qu'ils firent étoit de diviser le peuple en diverses classes, dans l'idée qu'ils eurent d'abord de partager les terres, & d'en laisser la propriété aux particuliers, à l'exemple de presque toutes les Nations de nôtre Continent. Tous les Parsis étoient pour ce partage, & l'on fut sur le point de distribuer la nation en sept Classes subordinées les unes aux autres.

La premiére devoit être des Laboureurs & de tous ceux qui travaillent à la terre. Dans la ſeconde on devoit ranger tous les gens qui exercent des métiers mécaniques, comme les Maſſons, les Charpentiers; les Tiſſerans & leurs ſemblables.

La troiſiéme devoit contenir ceux qui travaillent à des Arts plus ſubtils & plus ingenieux, comme ſont les Peintres, les Brodeurs, les Menuiſiers & autres tels Artiſans. Dans la quatriéme devoient être compris les Marchands & les Revendeurs de toutes ſortes de denrees ou de Marchandiſes.

Les riches Bourgeois, les gens de Lettres, & tous ceux qui exercent les Arts liberaux devoient compoſer la cinquiéme. Les ſimples Gentilshommes devoient être rangez dans la ſixiéme; Et enfin la ſeptiéme & la plus honorable devoit être celle des Seigneurs diverſement qualifiez. Dans le partage des terres on en devoit reſerver une bonne partie pour l'entretien ordinaire de l'Etat & dans les occaſions extraordinaires chaque Claſſe devoit contribuer ſelon ſon rang & ſes moyens, ſans que perſonne pût jouïr d'aucune exemption ou privilége particulier; parce qu'il ſemble injuſte, & tout à fait contraire à la droi-

droire raiſon, que ceux qui ſont membres d'un Etat, qui ſont protegez par les Loix, & qui joüiſſent des avantages de la Société, ne contribuent rien au ſoutien de cette Societé, pendant que les autres ſont accablez de Tailles & d'Impôts. Le ſeul domaine du Prince en devoit être exempt, & tous les ſujets devoient également contribuer aux dépenſes publiques, chacun ſelon ſon rang & ſelon ſa puiſſance, dans une égale diſtribution. Mais afin qu'ils reconnuſſent perpetuellement l'autorité du Souverain, & qu'ils ſe fiſſent tous une habitude de luy payer tribut, on avoit deſſein d'impoſer ſur chaque perſonne parvenuë à l'âge de vingt ans une taille modique & annuelle, qu'on auroit nommée Capitation. Outre cela tous ceux qui ſeroient parvenus à la joüiſſance légitime de biens & de richeſſes juſques à une certaine valeur limitée par les Loix, & qui auroient voulu monter à un degré plus haut, devoient être obligez de payer à l'Etat une ſomme d'argent ſelon les reglemens qu'on auroit faits pour ce ſujet. Chaque Claſſe auroit été diſtinguée par des habits differens, afin que les inferieurs ne puſſent jamais uſurper les honneurs, & qu'ainſi chacun tint ſon rang & ſa dignité. Il y devoit avoir

divers autres reglemens dans ce projet, dont je penſe que Giovanni étoit le veritable autheur. Mais Sevarias après avoir examiné ce modele de Gouvernement & quelques autres qu'on luy avoit propoſez, les rejetta tous & en fit un luy-même incomparablement plus juſte & plus excellent que tous ceux qu'on a pratiqué juſques icy. Car comme il avoit une prudence & une ſageſſe ſinguliére, il ſe mit à rechercher & à examiner avec ſoin les cauſes des diſſentions, des guerres & des autres maux qui affligent ordinairement les hommes & qui deſolent les Peuples & les Nations. Dans cette recherche il reconnut que les malheurs des Sociétez derivent principalement de trois grandes ſources, qui ſont l'Orgueil, l'Avarice & l'Oiſiveté.

L'orgueil & l'Ambition portent la plupart des hommes à vouloir s'élever au deſſus des autres pour les maîtriſer, & rien ne nourrit tant cette paſſion que les avantages d'une extraction illuſtre dans les lieux où la Nobleſſe eſt héréditaire. L'éclat d'une haute naiſſance éblouit ſi fort ceux qui l'ont reçu des mains de la fortune qu'ils en oublient leur condition naturelle pour n'attacher leur eſprit qu'à ce bien exterieur qu'ils ne doivent qu'à leurs Ancêtres

&

& non à leur propre vertu. Ils s'imaginent le plus souvent que les autres hommes leur doivent être soumis en toutes choses, & qu'ils sont nez pour leur commander, sans considerer que la nature nous a faits tous égaux, & qu'elle ne met point de difference entre le Noble & le Roturier; qu'elle nous a tous assujetis aux mêmes infirmitez; que nous entrons dans la vie les uns comme les autres; que les richesses ni la qualité ne sçauroient ajoûter un moment aux jours des Souverains, non plus qu'à ceux de leurs sujets; Et qu'enfin la plus belle distinction qu'il y puisse avoir entre les hommes est celle qu'ils tirent des avantages de la vertu. Pour donc remedier aux desordres que produit l'inegalité de la naissance, Sevarias ne voulut pas qu'il y eût d'autre distinction entre ses peuples que celle des Magistrats & des personnes privées; & que parmy ces derniers l'inégalité de l'age decidât seule de l'inégalité du rang.

Et comme les richesses & la propriété des biens font une grande difference dans la Société civile, & que de là viennent l'Avarice, l'Envie, les extorsions & une infinité d'autres maux; il abolit cette propriété de biens, en priva les particuliers,

& voulut que toutes les terres, & les richeſſes de la Nation appartinſſent proprement à l'Etat, pour en diſpoſer abſolument, ſans que les Sujets en puſſent rien tirer que ce qu'il plairoit au Magiſtrat de leur en départir. De cette maniére il bannit tout à fait la convoitiſe des richeſſes, les tailles, les impôts, la diſette & la pauvreté, qui cauſent tant de malheurs dans les diverſes Sociétez du monde. Depuis l'établiſſement de ces loix, tous les Sevarambes ſont riches, encore qu'ils n'ayent rien en propre. Tous les biens de l'Etat leur appartiennent, & chacun d'eux ſe peut eſtimer auſſi heureux que le Monarque du Monde le plus opulent. Si dans cette Nation un ſujet a beſoin de quelque choſe néceſſaire à la vie, il n'a qu'à la demander au Magiſtrat qui la luy acorde toûjours. Il n'eſt jamais en ſouci pour ſa nourriture, pour ſes habits, ni pour ſon logement, pendant les divers degrez de ſon âge; ni même pour l'entretien de ſa femme & de ſes enfans, quand il en auroit des centaines & des milliers. L'Etat pourvoit à tout cela ſans exiger ni tailles ni Impôts, & toute la Nation vit dans une heureuſe abondance & dans un repos aſſuré ſous la conduite du Souverain. Mais parce que le Magiſtrat qui

eſt

est la tête du corps politique a besoin des autres membres pour en tirer de l'aide & du secours, & que d'ailleurs il est bon de les exercer de peur qu'ils ne se rebellent dans l'aise & les plaisirs, ou ne s'amolissent dans l'oisiveté, Sevarias voulut donner de l'occupation à tous ses Sujets, & les tenir toûjours en haleine par un travail utile & modéré.

Pour cet effet il partagea le jour en trois parties égales, & destina la premiére de ces trois parties au travail, la seconde au plaisir, & la troisiéme au repos. Il voulut que tous ceux qui seroient parvenus jusques à un certain âge, & que les maladies, la vieillesse, ou d'autres accidens ne pourroient justement exempter de l'obligation des Loix, travaillassent chacun huit heures du jour, & qu'ils employassent le reste du tems, ou dans les divertissemens honnêtes & permis, ou dans le sommeil & le repos. Ainsi la vie se passe avec beaucoup de douceur, les corps sont exercez par un travail mediocre, & ne sont pas usez par une fatigue immoderée: Les esprits sont agreablement occupez par un exercice raisonnable, sans être accablez par les soins, les chagrins & les soucis. Les divertissemens & les plaisirs qui succedent au travail re-

recréent & raniment le corps & l'eſprit, & le repos enſuite les rafraîchit & les délaſſe. De cette maniére les hommes étant occupez au bien, n'ont pas le tems de ſonger au mal, & ne tombent guéres dans les vices où les porteroit l'oiſiveté, s'ils ne la chaſſoient par des occupations honnêtes. L'envie qui vient des trois ſources dont nous avons parlé exerce rarement ſa rage parmy ces Peuples, & leur cœur n'eſt ordinairement échaufé que d'une noble émulation qui naît de l'amour de la vertu, & du juſte deſir des loüanges que meritent les bonnes actions.

Sevarias n'eut pas beaucoup de peine à faire recevoir ſes Loix à ſes nouveaux Sujets: car outre qu'elles étoient autoriſées de la Divinité, elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leurs coutumes, car (comme nous l'avons déja dit) ces peuples vivoient en Communautez, & n'avoient preſque rien en propre. Quand nous viendrons à parler du Gouvernement des Sevarambes d'aujourd'huy, nous en ferons un détail plus exact, pour le preſent nous nous contenterons d'en dire icy quelque choſe en gros. Quoy que ce grand Legislateur ait luy-même poſé les fondemens des Loix & de l'adminiſtration puplique,

neanmoins

neanmoins il n'a pas fait tous les réglemens qu'on voit aujourd'huy parmi les Sevarambes, ayant laissé à ses Successeurs l'autorité de changer, d'ajoûter & de diminuer selon les occurences, ce qu'ils trouveroient à propos pour le bien de la Nation. Mais il leur a très-expressément defendu de rien ordonner de contraire au droit naturel, ou aux maximes fondamentales de l'Etat, qui sont de conserver sur toutes choses un Gouvernement Heliocratique, c'est-à-dire de ne pas reconnoître d'autre Souverain que le Soleil, & de ne recevoir d'autres Loix que celles qu'il auroit inspirées à son Lieutenant & à son Conseil.

De n'admettre à la Vice-Royauté, que celuy que le Soleil aura choisi d'entre les principaux Ministres de l'Etat; ce qui se fait par le sort, comme nous ferons voir cy-après.

De ne pas souffrir que la propriété des biens tombe en aucune maniére entre les mains de personnes particuliéres, mais d'en conserver l'entiére possession à l'Etat pour en disposer absolument.

De ne pas permettre qu'il y ait de rang ou de dignité hereditaire; mais de conserver avec soin l'égalité de la naissance, afin

afin que le ſeul mérite puiſſe élever les particuliers aux charges publiques.

De faire reſpecter la vieilleſſe, & d'acoutumer de bonne heure les jeunes gens à honorer ceux qui ſont leurs Superieurs en âge & en expérience.

De bannir l'oiſiveté de toute la Nation, parce que c'eſt la nourrice des vices & la ſource des querelles & des rebellions; & d'acoutumer les enfans au travail & à l'induſtrie.

De ne point les ocuper à des Arts inutiles & vains, qui ne ſervent qu'au luxe & à la vanité, qui ne font que nourrir l'orgueil, & qui engendrant l'envie & la diſcorde, détournent les eſprits de l'amour de la vertu.

De punir l'intempérance en toutes choſes, parce qu'elle corrompt le corps & l'ame, & fait tout le contraire de la vertu oppoſée, qui les conſerve l'un & l'autre dans un état tranquille & moderé.

De faire valoir les Loix du mariage & de les faire obſerver aux perſonnes adultes, tant pour la propagation de l'eſpèce & l'acroiſſement de la Nation, que pour éviter la fornication, l'adultére, l'inceſte & d'autres crimes abominables, qui détruiſent la Juſtice & troublent la tranquilité publique.

De prendre un soin tout particulier de l'éducation des enfans & de les faire adopter par l'Etat dès qu'ils ont atteint la septiéme année de leur âge, pour leur aprendre de bonne heure l'obéissance aux Loix & la soumission qu'ils doivent aux Magistrats qui sont les veritables peres de la Patrie.

D'instruire la jeunesse de l'un & de l'autre sexe dans l'exercice des armes, pour avoir en tout tems des gens capables de repousser les ennemis de l'Etat.

Enfin de faire valoir la Religion pour lier les hommes par la conscience, leur persuadant que rien n'est caché à la Divinité, & que non seulement dans cette vie, mais aussi qu'après le trepas, elle a ordonné des recompenses pour les bons, & des châtimens pour les méchans.

Voila en abregé les principaux articles des Loix de Sevarias, qui furent publiquement reçuës cinq ans après son arrivée aux Terres Australes, & que ses Successeurs ont religieusement fait observer depuis leur premier établissement. Après leur publication, il s'appliqua fortement à les faire observer par la douceur & par la crainte de ses armes. Il avoit pris des mesures si justes pour parvenir à ses fins qu'il trouva fort

peu

peu d'obſtacles à ſon deſſein, & il n'y eut guéres de gens qui oſaſſent s'y oppoſer, car ſi d'un côté ſes Loix n'étoient pas agréables aux méchans, tous les bons les aprouvoient, parce qu'elles étoient fort juſtes & fort équitables. Il eſt vray que les Parſis eurent quelque peine à s'acommoder à la communauté des biens ; mais comme ils étoient tous étrangers, & que leur fortune dépendoit abſolument de celle de leur Chef, ils ſe ſoumirent enfin à ſes volontez, d'autant plus facilement qu'ils voyoient que les Stroukarambes qui étoient déja tout accoûtumez à vivre en Communautez, s'y ſoumettoient ſans repugnance. Ceux qui avoient toûjours vêcu dans l'oiſiveté eurent plus de peine à ſe reduire à un travail reglé, c'eſt pourquoi on ne leur fit point obſerver cet article avec ſévérité ; mais on le fit exactement pratiquer aux jeunes gens, de ſorte que dans moins de vingt ans il étoit généralement obſervé, & l'on ne voyoit plus de fainéans que parmy les perſonnes d'un âge avancé.

Sevarias regna trente-huit ans dans une continuelle proſpérité, & vit rendre à ſes Loix une parfaite obeïſſance dans toutes les terres de ſa domination ; ſans que jamais perſonne ozât s'oppoſer à ſes volontez

tez. Pendant ce long Regne son peuple s'accrut prodigieusement jusques-là, que le nombre de ses Sujets, dont il faisoit le dénombrement de sept en sept ans, se monta au dessus de deux millions, bien qu'il n'en eût pas plus de huit cens mille au commencement de son Regne. Il les distribua tous par *Osmasies*, grands bâtimens quarrez où il les faisoit vivre en commun, en quoy leurs Descendans les ont toûjours imitez depuis.

De son temps la ville de Sevarinde s'agrandit beaucoup, luy-même y posa les fondemens de quarante Osmasies, & en fit bâtir beaucoup d'autres jusques à Speronde, dont il fut aussi le fondateur. Il fit faire divers canaux dans les plaines de Sevarambe pour les fertiliser davantage, quoy qu'elles fussent naturellement tres-fertiles, & conçut le dessein de plusieurs ouvrages publics que ses Successeurs ont executé dans la suite.

De dix ou douze femmes qu'il eut pendant sa vie, lui naquirent beaucoup d'enfans, dont la postérité s'est fort accreuë, & qui sont fort respectez parmy les Sevarambes. Ils jouissent même de plusieurs privileges qui ne sont pas communs aux autres Sujets, dont le principal est celuy d'é-

d'être admis à la Magiſtrature trois ans avant les jeunes gens des autres familles.

Durant pluſieurs années Sevarias prit beaucoup de peine pour cultiver & pour enrichir la langue du païs, & ſes ſoins furent ſuivis de tant de bons ſuccès, que de ſon temps elle égaloit toutes les Langues d'Orient en politeſſe & en douceur. Il y fit de ſi belles obſervations & en acommoda ſi bien les parties fondamentales pour exercer ceux qui viendroient après luy, que dans le cinquiéme Régne elle ſe trouva plus belle & plus abondante que n'a jamais été la Langue Latine ni même la Greque.

Enfin après avoir régné trente-huit ans entiers, étant dans la ſoixante & dixiéme année de ſon âge, & commençant à ſentir les incommoditez de la vieilleſſe, il reſolut de reſigner l'Empire à un autre & de paſſer le reſte de ſes jours dans le repos d'une vie privée. Pour cet effet il convoqua tous les Oſmaſiontes de la Nation, c'eſt à dire tous les Gouverneurs des Oſmaſies, qui compoſent encore aujourd'hui le Conſeil general, & leur fit ſçavoir ſa réſolution. En même temps il les exhorta de proceder au choix d'un nouveau Viceroy & de conſulter le Soleil, ſur la volonté duquel ils devoient ſe regler dans une affaire ſi im-

por-

portante, les assurant que ce Roy glorieux ne manqueroit pas de leur faire connoître par le sort, celuy qu'il avoit destiné pour son Successeur, s'ils le jettoient selon les ordres qu'il avoit déja prescrits. Mais voyant que ce discours attristoit tous ceux de l'assemblée, il leur representa qu'il étoit déja fort avancé en âge, & que ses forces commençant à luy manquer il n'étoit desormais plus capable de tenir les rênes du Gouvernement, & qu'il étoit du bien public de choisir un chef plus jeune & plus vigoureux que luy pour la conduite de l'Etat; Qu'après avoir travaillé trente huit ans pour le bien & la félicité de la Nation, il étoit juste qu'il songeât enfin à son repos particulier. Il ajoûta qu'outre ces raisons solides il avoit de secrets avertissemens de la part du Soleil de se retirer des affaires, & de remettre à un autre l'administration de l'Etat & la charge de Grand Prêtre, qui devoit être inséparable de la Vice-Royauté. Quand il eut achevé ce discours qui attrista beaucoup tous ceux qui l'avoient écouté, les divers membres du Conseil après luy avoir témoigné leur respect, leur reconnoissance, & le regret qu'ils auroient d'être gouvernez par un autre que luy, le prierent de garder jusqu'à

la

la fin de ſes jours la dignité dont il étoit en poſſeſſion depuis ſi long-temps, & qu'il avoit exercée avec tant de gloire, ou du moins de leur donner un de ſes fils pour regner à ſa place, s'il perſiſtoit dans la réſolution de réſigner l'Empire à un autre. Ils ajoûterent que la Nation ayant pendant tout ſon Régne vû des marques ſi ſenſibles de ſa prudence, de ſa vertu & de l'amour qu'il avoit pour ſon peuple, pourroit à peine ſe conſoler de ſa perte, & que le ſeul moyen d'adoucir la douleur qu'elle alloit cauſer à tous ſes Sujets, étoit de mettre ſur le trône celuy de ſes enfans qu'il jugeroit luy-même le plus digne de luy ſucceder, afin qu'en ſa perſonne & en celle de ſes Décendans, on pût toûjours voir la vivante image de leur auguſte Prédéceſſeur, & reverer en eux la ſageſſe profonde & les vertus incomparables d'un Prince à qui la Nation devoit tout ſon bonheur. Dans cette vuë ils luy offrirent de rendre ſes dignitez héréditaires à ſa famille, & de préferer un ſang auſſi illuſtre que le ſien à tous les hommes de la terre. A ces raiſons preſſantes ils en ajoûterent pluſieurs autres, & ſe ſervirent de tous les argumens & de tous les moyens dont ils ſe purent aviſer pour luy faire accepter les offres

offres qu'ils luy faiſoient. Mais rien ne put ébranler ce grand homme ; il réſiſta fortement à leurs raiſons & à leurs priéres, & ſa vertu triompha dans cette occaſion de toutes les foibleſſes de l'eſprit humain. Il leur dit donc que l'Etat étant purement Heliocratique, il ne pouvoit accepter les offres qu'ils luy faiſoient, parce que dans le choix d'un Vice-Roy, il falloit ſelon les loix établies ſe gouverner entiérement par la volonté du Soleil, qui leur feroit connoître par le ſort lequel de ſes Sujets luy étoit le plus agréable & le plus digne de commander à ſon Peuple. Il les remercia néantmoins de leur zele & de leur affection, & leur dit que, bien qu'il eût autant d'amour & de tendreſſe pour ſes enfans qu'un pere en pouvoit avoir, il ne s'écarteroit jamais de l'obéiſſance qu'il devoit rendre au Roy glorieux qui l'avoit élevé ſur le trône ; Que, lors qu'il s'agiſſoit du bien public, on devoit impoſer ſilence à l'amour paternel, & faire ceder tous les interêts particuliers à celuy de l'Etat, dont le Prince ſe doit toûjours montrer le veritable pere. Il ajoûta qu'en de pareilles occaſions il eſperoit de la vertu de ſes Succeſſeurs, qu'ils imiteroient ſon exemple, & feroient voir à la poſtérité que l'honneur

& la gloire des Souverains conſiſte uniquement à faire tous leurs efforts pour rendre heureux les Peuples dont le Ciel leur a commis le gouvernement & la conduite.

Les Oſmaſiontes du Conſeil voyant par cette réponſe la néceſſité indiſpenſable qui les forçoit à changer de Vice-Roy, choiſirent quatre hommes de leur corps, & le ſort tomba ſur l'un d'eux nommé *Khomedas*, qu'enſuite ils appellerent Sevarkhomedas, ajoûtant à ſon nom les deux premiéres ſyllabes de celuy de Sevarias, ce qu'on a fait depuis à tous ſes Succeſſeurs.

Trois jours aprés cette élection Sevarias accompagné de tous les grands Officiers de l'Etat mena Khomedas au Temple pour y pratiquer les ceremonies de ſon inſtalation qu'il voulut être fort magnifiques, pour faire honneur à ſon Succeſſeur, & montrer au Peuple par ſon exemple, quel eſt le reſpect qu'on doit rendre à un Souverain. Il offrit ſur l'Autel un ſacrifice au Dieu de la Lumiére, & prononça pour la ſeconde fois l'Oraiſon qu'il luy avoit faite lors qu'il fut choiſi par une voix du Ciel, y ajoûtant ſeulement qu'il plût à ce bel Aſtre d'éclairer & de conduire le nouveau Lieutenant qu'il avoit choiſi pour gouverner ſon peuple aprés luy.

En-

Ensuite se tournant vers celuy qui alloit être son Successeur, il luy parla à haute voix devant tout le Peuple à peu près de cette maniére.

AVant que de vous resigner ce qui me reste encore d'autorité, je me sens obligé, ô KHOMEDAS, de vous faire quelques remontrances: Je m'y sens obligé pour la gloire de nôtre divin Monarque, pour le bien de son Peuple, & pour vôtre instruction particuliére.

Le dessein qui nous amene dans ce Temple a quelque chose de fort étonnant: vous étiez hier mon sujet, & vous allez devenir aujourd'hui mon Souverain; je descends volontairement d'un Trône où vous allez monter sans obstacle, & par cette action nous allons laisser à la posterité un exemple aussi remarquable, qu'un Souverain en ait jamais laissé. Il arrive peu de ces changemens dans un Etat, si l'amour paternel, ou la foiblesse des Princes n'en sont le véritable motif, ou si la Loy d'un Vainqueur n'en impose la nécessité. Il n'en est pas de même dans cette occasion; Ce n'est ni le sang ni la nature qui me sollicitent en vôtre faveur; Ce n'est ni vôtre force, ni ma foiblesse qui m'obligent à vous resigner le Scéptre & le Diadême du Soleil; C'est la pure volonté de ce Roy glorieux & l'obeissance que je rends à ses Ordres sacrez, qui vous élevent à la haute dignité où vous allez monter. Le choix qu'il a fait de vôtre Personne pour être son Lieutenant & mon Successeur dans la Monarchie, peut justement remplir vôtre ame de pensées sublimes, mais il ne doit pourtant pas vous inspirer de l'orgueil, ny vous faire oublier vôtre condition naturelle. Souvenez-vous que

vous êtes homme ; Que par les Loix de la naissance vous n'avez aucun avantage sur les autres ; Que vous êtes comme eux sujet aux infirmitez de la Nature, & à l'inconstance de la fortune, & que le terme fatal qui finit leur destinée, doit aussi terminer la vôtre. Considerez serieusement quel est le poids de la Couronne, de qui vous la tiendrez, & à qui vous serez obligé d'en rendre compte. Faites reflexion sur le bonheur du Regne précédent, voyez quel exemple vous aurez à suivre, & quel exemple vous devez donner. Les fonctions de la Vice-Royauté, où vous êtes appellé, sont toutes grandes & relevées ; Elles demandent une application serieuse, un esprit droit, un courage intrepide, une constance inebranlable & une prudence extrême. Je ne doute point que vous n'ayez toutes ces qualitez, puisque le Dieu lumineux qui vous éclaire, qui void & qui sçait toutes choses, vous a preferé à tous ses autres Sujets pour vous faire son premier Ministre. Souffrez néanmoins que je vous dise, que dans la conduite d'un Etat, il y a deux chemins qui menent à des fins bien differentes. Le premier est celuy des bons Princes ; & l'autre est celuy des Tyrans : l'un conduit tout droit à la gloire, & l'autre mène à l'infamie. Les Tyrans lâchent la bride à leurs passions & s'abandonnant au mauvais panchant de leur cœur, ils détruisent toûjours par leurs vices, les ouvrages de leur prudence. Ils pensent rarement à l'Autear de leur puissance, ils songent peu au compte qu'ils ont à luy en rendre, & ils ne considerent jamais, que plus les effets de sa justice sont lents, plus ses jugements sont redoutables. De là vient que leur domination est odieuse, leur fin le plus souvent tragique, & leur mémoire toûjours detestée.

Les

Les bons Princes, au contraire, ne se conduisent que par les lumiéres de la droite raison; ils se font une régle inviolable de leur devoir, & suivant par tous les conseils d'une juste prudence, ils affermissent leur Trône sur des fondemens que rien ne sauroit ébranler. On les aime pendant leur vie, on les regrette après leur mort, & le souvenir de leur Régne est toujours cher & précieux à la Postérité.

Bien loin de croire que vous puissiez balancer un moment sur le choix de l'une de ces deux routes, je suis persuadé que vous avez déja fait une généreuse resolution d'imiter la conduite des bons Princes, avec autant de soin que vous avez resolu de fuir les maximes des Tyrans. Vôtre devoir, vôtre honneur & vôtre interêt particulier vous y obligent indispensablement, & de plus je vous y exhorte de la part de celui dont vous devez être la vivante image dans cet Etat. Il nous a donné des Loix dont il vous fait aujourd'hui le Dépositaire, l'Interprête & l'Executeur; Ces Loix sont les Decrets d'une Sagesse, qui n'étant pas sujette au changement, n'en veut point souffrir dans les Constitutions fondamentales de ce Royaume. Respectez le principe d'où elles viennent, prenez garde de n'y rien changer, & ne manquez pas de punir la témérité de ceux qui voudroient profaner les Ordonnances sacrées du Soleil, par le mélange impur de leurs imaginations. Usez du pouvoir absolu que ces Loix vous donnent pour faire exercer la Justice, pratiquer la Temperance, & pour faire fleurir la Paix. C'est dans la Paix que se trouve le repos & le bonheur des Peuples, mais pour la conserver, il faut cultiver avec soin l'innocence des mœurs & corriger

ſévérement la licence des vices. On regne faiſlement ſur les gens de bien ; mais il eſt difficile de regner ſur les méchans ; & l'unique moyen de regner avec gloire eſt de diſpenſer avec juſtice les récompenſes & les peines. Pour cet effet il faut qu'un Prince ſoit toûjours armé dans la Paix & dans la Guerre, afin qu'il puiſſe en tout temps repouſſer les injures étrangeres, reprimer les rebellions interieures, & faire également craindre & reſpecter en tous lieux la puiſſance de ſes armes & la ſainteté de ſes Loix. J'ay tâché par mes actions paſſées d'établir la verité de ces maximes, comme je vous les propoſe aujourd'huy ſolemnellement par mes paroles devant le Dieu qui nous éclaire, & devant ce Peuple qui m'écoute ; c'eſt à vous à faire vôtre profit de mes remontrances. Après cela je vous remets la Couronne & le Sceptre du Soleil comme les dernieres marques de l'autorité que je vous reſigne par ſes Ordres. Repondez par vôtre conduite à l'intention de ce divin Monarque, rempliſſez nos ſouhaits & nôtre attente, & tenez enfin pour une maxime certaine que la gloire d'un veritable Prince brille moins par l'éclat de ſon Diadême, que par le bonheur de ſes Sujets.

Dès qu'il eut achevé ce diſcours il prit Khomedas par la main, le mena à l'Autel, luy fit jurer par le Dieu inviſible, éternel & infini, par le Soleil viſible & glorieux, & par l'amour de la Patrie, d'obſerver religieuſement les loix fondamentales de l'Etat, & de n'y rien ajoûter ny diminuer. Enſuite le faiſant aſſeoir ſur le Trône, il luy mit la Couronne ſur la tête & le Scéptre à la main. Il

ſe-

salua Vice-Roy du Soleil, & luy rendit le premier hommage. Il invita tous les Officiers de l'Etat qui étoient la presens à suivre son exemple; & puis se tournant vers le Peuple il leur fit plusieurs belles exhortations. Il leur representa sur toutes choses que le plus grand devoir des sujets consistoit dans le respect, l'obéissance & la fidélité qu'il faut rendre à l'autorité souveraine; Que, quoi que leurs suffrages & leur consentement fussent nécessaires pour l'établir, ils ne devoient pourtant pas s'imaginer que leur volonté en fût la cause pricipale; Que la Providence avoit beaucoup plus de part dans l'établissement des Princes, que les ordonnances des hommes, & qu'on devoit les regarder icy bas comme les plus vives images de la Divinité. Que, quand même ils ne s'aquitteroient pas bien de leur devoir, les sujets ne devoient pas pour cela s'éloigner du leur; Que le Ciel autorisoit souvent les actions injustes des Souverains, pour châtier les Peuples, lors que par leurs offenses ils avoient attiré les effets de sa justice; Qu'ils devoient souffrir ces châtimens sans murmure & sans jamais écouter les conseils rebelles; Que la rebellion n'étoit pas seulement le plus détestable de tous les crimes, mais que c'étoit aussi la plus grande de toutes les folies,

lies, puis qu'au lieu de procurer la liberté à ceux qui s'y engageoient, elle les précipitoit le plus ſouvent dans un plus dur eſclavage, de quelque côté que ſe tournât la victoire; qu'enfin ce n'étoit pas ſeulement le devoir des Sujets de ſe ſoumettre à l'autorité légitime, mais que c'étoit auſſi leur intérêt le plus ſolide.

Après cette réſignation de l'Empire, Severius ſe retira avec ſa famille dans une Oſmaſie qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sevarinde, dans un lieu fort agréable & dont l'air eſt fort ſain. Il y vécut en perſonne privée, ſans ſe mêler aucunement des affaires, hormis lors qu'on le venoit conſulter; ce qu'on fit toûjours dans toutes les matiéres importantes, pendant tout le tems qu'il vécut; tant pour luy témoigner le reſpect & la vénération qu'on avoit pour ſa perſonne, que pour luy faire voir l'eſtime que l'on faiſoit de ſes ſentimens.

Il vécut encore ſeize ans après s'être depoſé, ſans que ſon eſprit participât aucunement aux foibleſſes de ſon âge. Il conſerva ſon jugement & même ſa memoire juſques au dernier ſoupir de ſa vie, & ſentant enfin aprocher ſon heure derniére il exhorta tous ſes enfans à la vertu & à l'amour de la Patrie, & leur fit connoître que

la véritable gloire consistoit en l'obeïssance des Loix, & en la pratique de la justice & de la tempérance. Il ajoûta, que, bien que son corps fût mortel, son âme étoit immortelle, & que, dès qu'elle seroit sortie de sa prison terrestre, elle prendoit son essor vers l'Astre glorieux d'où elle avoit pris son origine, pour y être revêtuë d'une nouvelle forme plus belle & plus parfaite que la premiére; Qu'il en arriveroit de même à tous ceux dont la vie & les mœurs étoient pures & justes, & qui obeïssoient de bon cœur aux Ordonnances de Dieu qui voit toutes choses, qui connoit toutes les actions, & même toutes les pensées des hommes. Qu'au contraire les méchans & les impies, qui n'avoient point obeï à ses loix, ni vécu dans l'innocence, seroient sévérement châtiez après leur trepas, & que leur ame seroit revêtuë d'un corps plus abject & plus infirme que le premier. Qu'ils seroient enfin jettez en des lieux éloignez de la face lumineuse du Soleil pour y sentir les incommoditez & les rigueurs des Hyvrers, & pour y être ensevelis dans les tenèbres d'une profonde nuit pour y expier leurs crimes.

Après ces exhortations, il rendit l'esprit, & laissa un regret universel de sa per-

te à toute la Nation, qui en mena deüil durant cinquante jours, & témoigna une douleur toute extraordinaire de ſon abſence & de ſon trepas. Elle le regardoit comme le Pere de la Patrie, & l'Autheur de toute la félicité dont elle joüiſſoit ; Si bien que la memoire de ce grand homme eſt encore, & ſera toûjours ſi douce & ſi vénérable aux Sevarambes, qu'ils luy auroient élevé des Autels & rendu des honneurs divins, ſi luy-même qui en avoit quelque aprehenſion, & qui étoit ennemy capital de l'Idolâtrie n'y eût mis ordre avant ſa mort.

On luy fit des Obſeques Royales, on offrit des Sacrifices tout extraordinaires pour ce ſujet, & ſon Succeſſeur n'épargna rien pour honorer ſa memoire, & pour faire voir à toute la Nation le ſenſible regret qu'il avoit de ſa mort.

Auſſi cette piété & cette ſage conduite augmenta de beaucoup l'amour & l'eſtime qu'on avoit pour luy, ajoûta un nouvel éclat à ſon Regne, & le fit conſiderer comme un digne Succeſſeur de Sevarias.

Il regna encore ſix ans après le decez de ce Prince, mais ſe ſentant attaqué d'une maladie violente, il reſigna le Gouvernement, imitant en cela ſon Prédéceſſeur, comme il avoit tâché de l'imiter en toute ſa conduite.

Du-

Durant son Regne il fit faire plusieurs Osmasies, & fit fleurir tous les Arts qui s'étoient établis du temps de Sevarias, auquel il fit élever un Tombeau magnifique qui se void encore aujourd'huy dans le Temple de Sevarinde. Il fit faire de grands ponts à chaque côté de l'Ile pour en rendre la communication aisée, parce qu'auparavant elle ne se faisoit que par le moyen des bateaux, & conçut aussi le dessein de l'environner d'une forte muraille, mais comme il ne vêcut pas assez long-tems pour cela, il en laissa le soin à ses Successeurs.

BRONTAS
III. *Viceroy du Soleil.*

CEluy qui fut élû à sa place s'appelloit Brontas, après son élection on le nomma Sevarbrontas, selon la coutume. Il suivit les traces de ses Prédécesseurs, fit cultiver les Plaines & même les Montagnes en divers endroits, particuliérement sur le chemin de Sporonde, qu'il rendit beaucoup plus commode qu'il n'étoit auparavant, y posant les fondemens de plusieurs Villes qui se sont fort accrües depuis. Sous son Regne on commença de revêtir tout le tour de l'Ile de murailles, selon le projet de Sevarkomedas, & par l'étude &

la pratique il devint ſi ſçavant dans l'Architecture qu'il orna extrémement tous les Edifices que ſes Prédeceſſeurs avoient conſtruits. De ſon tems il y eut des diſſentions parmi les Sevarambes, cauſées par quelques Parſis nouveaux venus, qui voulurent établir la propriété des biens contre les maximes fondamentales de l'Etat; ce qui luy donna beaucoup de peine, mais enfin il en vint à bout & pour remedier à l'avenir à de ſemblables deſordres il defendit le Commerce de nôtre Continent, & ne voulut plus recevoir de ſes eſprits turbulents.

Il étoit décendu des Preſtarambes, ce qui fut cauſe qu'il fit fort agrandir Sporonde, & les autres lieux ſur les Montagnes pour en rendre le Commerce plus facile. Il regna 34. ans, puis reſigna l'Empire à un autre, à l'exemple de ſes Prédeceſſeurs.

DUMISTAS
IV. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarbrontas ſucceda Sevardumiſtas Stroukarambe d'origine. Il voulut étendre ſes limites & ſubjuguer une Nation qui habitoit les parties inférieures du Fleuve, environ quatre-vingt lieuës au deſſous de Sevarinde, mais le Conſeil s'y oppo-

opoſa & ne voulut pas ſouffrir que ſans nécéſſité on conquît de nouvelles terres, contre les maximes de Sevarias, qui avoit ordonné qu'on fit bien valoir le Païs des environs de Sevarinde avant qu'on touchât aux terres plus éloignées, à moins que ce ne fût ſur le chemin de Sporonde. Voyant donc que ſon deſſein ne plaiſoit pas, il s'atacha à faire valoir l'Agriculture, & conſtruire de nouvelles Oſmaſies en divers endroits, & ſur tout à la ville d'Arkropſinde d'où il étoit natif. Il inſtitua de nouvelles cérémonies dans la Religion ſeulement pour la pompe extérieure, comme auſſi dans l'Oſparenibon, ou ſolemnité du Mariage. A tout cela il ajoûta divers Reglemens touchant les réjoüiſſances publiques, inſtitua de nouvelles danſes dans l'Érimbaſion ou Fête du Soleil, qui s'obſervent encore aujourd'huy. On tient que n'ayant pû réüſſir dans le deſſein de faire la guerre, il prit des routes contraires, & s'amuſa à l'inſtitution de pluſieurs cérémonies. Son Régne ne fut que de onze ans, & il fût le premier qui garda l'Empire juſques à la fin de ſes jours. Il eſt vray qu'un accident en fut cauſe, car il mourut ſoudainement d'une chute ce qui cauſa un Interregne de quinze jours ſeulement.

Se-

SEVARISTAS
V. *Viceroy du Soleil.*

A Sa place fut élû Sevariſtas iſſu de Sevarias & en la perſonne du quel le ſang de ce premier Viceroy du Soleil remonta ſur le Trone. Les vertus & les graces qui brilloient en lui donnerent de grandes eſperances de ſon Regne, & l'on crut qu'il rempliroit dignement la place de la perſonne illuſtre dont il avoit l'honneur de deſcendre. On ne s'y trompa point auſſi, car il en fut la vive image & le parfait imitateur. Il n'avoit que trente ans quand il fut élevé au Gouvernement, mais dans cet âge il avoit une prudence & une ſageſſe extraordinaire. La Nation s'étoit extrémement accruë de ſon tems, & la paix & l'abondance y fleuriſſoient par tout, ſi bien que ſon Régne fut heureux même dès ſon commencement. Comme il avoit beaucoup de Sujets qu'il falloit employer ſelon les maximes de l'Etat, il entreprit des ouvrages d'un grand travail & d'une difficulté preſque inſurmontable. Premiérement il fit achever le Palais de Sevarinde, & les murailles de l'Ile; il fit bâtir le grand Amphiteâtre, & fit percer la Montagne dont nous avons parlé dans la premiére partie de cette Relation.

Il

Il renouvella le Commerce avec la Perſe & les autres Païs de nôtre Continent que Sevarbrontas avoit deffendu, mais il en changea la maniére, & voulut ſeulement que quelques-uns des Sevarambes vinſſent voyager parmi nous pour y apprendre toutes les Sciences & les Arts qu'ils jugeroient pouvoir contribuer au bonheur & à la gloire de leur Nation, ſans qu'il leur fût permis de nous rien faire connoître de leur Païs.

Ses ſoins acheverent de polir ces Peuples, & d'établir entr'eux les belles Sciences, les beaux Arts & les grands Spectacles publics. Il inſtitua la Fête nommée Khodimbaſion, c'eſt à dire la Fête du grand Dieu, dont Sevarias avoit eu la premiére idée, & que ſes Succeſſeurs n'avoient pas voulu inſtituer craignant de ne pas bien comprendre le ſens de ce Legiſlateur. Mais celuy-ci, ſoit par le privilege du ſang, ou qu'il eût mieux compris que les autres l'intention de ſon illuſtre Prédeceſſeur, paſſa par deſſus toutes ces difficultez & voulut, après en avoir réglé la ſolemnité, qu'elle fût célebrée au commencement de chaque Dirnemis, c'eſt à dire, de ſept en ſept ans. Il la fit célébrer ſix fois luy-

mê-

même, car il regna quarante-ſept ans au bout deſquels il ſe démit de l'Empire & vécut encore douze ans.

KHEMAS
VI. *Vicerey du Soleil.*

A Ce Prince illuſtre ſucceda Sevarkhemas, qui fut grand Naturaliſte, & qui s'attacha fort à faire valoir la connoiſſance des Simples & des Métaux, dont il découvrit pluſieurs Mines, & même de riches Mines d'or, dont il ſe ſervit pour l'ornement du Temple du Soleil & du Palais de Sevarinde, car on n'en fait point de monnoye en ce Païs-là, où elle n'eſt pas néceſſaire, & où même l'uſage en eſt deffendu par les Loix fondamentales de l'Etat.

Ce fut luy qui fit mettre autour du grand Globe lumineux du Temple de Sevarinde, qui repreſente le Soleil, cette grande plaque d'or maſſif coupée & gravée en rayons, qu'on y void aujourd'huy. Il regna quarante-trois ans & reſigna l'Empire.

KIMPSAS
VII. *Vicerey du Soleil.*

A Sevarkhemas ſucceda Sevarkimpſas. Celuy-cy fut un grand voyageur dans

dans ses Etats, dont il vid jusqu'à la moindre Osmasie. Il ayma fort les Jardinages, fit accommoder les chemins & y fit planter par tout des Indices ou des Termes pour la commodité des voyageurs. Il fit mesurer & marquer la distance des lieux, & commanda de tenir dans toutes les villes des femmes esclaves pour le service des passans. Il fit la guerre aux Stroukarambes Meridionnaux, peuples fiers & brutaux, qui n'avoient jamais reconnu l'autorité de Sevarias, qui en avoit mépriſé la conquête, & qui avoit même exhorté son Successeur à ne les point attaquer le premier, mais à se contenter des Terres qu'ils possédoient qui étant bien cultivées étoient capables de nourrir six fois plus de peuple qu'il n'en avoit. Depuis ce tems-là on avoit mépriſé ces Barbares, & on ne leur avoit rien dit tant qu'ils s'étoient tenus dans le respect: mais ayant eu l'audace de faire une irruption dans les Terres de Sevarokimpsas, il entra chés eux à main armée, les défit en plusieurs rencontres, & leur imposa un Tribut annuel de filles & de garçons pour être les esclaves des Sevarambes. Et parce que dans leurs Montagnes on trouva de fort bonnes Mines, il y fit bâtir des Forteresses & y laissa des Garnisons

nisons où la jeunesse des Sevarambes va servir tout à tour, selon l'ordre & le tems établi. Il régna vingt-huit ans, & résigna l'Empire à

MINAS
VIII. *Viceroi du Soleil.*

C'Est luy qui regne à present, & par l'ordre duquel nous fumes menez à Sevarinde. Ce Sevarminas a déja gouverné long tems, & lors que je partis de ce Pais pour aller en Perse, on disoit qu'il alloit résigner l'Empire, parce qu'il se sentoit déja vieux. Il a fait plusieurs choses, & entr'autres le grand Aquedue qui porte à Sevarinde toute l'eau d'une Riviére qui descend d'une Montagne à six ou sept mille au delà du Fleuve. Son Prédécesseur avoit bien commencé cet ouvrage mais luy l'acheva pendant les douze premiéres années de son Regne.

C'est un homme juste & sévére, voulant être obéi, mais aimant d'ailleurs la Nation, dont il est aussi fort aimé. J'ay vécu treize ou quatorze ans sous sa domination, où j'ay vû plusieurs choses qui se sont executées pendant ce tems-là, ayant pris peine d'observer les Loix & les mœurs de ces Peuples, dont il est tems que je traite plus

plus particuliérement que je n'ay fait jusques à present.

Des Loix, Mœurs & Coutumes des Sevarambes d'aujourd'huy.

DAns l'Histoire de Sevarias & de ses Successeurs, j'ay donné un Tableau racourcy des Loix de ces Peuples, & fait voir quelles étoient les principales maximes de leur Gouvernement. Je pourrois icy m'étendre plus loin sur cette matiére, & décrire tous les Reglements & toutes les Ordonnances qui ont été faites par les Vicerois du Soleil depuis Sevarias jusques à Sevarminas à present regnant; mais comme une telle déduction seroit trop longue & trop ennuyeuse, je me contenteray d'en dire ici ce qu'il y a de plus remarquable.

Ce Gouvernement est Monarchique, Despotique & Heliocratique au premier Chef. C'est-à-dire, que la puissance & l'autorité suprême reside en un seul Monarque; que ce Monarque est seul Maître & Proprietaire de tous les biens de la Nation, & que c'est le Soleil qu'on y reconnoit pour Roy souverain & pour Maître absolu. Mais en considerant l'administration de l'Etat de la part des hommes, on trouvera que cet Etat est une Monarchie successive:

&

& deſpotique, mêlée d'Ariſtocratie & de Democratie.

Cela paroît en ce que le Vice-Roy, qui ſeul repreſente le Monarque & le Seigneur, n'eſt pas ſeulement élevé à cette dignité par le choix du Soleil, mais auſſi par l'élection du grand Conſeil, & par celle du Peuple. Car lors qu'il s'agit d'élire un Vice-Roy, le grand Conſeil choiſit de ſon propre Corps quatre perſonnes qui tirent au ſort, & celuy de ces quatre à qui la figure du Soleil échet, eſt par la declaré Chef, comme par le choix de ce bel Aſtre.

Tous ceux qui ſont élevez aux Offices, le ſont premiérement par le choix du Peuple dans Chaque Oſmaſie, juſques à la charge d'Oſmaſiontes, ou Cœnobiarque; mais quand un homme eſt parvenu à ce rang, il eſt Membre du Conſeil général, & a voix délibérative & négative pour l'Oſmaſie qu'il repreſente. Au commencement quand la Nation étoit peu nombreuſe, ces Oſmaſiontes étoient du Conſeil ordinaire, mais quand elle s'augmenta, on les fit tous du Conſeil général, & l'on en prit un pour le Conſeil ordinaire, qui repreſentoit quatre Oſmaſies, dans la ſuite il en repreſentoit ſix, & preſentement il en repreſente huit De ces huite niers qu'ils appellent

Broſ-

Brosmasiontes, on choisit ceux qu'on veut faire Sénateurs, selon le tems de leur réception, ainsi le plus ancien d'entr'eux remplit la place du Senateur nouvellement decedé. Je dis le plus ancien en Office, car on n'y regarde pas à l'âge. Ces Senateurs sont presentement au nombre de vingt-quatre qui assistent le Viceroy dans toutes les grandes affaires, & composent le Grand Conseil d'Etat. On les appelle Sevarobastes, c'est-à-dire, Aides de Sevarias, ou de ses Successeurs.

Il y a un autre Corps inferieur composé de Brosmasiontes au nombre de trente-six, d'où l'on tire des gens pour les élever à la dignité de Sevarobastes, quand il en vaque quelque place, ou pour les faire Gouverneurs des Villes de la Campagne; excepté de celles de Sporonde & d'Arkropsinde, qui sont gouvernées par un Sevarobaste, tels que sont Albicormas & Brasindas; parce que ces Gouvernemens sont fort considerables.

Outre le soin de donner des conseils au Viceroy, presque tous les Sevarobastes ont quelque Charge particuliére, & des plus considerables de l'Etat, comme celle de Général d'Armée, d'Admiral, de Prefect des Edifices, des Vivres, des Sacrifices,

ces, des Ecoles, des Fêtes ſolemnelles, & de pluſieurs autres choſes: ils ont auſſi chacun leur Conſeil particulier pour l'exercice de ces Charges.

Chaque Gouverneur de Ville encore a ſon Conſeil particulier pour le Gouvernement de ſa place ou de ſa province; comme il nous parut d'abord à Sporonde, le premier Gouvernement & le plus conſiderable de tout l'Etat, car il comprend toutes les villes au delà des Monts, & tout ce qui reſte de la Nation des Preſtarambes, dont la plus grande partie a quité ſon païs pour s'établir en Sevarambe. On envoye en leur place toutes les perſonnes defectueuſes ou de corps, ou d'eſprit; & c'eſt de là qu'on appelle le païs Sporombe, comme nous avous déja dit.

Outre ces Magiſtrats & ces Officiers que je viens de nommer, il y en a pluſieurs autres inferieurs, entre leſquels ceux qui ont la conduite de la jeuneſſe ſont fort conſiderez, parce que de la bonne éducation des enfans depend le ſalut de l'Etat, & celuy de toute la Nation.

Les Intendants de pluſieurs Arts ſont auſſi fort eſtimez, & particulierement ceux qui ont ſoin de l'Agriculture, ou qui ont l'Intendance des Edifices, ces deux emplois

plois étant les plus utiles, & ceux auſquels la Nation s'exerce le plus.

Comme les Magiſtrats ſont élevez au deſſus du Peuple, & que leurs fonctions étant plus nobles que celles des gens du commun, ils meritent de plus grandes recompenſes, ils en reçoivent auſſi de proportionnées au rang qu'ils tiennent dans la Republique. Premiérement ils ont la gloire de commander & le plaiſir d'être obéis. Les loix leur permettent d'épouſer plus de femmes que les autres ſujets, & d'avoir chacun un nombre d'eſclaves pour les ſervir. Ils ſont ordinairement mieux logez, mieux nourris & mieux vêtus que les particuliers, & tout le monde les reſpecte & les honore ſelon leur qualité. D'ailleurs dés le moment qu'un homme eſt entré dans la Magiſtrature, il peut aſpirer à la Souveraine Puiſſance, & y monte par les divers degrez, par où il faut paſſer. Tous les Vice-Rois depuis Sevarias y ſont arrivez de cette maniére, on n'en a point d'autre pour y parvenir, ce qui fait que tous ceux qui ont du merite & de l'ambition tâchent de s'aquerir l'amour & l'eſtime de leurs Concitoyens, pour avoir leurs ſuffrages lorsqu'il s'agit de quelque Election. Si l'on fait une ſerieuſe reflexion ſur ces Coutumes & ſur

ſur ces maniéres des Sevarambes, on trouvera que dans le fond nous avons les mêmes deſirs & le même but qu'eux, dans le ſoin que nous prenons d'avancer nôtre fortune, pour joüir des commoditez de la vie.

Mais il y a cette difference entre eux & nous, que les moyens dont ils ſe ſervent pour s'élever, ſont tous honnêtes & légitimes, & que le plus ſouvent nous mettons en uſage la baſſeſſe & le crime pour nous tirer de l'obſcurité & de la miſére. Et ſi par des voyes juſtes ou injuſtes nous aquerons des richeſſes & des honneurs, nous en abuſons ordinairement, ou les laiſſons à nos enfans, avec plein pouvoir d'en diſpoſer comme il leur plait. Mais les Sevarambes, auſquels il n'eſt permis de faire que de bonnes actions, ne peuvent conſerver leurs biens & leurs dignitez que par une conſtante pratique de la vertu, & ne laiſſent à leurs enfans que leur bon exemple à imiter.

S'il arrivoit un Interregne, le plus ancien des Sevarambes gouverneroit à la place du Vice-Roy, juſques à ce que le grand Conſeil eût choiſi un Succeſſeur.

La premiére choſe que fait un nouveau Lieutenant, eſt de convoquer le Conſeil géné-

général de toute la Nation, où tous les Osmasiontes & généralement tous les grands Officiers assistent. Alors il leur declare le choix que le Soleil a fait de sa personnne, & leur demande s'ils ne veulent pas volontairement se soûmettre à la volonté de leur Dieu & de leur Roy, & le reconnoître pour son Lieutenant; à quoy tous crient à haute voix *Erimbas imanto*, c'est-à-dire, que le Roy de la Lumiére soit obéi. Après on le suit au Temple, où il offre des Parfums au Soleil, & luy rendant graces de la faveur speciale qu'il lui a faite, il se consacre à son service, lui promet fidélité & au Peuple justice & protection. Cela fait, il va s'asseoir sur le Thrône, où nous vimes Sevarminas, quand nous eumes audience. Tous les Sevarobastes le suivent le plus ancien lui met sur la tête la gloire ou l'ombelle radieuse dont nous avons parlé. Alors chacun des Senateurs lui promet aide & fidélité; & tous les autres soumission & obéissance, à luy & à son Conseil. Si pour l'heure il a quelque Loy à proposer, il la déclare devant tous les assistans, l'appuye de raisons, en fait donner des copies à tous les Osmasiontes, & les prie de la bien examiner, & de luy en dire leur sentiment. Neuf jours après dans une autre assemblée pareille à celle cy, cette Loy est confirmée & établie devant tous, dont

chacun prend des copies pour les porter chez ſoy ; après quoy le Vice-Roi congedie tout le monde & s'en va luy-même à ſon Palais.

Toutes les fois qu'il s'agit de faire paſſer quelque nouvelle Loy, on convoque ainſi ce Conſeil général, & tout s'y fait de la maniére que je viens de dire.

Les Charges & les Offices ne ſubſiſtent qu'autant de tems qu'il plaît au Viceroy & à ſon Conſeil; mais il arrive rarement qu'on les ôte à ceux qui en ſont une fois pourvûs, à moins qu'ils ne s'en demettent eux-mêmes, (ce qu'ils font ordinairement quand ils ont atteint l'âge de ſoixante ou ſoixantedix ans) ou bien qu'ils ne faſſent mal leur devoir, ce qui ſe void rarement. Mais ſi par haſard il arrivoit que le Viceroy fût méchant, impie & tyrannique, & qu'il voulût violer les Loix fondamentales ; en ce cas-là on feroit tout ce qu'on pourroit pour lui faire entendre raiſon, & ſi enfin on n'y pouvoit pas réüſſir, le plus ancien Sevarobaſte convoqueroit le Conſeil général, & en diroit les cauſes à ce Conſeil demandant l'avis des Conſeillers ; & s'ils ne trouvent pas à propos de demander au Soleil un Tuteur pour ſon Vice-Roy, afin de faire executer ſes Loix & les maintenir dans leur entiére force

&

& autorité ſelon les Conſtitions de Sevarias, & de ſes Succeſſeurs, les autres répondroient affirmativement: alors tous iroient au Temple, & après avoir offert de l'Encens & fait une priére au Soleil ils jetteroient au ſort parmi les Sevarobaſtes, & celuy à qui la figure du Soleil écherroit ſeroit declaré Tuteur du Viceroy, qui en cette occaſion doit être ſuppoſé avoir perdu ſon bon ſens. Après cela il ne ſeroit plus reçû dans le Conſeil, on le garderoit dans un Palais à part, où neanmoins il ſeroit traité avec toute ſorte de douceur, & de reſpect, juſques à ce qu'il plairoit à la Divinité de luy rendre ſa raiſon égarée; & quand il paroîtroit qu'il voudroit faire ſon devoir, il ſeroit pupliquement remis dans ſon autorité & dans l'exercice de ſa Charge, de la même maniére qu'il en auroit été privé.

C'eſt là une clauſe des Loix de Sevarias ſur ce ſujet, en cas que telle choſe arrivât, mais elle n'eſt pas encore arrivée, ni peut-être n'arrivera-t-elle jamais. La même clauſe regarde ceux qui en effet ſeroient hors de leur bon ſens, & qui ne voudroient pas volontairement ſe depouiller de l'Empire.

Sevarias a laiſſé des Formulaires pour toutes ces choſes, comme auſſi pour quelques Oraiſons qu'on doit faire au Soleil en

diverſes rencontres, & ſur tout celle que nous avons traduite, qui ſe doit reciter toutes les fois qu'on procede à l'élection d'un Vice-Roy.

Je croi qu'il eſt maintenant à propos de faire voir comment ſubſiſte ce grand Etat, & de quelle maniére on y fait des Magaſins publics, & comment on en diſpoſe.

Nous avons déja dit qu'une des principales maximes du Gouvernement étoit d'ôter la proprieté des biens aux ſujets, & de la laiſſer toute entiére au Souverain. Cela s'eſt toûjours pratiqué depuis Sevarias, & pour pouvoir entretenir les gens, & les faire vivre chacun à ſon aiſe, on a fait des Magaſins publics de toutes les choſes néceſſaires & utiles à la vie. On en a fait auſſi de celles qui ſervent aux honnêtes plaiſirs; & c'eſt de ces Magaſins qu'on les tire pour en départir à chaque Oſmaſie, ſelon ſes beſoins. Chaque Oſmaſie a ſon Magaſin particulier qui ſe fournit de tems en tems des Magaſins généraux, pour pouvoir diſtribuer à chacun ce qui luy eſt néceſſaire, tant pour ſa ſubſiſtance, que pour l'exercice de ſon Art ou de ſon Métier. Aux Oſmaſies de la Campagne on s'attache principalement à la culture des terres, & l'on nourrit le Peuple des fruits qu'on en recüeille. Premiérement, cha-

chaque Osmasie champêtre prend du bled, du vin, de l'huile, & d'autres fruits tout autant qu'il luy est nécessaire pour continuer l'Agriculture, & pour nourrir toutes les personnes qu'elle contient. Le surplus est envoyé aux Magasins publics. On en fait de même des Bestiaux dans les lieux où l'on en nourrit grand nombre.

On a des Prefects pour la Chasse, pour la Pêche & pour toutes les Manufactures, qui prennent les matiéres necessaires à leurs ouvrages dans les lieux où elles croissent, & les font transporter dans ceux où elles se travaillent. Par exemple, il y a des lieux où l'on fait du Cotton, du Lin, du Chanvre & de la Soye; Ceux qui ont l'Intendance de ces choses en font des amas, & les envoyent aux villes où l'on en fait des étofes; & des villes on envoye ces étofes à tous les lieux de la Campagne où l'on en a besoin. On en fait de même de la Laine, du Cuir, des Métaux & de toutes les autres choses dont on se sert dans la vie. Pour ce qui est des Materiaux dont on bâtit, l'Intendant des Bâtimens en fait faire des Magasins, & en tire tout ce qui luy est necessaire pour la construction des nouveaux Edifices, pour la reparation & l'entretien des anciens. On en fait de même pour les choses destinées aux réjoüissances publi-

ques, aux ſolemnitez, aux ſpectacles, & il y a ſur toutes ces choſes des Intendans, & des Officiers ſous eux qui commandent à un certain nombre de perſonnes deſtinées à travailler à tous ces ouvrages. Il y a diverſes Oſmaſies où l'on éleve les enfans de l'un & de l'autre ſexe, mais chaque ſexe à part; & il y a là dedans des Directeurs & des Precepteurs qui prennent ſoin d'inſtruire la jeuneſſe. Il y en a où on leur enſeigne des Arts & des Métiers & chacune de ces Oſmaſies a ſes Magaſins particuliers, ſes Officiers, & un nombre d'eſclaves pour faire les ouvrages les plus ſordides. De ces Magaſins particuliers on tire ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de chaque perſonne.

Si l'on conſidere la maniére de vivre des autres Nations, on trouvera que dans le fond on a des Magaſins par tout, que les villes tirent de la Campagne, & la Campagne des villes; que les uns travaillent de leurs mains, & les autres de leurs têtes; que les uns ſont nez pour obéir, & les autres pour commander; qu'on a des Ecoles pour l'éducation de la jeuneſſe, & des Maîtres pour leur enſeigner des Métiers; que parmi les emplois de la vie il y en a pour la neceſſité, d'autres pour vivre plus commodément, & enfin d'autres purement pour le plaiſir. Les choſes ſont les mé-

mêmes dans le fond, mais la maniére de les distribuer est differente. Nous avons parmi nous des gens qui regorgent de biens & de richesses, & d'autres qui manquent de tout. Nous en avons qui passent leur vie dans la faineantise & dans la volupté; & d'autres qui suent incessamment pour gagner leur misarable vie. Nous en avons qui sont élevés en dignité & qui ne sont nullement dignes ni capables d'exercer les charges qu'ils possedent; Et nous en avons enfin, qui ont beaucoup de merite, mais qui manquant des biens de la fortune croupissent miserablement dans la bouë & sont condamnez à une éternelle bassesse.

Mais parmi les Sevarambes personne n'est pauvre, personne ne manque des choses necessaires & utiles à la vie, & chacun a part aux plaisirs & aux divertissemens publics, sans que pour jouïr de tout cela, il ait besoin de se tourmenter le corps & l'ame par un travail dur & accablant. Un exercice moderé de huit heures par jour luy procure tous ces avantages, à luy, à sa famille & à tous ses enfans, quand il en auroit mille. Personne n'a le soin de payer la Taille, ni les Impôts, ni d'amasser des sommes d'argent pour enrichir ses enfans, pour doter ses filles, ni pour acheter des

beritages. Ils ſont exempts de tous ces ſoins, & ſont riches dès le berceau. Et ſi tous ne ſont pas élevez aux dignités publiques, du moins ont-ils cette ſatisfaction de n'y voir que ceux que le merite & l'eſtime de leurs Concitoyens y ont élevés. Ils ſont tous Nobles & tous Roturiers, & nul ne peut reprocher aux autres la baſſeſſe de naiſſance, ni ſe glorifier de la ſplendeur de la ſienne. Perſonne n'a ce déplaiſir de voir vivre les autres dans l'oiſiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgueil & leur vanité; Enfin, ſi l'on conſidere le bonheur de ce Peuple, on trouvera qu'il eſt auſſi parfait qu'il le puiſſe être en ce monde, & que toutes les autres Nations ſont très-malheureuſes au prix de celle-là.

Si l'on compare auſſi le bonheur des Roys, des Princes & des autres Souverains, avec celuy du Vice-Roy du Soleil, on y trouvera des differences notables. Ceux-là ont ordinairement de la peine pour tirer les ſubſides neceſſaires au ſoutien de leur Etat, & ſont ſouvent contraints d'uſer de force & de cruauté pour venir à leurs fins. Celuy ci ne ſe ſert point de tous ces moyens. Il eſt déja le Maître abſolu de tous les biens de la Nation, & nul de ſes Sujets ne peut luy refuſer l'obéiſſance

qui

qui luy eſt deuë, ni pretendre aucun privilège particulier. Il donne & ôte quand il luy plait; il fait la paix & la guerre quand il le trouve à propos; tout le monde luy obeït, & nul n'oſeroit réſiſter à ſa volonté. Il n'eſt pas expoſé aux rebellions & aux ſoûlevemens des Peuples; perſonne ne doute de ſon autorité, & tout le monde s'y ſoumet, il ne la doit à perſonne, & perſonne n'oſe entreprendre de la luy ôter. Car qui ſeroit ſi temeraire que de ſe revolter contre le Solel & contre ſes Miniſtres? Qui ſeroit ſi vain que de ſe croire plus digne de commander que ceux que ce Roy lumineux a choiſi pour ſes Lieutenans? Et quand quelqu'un ſeroit aſſés inſenſé pour vouloir uſurper le Gouvernement, comment le pourroit-il faire, & où trouveroit-il des gens qui vouluſſent appuyer ſa folie & devenir eſclaves pour le rendre Souverain? Ajoûtez que la Religion lie fort les Sevarambes à l'obeïſſance de leurs Superieurs, car ils ne reconnoiſſent pas ſeulement le Soleil pour leur Roy, mais ils l'adorent comme leur Dieu, & croyent qu'il eſt la ſource de tous les biens qu'ils poſſedent; De ſorte qu'ils ont une grande veneration pour ſes Loix & pour le Gouverne-

ment qu'ils croyent qu'il a luy-même établi parmi eux par le miniſtére de Sevarias. D'ailleurs, leur éducation étant ſi bonne, ils ſont accoutumez de ſi bonne heure à l'obeïſſance de ſes Loix, qu'elle leur eſt naturelle, & s'y ſoumettent d'autant plus volontiers, que plus ils raiſonnent & plus ils les trouvent juſtes & raiſonnables.

De l'Education des Sevarambes.

LEur ſage Legiſlateur faiſant de ſi belles Loix pour ſes peuples, n'avoit garde de négliger le ſoin de faire élever la jeuneſſe, ſçachant bien que de leur éducation depend la conſervation ou la ruine de ces mêmes Loix, & que la corruption des mœurs produit ordinairement de grandes illuſions dans la Politique. Il eſt bien difficile qu'un homme vicieux & mal élevé ſoit jamais un habile Miniſtre ny un bon Sujet. Car d'un côté la violence de ſes paſſions l'entraîne dans le vice, & de l'autre ſon ignorance ne luy permet pas de faire un juſte diſcernement du bien & du mal, du vray & du faux. Les hommes ont naturellement beaucoup de panchant au vice, & ſi les bonnes Loix, les bons

bons exemples & la bonne éducation ne les en corrigent, les mauvaises semences qui sont en eux s'accroissent & se fortifient, & le plus souvent elles étouffent les semences de vertu que la nature leur avoit données. Alors ils s'abandonnent à leurs apetits déréglés, laissant l'empire de leur raison à leurs passions impetueuses & farouches il n'y a point de maux où elles ne les précipitent. De là viennent les violences & les rapines, l'envie, la haine, l'orgüeil & le desir de dominer; les rebellions, les guerres, les massacres, les incendies, les sacrileges, & tous les autres maux dont les hommes sont ordinairement affligez.

Une bonne éducation corrige le plus souvent & même quelquefois étoufe les semences vicieuses qu'ont les hommes & cultive celles qu'ils ont pour la vertu.

C'est ce que comprit fort bien le grand Sevarias, & c'est pour cette raison qu'il fit plusieurs Ordonnances pour l'éducation des enfans. Car premiérement ayant reconnu que leurs peres & leurs meres les gâtent le plus souvent, par une folle indulgence, ou par une trop grande sévérité, il ne voulut pas laisser ces jeunes plantes entre les mains de personnes si peu capables de les cultiver.

Pour cet effet il inſtitua des Ecoles publiques pour les y faire élever en commun, & ſous la conduite de perſonnes choiſies & habiles, qui n'étant preoccupées ni d'amour ni de haine, inſtruiroient indifferemment tous les enfans par préceptes, par corrections & par exemples, pour les porter à la haine du vice & à l'amour de la vertu. Mais afin que les Parens ne puſſent les contrarier dans l'exercice de leurs charges, il voulut qu'après qu'ils auroient rendu à leurs enfans les premiers ſoins paternels & qu'ils auroient temoigné leurs premiéres tendreſſes à ces precieux fruits de leur amour ; il voulut, dis-je, qu'ils ſe dépoüillaſſent de leur autorité paternelle pour en révêtir l'Etat & le Magiſtrat, qui ſont les Peres politiques de la Patrie.

Selon cette Ordonnance, dès que les enfans ont atteint leur ſeptiéme année, à de certain jours reglez & quatre fois tous les ans le pere & la mere ſont obligez de les mener au Temple du Soleil, où après qu'on les a dépouillez des habits blancs qu'ils portoient depuis leur naiſſance, on les lave, on leur raſe la tête, on les oint d'huile, on leur donne une robe jaune, & puis on les con-

consacre à la Divinité. Le pere & la mere se démettent entiérement de l'empire que la nature leur avoit donné sur eux, ne se reservant que l'amour & le respect, & dès ce moment ils deviennent enfans de l'Etat. Incontinent après on les envoye à des Ecoles publiques où pendant quatre ans entiers on les accoutume à l'obeïssance des Loix, on leur enseigne à lire & à écrire, on les forme à la dance, & à l'exercice des Armes.

Quand ils ont ainsi demeuré quatre ans dans ces écoles & que leur corps s'est fortifié, on les envoye à la Campagne, où ils apprennent pendant trois ans à cultiver la terre, à quoy on les fait travailler quatre heures du jour, & on les fait exercer les quatre autres heures aux choses qu'ils avoient déja apriſes dans les écoles. On éleve les filles de la même maniére que les garçons, ou sans presque de difference, mais c'est en des lieux separez, car on a des Osinasies pour les deux sexes, & d'ordinaire celles de la Campagne sont éloignées les unes des autres.

Lors qu'ils sont parvenus à leur quatorziéme année, on leur fait changer de de-

meure & d'habit ; on leur ôte leurs vêtemens jaunes pour leur en donner de verds & alors on les appelle en langue du Pais *Edirnai*, c'eſt à dire vivant dans le troiſiéme ſeptenaire de leur âge. Ceux du premier ſeptenaire ſont appellés *Adirnai*, & ceux du ſecond *Gadirnai*. On les appelle autrement de la couleur de leurs habits *Altſtai*, c'eſt à dire habits blancs, *Erimbai*, c'eſt à dire habits jaunes, & *Forrnai*, c'eſt à dire verds. Pour les filles on ne fait que changer la terminaiſon *ai* en *ei*, comme *Adirnei*, *Altſtei* & ainſi des autres. Alors on leur enſeigne les principes de la Grammaire, & on leur donne le choix d'un métier : quand ils ont fait quelque temps d'épreuve, ſi l'on void qu'ils y ſoyent propres, on les donne à des Maîtres, qui ont ſoin de les leur enſeigner, mais s'ils n'y ont pas de fort grandes diſpoſitions on leur donne le choix d'être Laboureurs ou Maſſons, qui ſont les deux plus grands exercices de la Nation.

Pour les filles on les éleve à des Métiers affectés à leur ſexe, qui ne ſont pas ſi penibles que ceux des garçons. Elles s'occupent à filer, à coudre, à faire de la toile & à pluſieurs autres exercices, où la force du corps n'eſt pas ſi néceſſaire qu'à ceux des hommes.

Quand

Quand elles ont atteint leur seiziéme année, & les garçons leur dix-neuviéme, il leur est permis de faire l'amour & de songer au mariage, ce qui se fait de la maniére suivante.

Quand ils sont parvenus à cet âge on leur permet de se voir en presence de leurs Conducteurs à la promenade, au bal, à la chasse, aux revûes & à toutes les solemnitez publiques. Dans ces occasions les garçons peuvent s'adresser aux filles & leur dire librement je vous aime, & les filles peuvent sans honte recevoir leur declaration. La naissance, les richesses, les charges, ni tous les autres dons de la fortune, ne font point de difference entr'eux, car ils sont tous égaux en cela, & ne different que de sexe, & de trois années d'âge que les garçons ont au dessus des filles : car les mariages inégaux ne sont permis qu'à celles qui ne pouvant trouver de mary particulier, sont obligées de choisir un homme public pour les tirer d'entre les Vierges. S'il y en a que quelque infirmité naturelle, ou quelque accident, exempte de l'obligation de se marier, on les envoye en Sporombe ; car on ne veut pas souffrir de telles gens en Sevarambe. Dans les assemblées des filles & des

des garçons, l'amour joüe ſon rôle & fait de grandes conquêtes ſur les cœurs. Chacun tâche de ſe faire aimer, par la beauté de ſon viſage, & par les charmes de ſon eſprit. Ceux en qui l'on en void briller beaucoup & qui y ioignent de la probité & de la vertu, ſont le plus ſouvent preferés aux autres, & les filles prudentes voyent bien qu'ils parviendront facilement aux charges, & qu'ainſi elles auront part aux honneurs & aux dignitez de leurs maris : Mais il s'en trouve dont la prudence eſt toute contraire ; car de peur qu'un homme de mérite parvenant aux emplois, n'ait en même temps le Privilege dû à ſa charge, qui eſt d'avoir plus d'une femme, s'il le veut, elles aiment mieux épouſer une perſonne ſans merite, que de s'attacher à un homme, qui s'élevant dans la fortune pourroit partager un cœur qu'elles voudroient poſſeder tout entier. Ainſi chacun accommode ſa politique à ſon inclination ; les uns aiment les plaiſirs, les autres les honneurs & chacun a ſon penchant particulier.

Comme les Sevarambes ont naturellement de l'eſprit & qu'ils ſont bien élevés & polis, les Amans ne manquent pas dans

les

les rencontres de mettre en uſage les preſens de fleurs & de fruits, les ris, les chanſons & les diſcours éloquens, pour témoigner leur paſſion à leurs maitreſſes. Tout cela leur eſt permis & perſonne n'y trouve à redire : au contraire on mépriſe ceux qu'on ne void pas touchez d'amour, on les regarde comme des gens de mechant naturel, comme des Citoyens indignes des faveurs de la Patrie.

Mais dans toutes ces occaſions on ne s'écarte que rarement des regles de la modeſtie, & l'on ne fait, ny ne dit rien qui puiſſe choquer la pudeur ; car cela eſt expreſſément défendu, & les plus impudens même n'oſeroient rien faire contre la bienſeance, parce qu'ils ne parlent aux Filles, qu'en public, & devant leurs Gouvernantes.

Pendant dixhuit mois les Filles à marier qu'on appelle *Enibei*, & les Garçons *Sparai* ont le loiſir de ſe voir, de ſe connoître, & de s'aimer ſans rien conclurre, mais ce temps-là expiré, c'eſt la coutume de tomber d'accord & de ſe donner la foy, après quoy les rivaux rejettez ſe retirent, & la Fille ne reçoit que l'Amant qui lui a promis mariage. Quand le tems de l'Oſparenibon, c'eſt à dire, des Solenni-

nitez du Marige eſt venu, ils vont au Temple & ſont mariez comme nous en avons fait la deſcription dans la premiére Partie de cette Hiſtoire.

Lors qu'ils ſont mariez on donne des habits bleus aux garçons, à cauſe de leur vingt-&-uniéme année, & aux filles auſſi parce qu'elles leur ſont jointes; mais pour marquer que la Fille n'eſt pas encore parvenuë à ſa quatriéme Dirnemis, c'eſt à dire, au-delà de vingt-&-un an, elle porte des manches vertes ſur ſon habit bleu, juſques à ce qu'elle ait vingt-&-un an complets; alors elle prend un voile ſur la tête, & cache ſes cheveux, qu'elle laiſſe voir à découvert avant cet âge-là.

Le ſoir de la nôce on leur fait un feſtin, où ſe trouve un grand nombre de gens de tous âges & des deux ſexes, & où la Muſique & la Dance ne manquent pas. Cela ſe fait dans une des ſales de l'Oſmaſie où ils doivent demeurer & dans laquelle on leur a préparé deux Chambres de plein-pied, dont l'une regarde ſur la ruë, & l'autre ſur la cour, & c'eſt là qu'ils conſomment leur mariage; mais on ne leur permet de coucher enſemble que de trois nuits une, pendant les trois premiéres années de leur union, & puis de deux

nuits

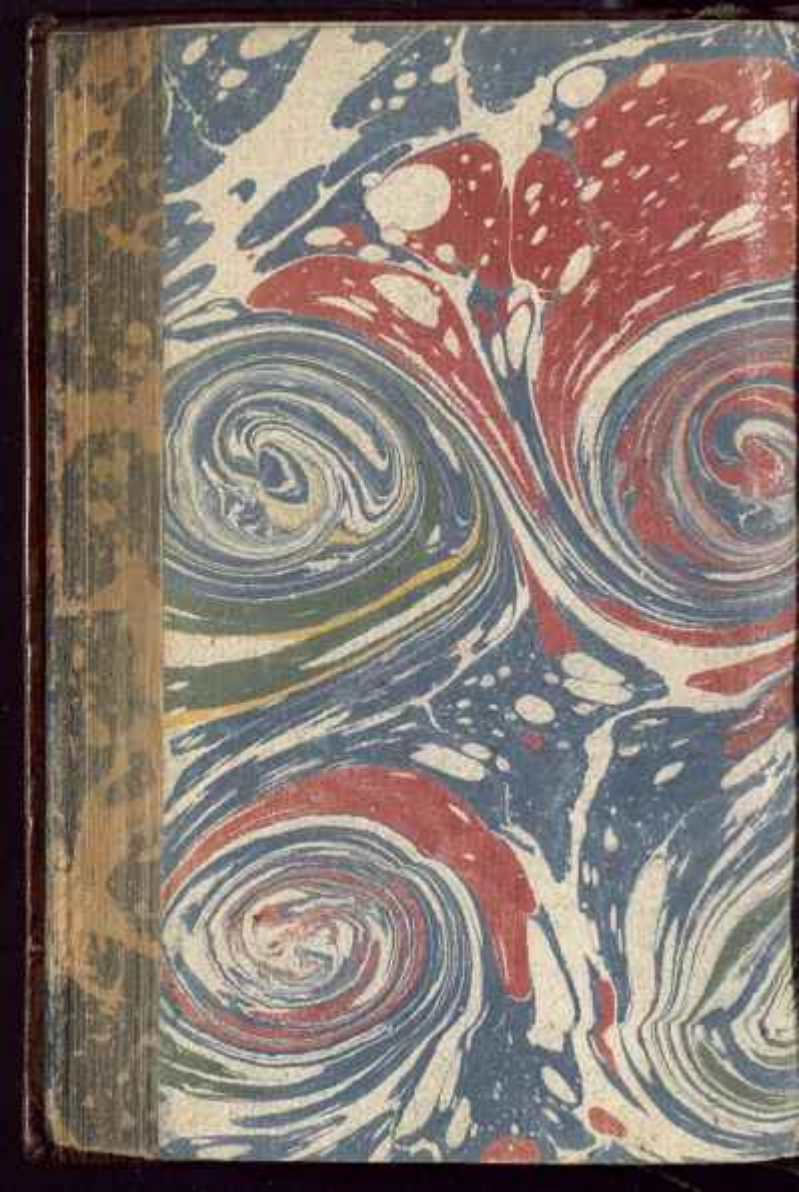
nuits une juſques à leur vingt-huitiéme année ; après quoy ils ſont libres, & peuvent coucher enſemble quand il leur plait. Le plus grand honneur des femmes eſt d'aimer leurs maris, & d'élever elles mêmes pluſieurs enfans à la Patrie. Entre les femmes des particuliers celles qui en ont le plus ſont le plus honorées, mais parmy les femmes des Magiſtrats on regarde le mary. Les femmes ſteriles ſont fort mépriſées, & lors qu'un homme en a gardé une cinq ans il lui eſt permis d'épouſer quelque veuve ou quelque fille qui ne trouve point de mary, ou de tenir une eſclave en qualité de concubine. L'unique moyen qu'ont les femmes ſtériles d'effacer leur opprobre eſt de ſervir les malades, ou ſi elles ſont habiles, de s'emploier à l'éducation de la Jeuneſſe. Chaque mere eſt obligée d'allaiter ſon enfant, à moins qu'elle ne fût ſi foible que de ne pouvoir pas le nourrir ſans trop hazarder ſa ſanté. Car en ce cas-là on luy donne une autre Nourrice de celles qui ont perdu leurs enfans, qui ſont fort eſtimées quand au defaut de leur propre fruit, elles nourriſſent celuy d'un autre, & élevent un enfant à la Patrie.

Voilà quelle eſt la maniére ordinaire d'é-

d'élever & de conduire la Jeuneſſe parmy les Sevarambes. Mais ceux de leurs enfans qui ont un génie extraordinaire, & qui ſont propres aux belles Sciences & aux Arts liberaux, ne ſont pas élevez de même ; car on les exempte des travaux du corps pour les employer à ceux de l'eſprit. Pour cet effet il y a des Colleges faits tout exprès pour leur éducation, & c'eſt du nombre de ceux-cy qu'on prend de ſept en ſept ans, des gens pour voyager dans nôtre Continent, & pour y apprendre tout ce que nous avons de particulier ; ce qu'ils ont pratiqué depuis que Sevariſtas en rétablit le commerce & ordonna ces ſortes de voiages. Ceux-cy ne peuvent ſortir du Païs ſans y laiſſer du moins trois enfans pour aſſurance de leur retour, je ne ſçay ſi c'eſt la raiſon pourquoi ils ne manquent jamais s'ils le peuvent, de retourner chez eux ; mais je n'ay pas oüi dire que depuis que cette coûtume eſt établie ; il s'en ſoit trouvé un ſeul qui ait deſerté ſa Patrie, pour demeurer ailleurs, & que ceux qui ne ſont pas morts dans leurs voyages, ayent manqué d'y retourner.

Ces voyages ſont cauſe qu'il y a pluſieurs perſonnes à Sevarinde & aux villes d'alentour qui ſavent parler diverſes Langues

gues de l'Asie & de l'Europe, qu'ils enseignent d'ordinaire à ceux qui sont destinez à voyager, avant qu'ils partent de leur Païs, & c'est la raison pourquoy Sermodas, Carchida & les autres s'entretinrent d'abord avec nous, parce qu'ils sçavoient déja plusieurs de nos Langues, ayant conversé des années entiéres parmy les Asiatiques & les Européens, sans qu'on sçût de quel païs ils venoient, car ils passent d'ordinaire pour Persans ou pour Armeniens.

Fin du I. Tome & de la II. Partie.

G1354
BP232/1